

*leur rouge*



Guyane; histoire: 297-98.  
972.9  
RAN  
C. de Ruyge

JOURNAL

ou

TEMOIGNAGE

de l'Adjudant Général

Ramel,

Commandant de la Garde du corps  
legislatif

de la Republique Française,

l'un des Déportés à la Guyanne

après le 18. Fructidor (4 Septembre) 1797.



---

*Sur quelques faits relatifs à cette journée,  
sur le transport, le séjour et l'évasion  
de quelques uns des Déportés.*

---

124453 R

Avec une Carte de la Guyane.

---

Leipsic 1799.



THE M O I G N I G E

1813

1813

1813

1813

1813

1813

1813

1813

1813

1813

1813



---

## *Avertissement.*

---

J'avais mis en ordre ce Journal peu de temps après mon arrivée sur le continent au mois d'Octobre dernier, la longue maladie que j'ai essuyée en a retardé la publication. J'ignore si quelqu'un de mes compagnons d'infortune a déjà publié les faits que je rapporte, et dont plusieurs paraîtront d'autant plus invrai-

semblables qu'ils sont plus fidèlement retracés, en faisant connaître, les exemples de courage et de constance que j'ai reçu d'eux dans cette grande adversité, je crois remplir un devoir.

Arraché de mon Poste sans avoir pu repousser la force par la force, paralysé par des ordres supérieurs plus encore que par la présence d'une armée entière, et d'une formidable artillerie, il m'importoit que les détails de mon arrestation fussent connus; on a répandu des doutes sur la légalité de la conduite que j'ai tenu au 18 fructidor, lorsque enveloppé par l'armée d'Angereau et personnellement attaqué par son Etat-major, j'obéis

à l'ordre de me rendre aux arrêts. Tel était cependant l'état de la législation par rapport à la garde du corps législatif, que je me trouvais réellement sous les ordres d'*Angereau*, et que ce corps de grenadiers faisait partie de l'armée, et de la 17<sup>m</sup> division militaire. La révocation de cette loi absurde qui mettait réellement le corps - législatif sous la main du Directoire était encore en discussion dans la dernière séance, qui précéda nos malheurs.

Mon seul respect pour l'opinion des hommes honnêtes m'a porté à donner ce court éclaircissement d'un fait que mon récit expliquera suffisamment, je fais trop

bien que le succès seul justifie auprès des hommes passionnés, et qu'après ces grands coups du fort, celui-là seul reste malheureux qui n'a point eu lui-même l'appui de sa bonne-conscience; j'ai porté ma part du poids des malheurs communs, j'ai perdu dans les orages de la révolution trois frères chéris, l'ainé fut trainé à l'échaffaut après s'être signalé à la tête d'un régiment de Dragons; son crime fut d'avoir voté avec les déffenseurs de la constitution monarchique dans l'assemblée législative; j'étais détenu avec lui dans la même prison; on l'arracha de mes bras, et j'aurais subi le même sort que lui après 16. mois d'emprisonne-

prisonnement, si le brave Gen. Dugommier, en renversant les échaffauts, ne m'avait sauvé la vie comme aussi à 50,000 habitants des provinces meridionales.

Le 5<sup>eme</sup> officier au Regt. de Welslé irlandais ayant refusé après le 10. août 1792 de prêter le nouveau serment qu'on exigeait de lui et ayant au contraire renouvelé celui de fidélité à la constitution de 1791. fut massacré à Châlons par des gensdarmes, où pour mieux dire, des assassins.

Le quatrième a été tué à coté de moi à l'armée du Rhin.

J'ai desiré, j'ai poursuivi avec ardeur la destruction de cette tyrannie sangui-  
naire

naire 'qui a repandu le deuil sur ma vie comme sur mon malheureux pays, mais lorsque je pris le commandement de la Garde du corps legislatif le 1. Jan. 1797. ce fut de bonne foi que je me réunis à tous les honnêtes-gens, qui voulaient ramener l'ordre, et faire cesser l'iniquité des loix révolutionnaires.

---



**J**e suis enfin sur le continent d'Europe et je quitte une terre hospitalière où mes Compagnons d'infortune et moi, avons reçus un accueil également honorable au gouvernement qui l'a offert, et aux victimes de la tyrannie qui en ont été l'objet. Cependant la plus juste reconnoissance n'a pu me fixer au milieu de nos généreux ennemis; je les estime assez pour être persuadé que les motifs qui m'ont engagé à refuser l'azile qu'ils m'offroient, m'ont concilié leur estime. Ce n'est pas, je veux le croire, contre notre patrie, ce n'est pas contre la France, mais contre les tyrans qui la tiennent aux fers, que l'Angleterre poursuit la guerre, ce sont cependant des soldats françois dont le sang vient

A

d'être

d'être versé sur les flots et va de nouveau couler sur nos frontières. J'ai partagé leurs travaux et leurs dangers, et je serois encore dans leurs rangs, si je n'en avois été arraché par la violence. Je ne veux épouser d'autre cause que celle de l'indépendance nationale, et n'aurai jamais d'autres compagnons d'armes que des françois, armés pour la liberté de leur pays. Ainsi le sentiment d'une éternelle gratitude s'accorde dans mon cœur avec celui de l'inviolabilité de mes devoirs, et c'est pour faire éclater l'un et l'autre en rendant hommage à la vérité, que je publie cette relation. — On y reconnoitra aisément le style d'un soldat, qui n'a pris part à de grands événemens qu'en raison de la place qu'il occupoit, mais, qui n'étant jamais sorti du cercle étroit de son devoir, ne veut pas que les tyrans qu'il déteste,



déteste, et les intrigans qu'il méprise tracent son rôle, et marquent sa place au gré de leurs passions, ou de leurs intérêts. Si tous ceux qui ont eu le malheur d'être acteurs dans les scènes de la révolution françoise, dépositoient ainsi pour la postérité, les faits seulement dont ils ont été témoins, il resteroit après eux des matériaux pour l'histoire, où ceux qui chercheront un jour la vérité, au milieu des contradictions sans nombre, trouveroient des pièces revêtues d'un caractère d'authenticité qui n'appartient qu'au témoignage d'une conscience sans reproches.— Je n'ai pu conserver pendant mon exil que des notes qui ont aidé ma mémoire, affaiblie par la maladie, à rétablir l'ordre et la chaîne des événements; plusieurs détails m'auront sans-doute échappés, mais les faits principaux, les traits les

plus intéressants, se trouveront rapidement exposés. Ce seront les faits tous nuds, l'affreuse vérité : bien loin d'y rien ajouter, j'éviterai même les plus simples réflexions : en retraçant ces funestes images je repousserai les ressentiments qu'il leur seroit permis de revivre. Mon cœur est trop plein des malheurs de ma Patrie, des infortunes de ma famille et de la situation affreuse où j'ai laissé plusieurs de mes compagnons d'infortune, pour que la haine et la vengeance puissent y trouver place.

J'étois depuis 1792 Adjudant général de l'armée du Rhin, sous les ordres du brave général Dessaix et spécialement chargé du commandement du fort de Kehl, assiégé par le Prince Charles, lorsque je reçus du Directoire l'ordre de me rendre à Paris pour y prendre

prendre le commandement de la garde du Corps-Législatif, au quel le choix des deux conseils m'avoit appelé. Ce corps de grenadiers d'abord composé d'un bataillon de huit cents hommes venoit d'être porté à deux bataillons de 600 hommes chacun. Le fond de ce corps étoit celui des grenadiers de la convention. Il suffit de se rappeler l'époque à la quelle il fût formé pour juger de l'esprit qui y regnoit, et de la nécessité d'une réforme, j'y travaillai sans relâche. La nouvelle formation, et le complètement par d'excellents grenadiers choisis dans toutes les armées, m'en donnerent les moyens. Je fus si bien secondé par le zèle des deux commissions et par les ministres qu'en dépit des cabales des Jacobins, je parvins à rétablir la discipline dans le service, et l'ordre dans l'administra-

tion. Souvent attaqué, j'ai eu plus d'une occasion de faire connoître ma fidélité à la constitution, aux amis et aux ennemis du gouvernement, il en résultat ce à quoi je devois m'attendre, je déplús également aux deux partis extrêmes, tant que le marche des affaires fût dirigée par des hommes sensés, je n'eus à me défendre que contre d'obscurs scélerats qui travailloient sans cesse à corrompre les grenadiers et s'efforçoient vainement de me rendre suspect, mais après le dernier renouvellement du Corps - Législatif, à mesure que les discussions s'animèrent, et sur-tout lorsque le directoire porta le feu partout, par l'intervention des adresses de l'armée d'Italie, je fus tourmenté de toutes parts et les factieux furent profiter de l'agitation générale si favorable à leurs desseins, ils

ils ne cachèrent plus leurs trames, je surpris leurs emissaires dans les cazernes, dans les rangs, tous les moyens de séduction étoient employés. En songeant aujourd'hui à la conduite que je tins, dans ces circonstances difficiles, je ne peux m'en repentir, puisqu'elle m'a valu la haine des méchants, et me servoit à tenir en bride les hommes trop ardens. Quelques uns auroient bien voulu m'éloigner et le directoire me fit offrir peu de tems avant le 18 Fructidor, un autre poste et de l'avancement si je voulois donner ma démission, par cela seul que j'étois résolu de rester fidele à mon devoir, j'étois certain de finir par être victime de mon dévouement, et je ne pouvois attendre de justice d'aucun des parties qui s'attaquoient sans ménagement, mais seulement du petit nombre de ceux qui

devoient finir par être immolés à leur fureur. Content de l'estime des vrais patriotes, c'est à tous les hommes raisonnables qu'il appartient de juger si je l'ai mérité.

Déjà depuis plusieurs jours, sur les avis qu'avoient reçu les commissions d'inspection du palais des deux conseils, une plus grande vigilance m'avoit été recommandée, j'avois pris toutes les précautions nécessaires pour n'être point surpris par la seule attaque qu'on parut craindre, celle des anarchistes qui depuis quelque tems remplissoient tous les lieux publics, et menaçoient hautement le Corps-Législatif jusque dans l'enceinte confiée à ma garde. Le 17 au soir lors qu'après avoir visité mes postes, j'allai prendre les ordres des membres de la commission; ils me parurent aussi peu disposés que les jours précédents.



précédents à croire que le Directoire voulut entreprendre de détruire le Corps - Législatif, et qu'il osa diriger contre lui la force armée. J'entendis plusieurs députés, entre-autres, *Emery*, *Dumas*, *Vaublanc*, *Tronçouducoudray*, *Thibaudau* s'indigner de cette supposition, et de l'espece de terreur qu'elle seroit à répandre dans le public. Leur sécurité fût telle qu'ils se retirèrent avant minuit et furent suivis par ceux de leurs collègues que les avis particuliers avoient engagé à venir leur faire part de leurs craintes. Je retournai à mon quartier et m'assurai que mes grénadiers étoient prêts à prendre les armes. Le 18 à une heure du matin, je recus du ministre de la guerre l'ordre de me rendre chès lui, j'allai d'abord à la salle des commissions, un seul des inspecteurs, *Rovere*, que je

trouvai

trouvai couché, y étoit resté, je lui rendis compte de l'ordre que je venois de recevoir, j'ajoutai qu'on m'avoit assuré que plusieurs colonnes de troupes entroient dans Paris, et que le commandant du poste de cavalerie auprès des conseils venoit de me faire prévenir qu'il avoit retiré ses vedettes, et fait passer sa troupe au delà des ponts ainsi que les deux pièces de canon qui étoient dans la grande cour des Thuilleries; il faut observer que c'étoit d'après les ordres du commandant en chef *Augerau*, que l'officier de cavalerie refusoit de reconnoître les miens, et avoit fait passer les ponts à sa troupe. *Rovere* me repondit que tous ces mouvemens de troupes ne signifioient rien, qu'il étoit prévenu que plusieurs corps devoient défiler de bonne heure sur les ponts pour aller manoeuvrer, que je

devois



devois être tranquile, qu'il avoit des rapports très fideles, et qu'il ne voyoit aucun inconvenient à ce que je me rendisse chez le ministre de la guerre, ce que je ne jugeai pas à propos de faire dans la crainte de me trouver séparé de ma troupe. Retiré chès moi, à trois heures  $\frac{1}{2}$  du matin, le général de brigade Poinçot, ancien garde du corps avec le quel j'avois été très lié à l'armée des Pyrennées, se fit annoncer de la part du général *Lemoine* et me remit un billet conçu en ces termes : „Le „général Lemoine somme au nom du „directoire le commandant des grenadiers du Corps-Legislatif de donner „passage par le pont tournant à une „colonne de 1500 hommes chargée „d'exécuter les ordres du gouvernement.” Je repondis à Poinçot que j'étois étonné qu'un ancien camarade  
qui

qui devoit me connoître se fût chargé de m'intimer un ordre que je ne pouvois exécuter fans me deshonorer; il m'affura que toute réfistance feroit inutile, et que mes 800 grenadiers étoient déjà enveloppés par 12 mille hommes avec 40 piéces de Canon. Je repliquai que les forces dirigées contre le poste qui m'étoit confié, ne me forceroient pas à rien faire contre mon devoir que je n'avois d'ordre à recevoir que du Corps-Légitimatif et que j'allois les prendre, dans l'instant j'entendis un coup de canon fi près de moi que je crus qu'on attaquoit mes postes, mais ce n'étoit qu'un signal, je fis prendre les armes à mes grenadiers, et me rendis aux thuileries accompagné des chefs de bataillons *Poufard* et *Pleichard* excellents officiers en qui j'avois une juſte confiance. Je trouvai à la commiſſion des inſpecteurs

specteurs les généraux *Pichegru* et *Villot*. J'envoyai des ordonnances chez le général *Dumas*, chez les présidens des deux conseils, *Laffondladebat*, pour les anciens, et *Siméon* pour les cinq-cent, je fis aussi prévenir les députés dont les logemens m'étoient connus dans le voisinage des Thuilleries, j'engageai le général *Pichegru* à venir reconnoître l'investissement que nous trouvâmes déjà formé, je renouvelai au capitaine *Vallière*, commandant le poste du Carrouffel, et au lieutenant *Leroy*, commandant celui du pont Tournant, l'ordre de tenir ferme, et de ne se retirer que sur un ordre signé de moi; nous rentrâmes à la commission, et lorsque je demandois des ordres pour la disposition de ma reserve, une ordonnance vint rendre compte que la grille du pont Tournant étoit forcée,

au

au même instant les divisions d'*Augerau*  
 et de *Lemoine* se réunirent, le Jardin  
 fût rempli de troupes des deux armées,  
 on dirigea une batterie sur la salle du  
 conseil des anciens, toutes les avenues  
 furent fermées, tous les postes doublés  
 et masqués par des forces supérieures,  
 le seul poste de la salle du conseil des  
 cinq - cents commandé par le brave  
 lieutenant *Blot*, avoit refusé d'ouvrir  
 les grilles, et de se mêler avec les  
 troupes d'*Augerau*, dans cette extrê-  
 mité, je demandai positivement l'ordre  
 de dégager la réserve des grenadiers, et  
 de repousser la force par la force; les  
 députés me répondirent que toute  
 résistance seroit inutile, et me défen-  
 dirent de faire feu; il étoit alors 4  
 heures  $\frac{1}{2}$ , le général *Verdière*, vint  
 signifier aux députés déjà réunis qu'il  
 avoit ordre de les faire sortir du palais  
 et

et d'en emporter les clefs au directoire: le refus excita de vives altercations, *Verdière* insista et engagea l'un d'eux à descendre dans le Jardin pour parler au général *Lemoine*. *Rovere* descendit aussi, et je l'accompagnai avec mes deux chefs de bataillon. Mais nous ne trouvâmes pas le général *Lemoine* sur la terrasse, cependant *Verdière* conseilla aux députés de se retirer pour leur sûreté et sur leur refus, il ferma toutes les issues, et fût prendre, dit-il, les ordres du directoire. Je retournai à mon poste à la réserve des grenadiers d'où j'envoyai un homme de confiance à la rencontre du général *Dumas* pour le prévenir de songer à sa sûreté. Il recut cet avis au moment où il se présentoit dans la cour de la caserne des grenadiers et j'ai appris par mes compagnons d'infortune les efforts

efforts qu'il fit pour se réunir à eux. Il pénétra jusque sur la terrasse au pied du pavillon où les troupes d'*Augerau* étoient en bataille, et après avoir reconnu que les inspecteurs étoient arrêtés, il alloit monter dans la salle pour partager leur sort, lorsque ses collègues lui jettèrent un billet pour l'engager à se sauver; il eut le bonheur de ramasser ce billet sans être apperçu, et celui d'échapper aux sentinelles dont la consigne étoit de ne laisser sortir personne de l'enceinte. A cinq heures  $\frac{1}{2}$  un aide de camp du général *Augerau* m'apporta l'ordre suivant: „il est ordonné „au commandant des grénadiers du „Corps - Législatif de se rendre avec „son corps sur le quai d'Orsay où il „attendra de nouveaux ordres, signé „*Augerau*. Je refusai d'obéir, je ne pouvois plus avoir de communication

avec

avec les commissions bloquées et arrêtées dans le palais, j'attendois avec ma troupe les ordres des deux conseils; je dois rendre cette justice à mes grenadiers, jusqu'à ce moment, malgré la position critique où nous nous trouvions, les rangs furent gardés avec le plus grand calme, et je n'entendis pas un seul murmure; je crois que bien loin d'être entraînés à la défection par un petit nombre de factieux obscurs, la saine majorité des grenadiers eut forcé ceux-ci de combattre glorieusement avec eux, si ma bonne fortune m'ent fait recevoir l'ordre de repousser la violence par les armes; j'avois fait former le cercle à mes officiers pour leur communiquer l'ordre d'Augerau, presque tous approuvèrent ma conduite; ce fût l'instant, que prirent quelques factieux pour éclater. Le

B

capi-

capitaine *Tortel* s'écria, nous ne sommes pas des Suisses. Le lieutenant *Ménéguin* osa se vanter d'avoir le plus contribué à la révolte des gardes françaises. Le souslieutenant *Devaux* dit: „je me suis „battu, et j'ai été blessé le 13 vendémiaire „en combattant contre Louis XVIII, et „je ne veux pas aujourd'hui me battre „pour lui.” Un autre cria tout haut, „les conseils travaillent pour le Roy, ce „sont des jeux à exterminer.” Pendant ces discours et les disputes qu'ils occasionnoient entre les officiers, le désordre commença à gagner dans les rangs. Le chef de brigade, *Blanchard*, qui commandoit sous moi, et qui depuis deux mois n'avoit osé se montrer par ce que j'avois mis à découvert ses intrigues, ses liaisons avec des hommes de sang, et ses rapines dans l'administration du corps, parut tout à coup,

et



et me fomma à cause, disoit-il, du danger où nous étions de faire distribuer des cartouches. Je fus indigné de sa lâche impudence, et comme je me laissai emporter jusqu'à le lui témoigner vivement, j'observai que les grenadiers partageoient mon indignation, ces mêmes grenadiers qui une heure après marcherent sous les ordres d'un officier qu'ils méprisoient et le suivirent au directoire . . . quelle leçon pour les chefs de troupes?... Peu d'instans après cette scène, je fis ouvrir les rangs pour inspecter ma troupe qui faisoit encore bonne contenance. J'arrivois à la troisième compagnie, lorsqu'aux cris redoublés de *Vive la République*, Augerau parut à la tête d'un état major si nombreux, que la première cour de la caserne en étoit remplie. Plus de 400 officiers de tout grade parmi les quels

je reconnus des hommes justement fameux. Tels que *Santerre, Tunck, Ton, Rossignol, Pujet, Barbantane, Chateauneuf-Randon, Bessiere, Fournier, Pâche*, la veuve *Rousin* en habit d'amazone, *Dutertre* et *Peyron* tous deux échappés des galeres, en un mot l'écume des braves armées françoises, et tous les chefs des bandes révolutionnaires pénétrèrent en un moment dans les rangs de mes grenadiers, en repettant le cri de *Vive la République*. En cet instant, *Augerau* vint droit à moi et dans son cortège qui me sépara de ma troupe, j'appercus *Blanchard* excitant ses dignes amis, et se mêlant avec eux dans les rangs. Parmi plusieurs cris sinistres je distinguai celui-ci, soldats on veut faire de vous comme des Suisses au 10 Aout. Commandant *Ramel!* s'écria alors *Augerau*,  
pour-

pourquoi n'avez vous pas obéi aux ordres du ministre et aux miens ? parceque j'en avois reçu de contraires du Corps-Législatif. Vous vous êtes mis dans le cas d'être traduit au conseil de guerre, et d'être fusillé. J'ai fait mon devoir. Me reconnoissés vous comme commandant en chef de la division ? oui. Eh bien, je vous ordonne de vous rendre aux arrests. J'y vais. Je traversois la galerie de communication du quartier des grenadiers à mon logement, lorsque j'entendis qu'*Augerau* me suivoit avec une partie de son état major : parmi plusieurs menaces, je distinguai ces paroles : tu souffriras autant que tu as fait souffrir les autres. Je n'ai fais souffrir personne, mais j'ai sçu punir les brigands qui le méritoient. Comme en cet instant, il me ferroit de près, je portai

la main sur la garde de mon épée, mais toute la bande fondit sur moi, mon arme fût brisée, je fûs trainé, déchiré. Le plus acharné de mes assassins étoit un sergent de grenadier appelé *Viel* que j'avois envoyé aux arrests quelques jours auparavant, il cherchoit dans la mêlée à me plonger son sabre dans le corps. Ce fût à Augerau, lui-même, que je dus n'être pas égorgé, il parvint à me dégager en criant avec force; laissez, laissez, ne le tués pas, je vous promets qu'il fera fusillé demain. Ces brigands déchirèrent mon chapeau qui étoit tombé dans cette lutte, mais non pas comme on l'a dit, les marques distinctives de mon grade, c'est de sang qu'ils étoient altérés. Un domestique fidele accourant au devant de moi, fut sabré au visage, et se sauva couvert de blessures dans la

chambre

chambre de ma femme. Parvenu chès moi, on ne me permit pas d'arranger mes affaires; je fûs conduit près qu'immédiatement au temple avec mon frere *Henri*, qui demanda et obtint la permission de m'accompagner. Le geolier de cette prifon dit, en nous recevant, en voilà donc un, il faut mettre monfieur dans la chambre des *opinions*. C'étoit celle qu'avoit occupé l'infortuné *Louis feize*, et je n'efperois pas d'en fortir autrement que lui. A 8 heures  $\frac{1}{2}$  le geolier vint m'annoncer qu'on venoit d'amener les députés arrêtés à la commiffion des inspecteurs. On les fit auffi monter dans l'appartement du Roy, et on laiffa libre la communication avec les chambres qu'avoit autrefois occupé la Reine et les Princeffes. Les représentans arrêtés étoient *Pichegru, Villot, D'auchy de Loire, Jarri,*

*Lametrie, Larue, Bourdon de Loise et Durumas*; nous trouvâmes au temple le commodore *Smith, la Vilharnois, Brotier et Duverne du Presle*, mais ce dernier fut transféré à la Force au moment de notre arrivée; à midy on amena le député *Aubry*, à 3 heures et demi *Lafonladébat* Président du conseil des anciens, *Tronconduoudray, Marbois, Goupil de Preselu*, tous du même conseil. Ces derniers furent arrêtés dans la maison de *Lafonladébat*, sous prétexte qu'ils formoient un rassemblement séditieux. On les conduisit d'abord chez le ministre de la police *Sotin*, ils se plaignirent de la violence exercée sur des représentans de la nation, et ils demandèrent l'exhibition des ordres du directoire. *Sotin* leur répondit ironiquement, il est fort inutile que je vous les produise, vous sentez bien

Messieurs

Messieurs, que, quand on en est venu là, il est égal de se compromettre un peu plus ou un peu moins. Le 19 nous apprimes les détails des séances de la minorité des deux conseils tenues sous les yeux du directoire et la loi qui nous condamnoit sans motif, sans jugement, à être déportés dans le lieu fixé par le directoire lui-même; ce jugement nous surprit, nous n'avions pas douté d'après la violence de notre arrestation, qu'on ne nous prépara sous des formes militaires un supplice moins long, et par conséquent plus doux. Ceux des députés emprisonnés, mais non proscrits, furent mis en liberté, c'étoit *Goupilpréfelu, Lamétrie, Dauchi, Jarré et Deramar*. Le 20, le général *Augeraw* donna un ordre conçu en ces termes: „il est ordonné au général *Dutertre*, commandant au Temple,

„de ne permettre la communication  
 „avec les déportés à aucun homme  
 „quelque puisse être l'ordre dont il soit  
 „porteur et l'autorité qui l'auroit don-  
 „né; à moins que le dit ordre ne soit  
 „signé de moi,, ( ce Dutertre sortoit de-  
 puis un mois des galères de Toulon où  
 il avoit été, mis en exécution du jugé-  
 ment d'un conseil de guerre pour crime  
 de vol, assassinat et incendie commis  
 dans la Vendée,) ce jour là même il  
 fût permis à nos femmes de venir au  
 Temple, que de scènes déchirantes,  
 que de cruelles séparations! je ne pus  
 voir la mienne qu'en présence d'un  
 officier qui ne nous permit ni de par-  
 ler bas, ni de nous servir du patois  
 Languedocien qu'il n'entendoit pas,  
 irrité de cette contrainte, je rompis  
 notre entretien et je suppliai ma femme  
 de se retirer, elle m'obéit, mes lés  
 cris



cris et ses sanglots retentissent encore à mon oreille; le même jour on amena au Temple le général *Murinais*, l'un des inspecteurs de la salle du conseil des anciens; ce vénérable viellard avoit été arrêté au moment où dans la plus grande sécurité il se rendoit au conseil. Le 21, je me séparai de mon frère Henry, j'eus beaucoup de peine à le déterminer à me quitter, il s'obstinoit à vouloir partager mon malheur, et sans le secours de mes compagnons d'infortune *Tronducoudray* et *Barbemarbois*, je ne ferois jamais parvenu à le convaincre qu'il feroit plus pour moi en devenant l'apuy de ma famille qu'en m'aidant à porter mes fers. A minuit le geolier vint nous annoncer que le ministre de la police venoit d'arriver avec le directeur *Barthelemy*, et que vraissemblablement nous

allions

allions partir ; on ne nous donna pas un quart-d'heure pour rassembler nos effets quoiqu'aucun de nous ne fût préparé à un départ si précipité ; descendus au bas de la tour, nous trouvâmes *Barthelemy* entre *Augerau* et *Sotin* qui en l'amenant au Temple dans sa voiture, lui avoit dit : " voilà ce que c'est „ qu'une révolution, nous triomphons „ aujourd'hui, votre tour viendra peut- „ être." *Barthelemy* lui demandant s'il n'étoit arrivé aucun malheur et si la tranquillité publique n'avoit pas été troublée, non, avoit répondu *Sotin*, la doze étoit bonne, elle a bien pris, et le peuple a avalé la pilule, le même *Sotin* nous quitta en affectant beaucoup de guayeté et en nous disant : " Messieurs „ je vous souhaite un bon voyage : " *Augerau* fit l'appel des condamnés, à mesure que nous étions nommés, une

garde

garde nous conduisoit aux voitures à travers une haye de soldats qui nous insultoient. Quelques uns, même, d'entre nous furent maltraités, nos fidèles domestiques, parmi les quels étoit mon pauvre *Etienne* le visage balafré de coups de sabre, n'avoient pas quitté la porte de la prison et ils épioient le moment de notre départ pour nous dire à dieu : mais ils furent repouffés et frappés par les soldats qui crioient ce n'est pas là ce qu'on nous avoit promis, pourquoi les laisse-t-on aller ? pourquoi emportent-ils des paquets ? Augerau, voyant notre sécurité, ne pouvoit contenir sa rage, il la fit éclater par un trait qui mérite d'être conservé. Le *Tellier*, domestique de *Barthelemy*, accourut au moment où l'on nous mettoit sur les chariots, il étoit porteur d'un ordre du directoire

qui

qui lui permettoit de suivre son maître; il remet cet ordre à *Augerau* qui lui dit après l'avoir lu, tu veux donc associer ton sort à celui de ces hommes qui sont perdus pour jamais, quelques soient les événemens qui les attendent, fois sur qu'ils n'en reviendront pas; mon parti est pris répond le *Tellier* : je suis trop heureux de partager les malheurs de mon maître. — Eh bien, va fanatique, périr avec lui replique *Augerau*, en ajoutant foldats, qu'on surveille cet homme d'aussi près que ces scélérats. Le *Tellier* se précipite aux genoux de son maître, trop heureux dans cet affreux moment, de ferrer contre son cœur un tel ami. Cet homme a constamment montré le même dévouement et le même courage, nous l'avons toujours traité et considéré comme l'un de nos compagnons. Les quatre voitures

res

res dans les quelles les 16 prisonniers furent repartis, sans égard à la mauvaise santé, et à la faiblesse de quelques-uns d'entre eux, étoient sur des chariots ou fourgons sur quatre roues à peu près semblables aux voitures de transport de l'artillerie, des espèces de cages fermées des quatre cotés avec des barreaux de fer à hauteur d'appuy qui nous meurtrissoient au moindre cahos, nous étions 4 dans chaque voiture, plus un gardien chargé de la clef du cadenas qui fermoit la grille par laquelle on nous avoit fait monter. Le général *Dutertre* commandoit l'escorte forte d'environ 600 hommes d'infanterie et cavalerie. Ils avoient avec eux deux pièces de canon. Pendant les apprêts et l'arrangement des voitures dans la cour du Temple, nous fumes accablés d'outrages par un groupe assez

assez considérable d'anarchistes. Nous partimes à deux heures du matin le 22. Fructidor (8. Sept.) par un tems affreux; nous avions à traverser tout Paris, pour sortir par la barrière d'enfer et prendre la route d'Orleans, au lieu de suivre la ruë St. Jacques, l'escorte détourna à droite après les ponts et nous fit passer près du Luxembourg, où notre convoi funébre fût arrêté plus de trois quarts d'heures. Les appartemens étoient éclairés; nous entendimes, au milieu de la joie bruyante des gardes, appeller le commandant de notre escorte, l'affreux *Dutertre* et lui recommander *d'avoir bien soin de ces Messieurs.* Quelques membres trop connus de la minorité du conseil des 500 qui tenoient à l'Odeum la fameuse séance permanente, sortirent pour nous voir et nous insultèrent lâchement;

ils

ils se méloient avec les chasseurs de l'escorte, ils leur versoient à boire, et en s'approchant des charettes, ils portoient notre santé et nous parloient de *grace et de clemence*. La nuit orageuse, la lumière des pots à feu qui bruloient autour du Théâtre de l'Odeum et les hurlements des terroristes, rendirent cette dernière scène, et ces horribles adieux dignes des barbares qui les avoient préparés. Enfin l'escorte défila par la rue d'enfer et nous sortimes de Paris.

Nous arrivames à deux heures à Arpajon à 8 lieues de Paris très fatigués à cause de la route pavée. *Barthelemy* surtout, et *Barbemarbois* paroissoient épuisés. Nous fûmes surpris de voir qu'au lieu de nous donner un gîte commode où nous puissions réparer nos forces, le commandant *Dutertre* nous

C

condui-

conduisit à une obscure et sale prison; il observoit notre contenance au moment où l'on nous faisoit descendre des voitures pour entrer dans une espèce de cachot, furieux de ce qu'aucun de nous ne paroïssoit affecté de tant de rigueurs, ces scèlerats s'écria-t-il, ont l'air de me braver, mais nous verons si je viendrai à bout de leur insolence, j'étois déjà couché sur la paille avec plusieurs de mes compagnons, *Barthelemy* debout, élevoit ses mains vers le ciel, lorsque *Barbemarbois* qui étoit très malade, arriva, et reculant d'horreur à la vue et à l'odeur méphétique du souterrain, dit à *Dutertre*: „faites „moi fusiller sur le champ, et épargnez „moi les horreurs de l'agonie.” Celui-ci en souriant, fit signe au geolier de faire sa charge. La femme du geolier dit alors à *Marbois* avec imprécation, tu  
fais



fais bien le difficile, tant d'autres qui te valaient n'ont pas fait tant de cérémonies; en achevant ces mots, elle prit *Marbois* par le bras, le précipita du haut en bas, et malgré nos cris, et ceux du pauvre blessé, cette furie ferma la porte: nous relevâmes dans les ténèbres notre malheureux ami tout sanglant, et nous ne pûmes obtenir pour lui ni la visite d'un chirurgien, ni aucun autre secours, pas même de l'eau pour laver ses playes. Il avoit le visage meurtri, et un os de la mâchoire fracassé. Le 23 fructidor (9 Sept.) nous traversâmes, à midi, la petite ville d'Étampes, (trop connue dans le cours de la révolution par des émeutes d'anarchistes et par le meurtre d'un magistrat respectable.) *Dutertre* fit faire halte au milieu de la place, et nous livra aux insultes de la populace à la quelle on

permet d'entourer les voitures. Nous fûmes hués, maudits et couverts de boue: nous demandâmes envain qu'on avançât ou qu'on nous permit de descendre. *Tronducoudray* fort malade s'étoit mis sur la même charette avec son ami *Marbois* qui avoit obtenu la faveur d'une botte de paille à cause de sa blessure récente, et de la fièvre qui s'y étoit joint. Le général *Murinais*, le directeur *Barthelemy*, et *Lafonladebat* s'étoient réunis à eux; ces cinq personnes rapprochés par des opinions semblables, et par une même manière de voir les causes et les conséquences du 5 Septembre, ne se séparèrent plus. *Ducoudray* se trouvoit à Etampes dans le département de Seine et Oise, dont il étoit le député et précisément dans le canton dont les habitans l'avoient porté à l'élection avec le plus

plus d'ardeur. Il ressentit vivement l'ingratitude et le lâche abandon de ses concitoyens ; se levant tout à coup comme s'il eut été à la tribune, c'est moi même, leurs dit-il, c'est votre représentant, le reconnoissés vous dans cette cage de fer ? C'est moi que vous aviés chargé de soutenir vos droits, et c'est dans ma personne qu'ils ont été violés, je suis traîné au suplice sans avoir été jugé, sans même avoir été accusé, mon crime est d'avoir protégé votre liberté, vos propriétés, d'avoir cherché à procurer la paix à notre patrie, d'avoir voulu vous rendre vos enfans, mon crime est d'avoir été fidele à la constitution que nous avions juré. Pour prix de mon zèle à vous servir, à vous défendre, vous vous joignés aujourd'hui à mes boureaux. La harangue véhémence de *Ducoudray*  
dont

dont je ne rappelle ici que quelques traits , frappa de stupeur , mais pour quelques instans seulement , cette populace éffrennée parmi la quelle il n'y avoit pas sans doute un seul véritable citoyen françois. Elle ne tarda pas à recommencer ses outrages qui ne furent interrompus, qu'au moment qu'on nous apporta pour diner du pain et du vin. Après trois heures d'exposition à cette espece de Pyloris, nous partimes pour aller coucher à Angerville à quatre lieues d'Orléans. *Dutertre* s'obtinait à nous entasser encore cette fois dans un cachot , l'adjudant général *Augerau* (qu'il ne faut pas confondre avec le général de ce nom) touché de compassion, prit sur lui de nous faire loger dans une auberge: *Dutertre* sur le champ le fit arrester et reconduire à Paris.

Le 24. (10 Sept.) nous arrivâmes de bonne heure à Orléans, où nous passâmes le reste de la journée et la nuit suivante dans une maison de réclusion, autrefois le couvent des Ursulines, ici nous rencontrâmes quelques âmes sensibles, et l'humanité trampa la vigilance de nos gardiens. L'on nous offrit des consolations dont la douceur n'est connue que de ceux qui les ont éprouvé au comble de l'infortune. Nous ne fûmes pas gardés par notre escorte mais par la gendarmerie, dont le chef remplit son devoir avec honnêteté et générosité; deux dames de la ville, plutôt deux anges, après avoir fait préparer d'avance dans la maison des Ursulines tout ce qui pouvoit nous être nécessaire, s'étoient déguisées sous des habits grossiers pour obtenir de nous servir. Elles

nous offrirent des secours et de l'argent; nous les remerciâmes affectueusement, mais le souvenir de leur action généreuse congné dans nos cœurs a souvent soutenu notre constance. Nous aurions pu nous évader à Orléans, non par le secours de ces généreuses Dames, mais par celui d'autres personnes dont on chercheroit vainement les noms et qui se dévoioient pour nous sauver; nous écartâmes d'un commun accord cette proposition. Je ne fais par quel aveuglement la plus part d'entre nous et surtout les membres du conseil des anciens auroient cru dans ce moment manquer à leur caractère s'ils eussent essayé de se soustraire à leur supplice.

Le 25. (11 Septembre) on nous trâina d'Orléans à Blois, nous appercumes en y arrivant un rassemblement

con-

considérable de bateliers. Les voitures furent assaillies, le capitaine *Gauthier* qui commandoit la cavalerie de l'escorte repoussa les misérables qui conduisoient cette émeute, nous remarquâmes dans le peuple des impressions bien différentes. Les voilà, crioit-on, les voilà ces scélérats qui ont tué le Roi, voilà ses assassins, ils nous ont accablés d'impôts, ils mangent notre pain, ils font la cause de la guerre. En un mot, toutes les injures que le peuple eut justement adressé aux tyrans furent aveuglément prodiguées à leurs victimes. On nous logea dans une petite église très humide sur le pavé de laquelle on avoit répandu un peu de paille; il nous fût impossible d'y prendre aucun repos. Nous cherchâmes à connoître les motifs des mouvemens si contraires du peuple, et nous appri-

mes que le fameux Abbé *Grégoire* nous avoit préparé cette douce reception par ses lettres pastorales.

Le 26. (12 Septembre) avant de quitter les prisons de *Blois*, nous fûmes témoins de l'entrevue et de la séparation cruelle de Mr. et de Madame de *Marbois*. Cette Dame étoit dans sa terre auprès de Metz lorsqu'elle apprit l'arrestation de son mari. Elle vola aussitôt à Paris, mais n'arriva qu'après notre départ. Elle suivit le convoi sans se donner le tems de demander au Directoire une permission de voir son mari à l'endroit où elle pouroit l'atteindre, le commissaire du pouvoir exécutif à *Blois* se servit de ce prétexte pour refuser sa demande. Elle fut aussi repoussée par le commandant *Dutertre*. Enfin quelques momens seulement avant notre départ, en montrant aux

geo-



geoliers la permission qu'on lui avoit donné, pour entrer au temple, elle obtint celle de pénétrer dans notre prison; on ne lui accorda qu'un quart-d'heure et un officier tenoit sa montre à la main. Un peu avant que la dernière minute fût écoulée, *Marbois* recueillant ses forces, conduisit vers nous sa respectable compagne qui eut peine à reconnoître *Barthelemy* et *Ducoudray* tant ils étoient déjà changés, mes compagnons, nous dit-il, je vous présente Madame de *Marbois* qui au moment de se séparer de moi, veut aussi vous faire ses àdieux. Nous l'entourâmes avec transport; elle nous souhaita, non du courage, mais de la force et de la santé. Comme elle fondoit en larmes, partés, partés lui dit *Marbois* avec fermeté, il en est tems, il l'embrassa, l'emporta dans ses bras jusqu'à

qu'à la porte de la prison qu'il ouvrit et referma lui-même, puis tomba évanoui sur le pavé. Nous volâmes à son secours. Mes amis nous dit-il, dès qu'il eut repris ses sens, me voilà tout entier, j'ai retrouvé la source de mon courage, en effet depuis ce moment, il fût moins abattu par la maladie, il recouvra une partie de ses forces, et avec elle cette contenance ferme et cette sérénité compagne du vrai courage. Les apprêts de notre départ de *Blois* furent si longs que nous eumes lieu de craindre qu'on ne nous y fit séjourner. Nous apprimes d'une manière singulière les motifs de ce retard. L'adjutant-général de notre escorte, *Colin*, bien connu par la part qu'il prit aux massacres du 2 Septemb. et le nommé *Guillet* son digne camarade, entrèrent dans la prison vers dix heures,

heures , ils paroissoient fort émus. Messieurs leur dit l'officier municipal de garde, qui depuis notre arrivée ne nous avoit pas quitté, pourquoi tardés vous à partir? tout est prêt depuis long tems. La foule augmente, votre conduite est plus que suspecte, je vous ai vu et entendu l'un et l'autre amener le peuple et le pousser à commettre des violences sur la personne des déportés. Je vous déclare que s'il arrive quelqu'accident à leur sortie, je ferai consigner ma déposition sur le registre de la municipalité. Les deux coquins balbutièrent quelques excuses, nous fûmes accompagnés en sortant par les mêmes clameurs, imprécations, et menaces avec les quelles nous avions été recus la veille.

Le 26. (12 Sept.) nous couchâmes à Amboise dans une chambre si étroite,  
que

que nous n'avions pas assez d'espace pour nous étendre sur la paille: il nous tardoit d'arriver à Tours pour y prendre quelque repos.

Nous y arrivâmes le 27. (13 Sept.) cette ville venoit récemment d'éprouver une commotion dans la quelle il y avoit eu du sang répandu. Les Anarchistes, longtems comprimés avoient fais le prétexte de la prétendue conjuration du Corps-Législatif. Enhardis par les nouvelles mesures du gouvernement dont la force protectrice fût tout à coup enlevée aux gens de bien, et confiée aux scélérats, ceux-ci, non contents de les opprimer, les avoient attaqués à mains armées, et s'étoient baignés dans leur sang. Les autorités constituées venoient de fubir ce que dans leur langage ces brigands appellent une épuration. Les places des

vrais

vrais magistrats élus par le peuple, étoient occupées par les mêmes hommes, qui pendant la guerre de la Vendée, s'étoient rendus fameux parmi les délateurs et les boureaux. Nous fûmes conduits à la prison de la Conciergerie occupée par la chaîne des galériens, et l'on nous mela avec eux dans une cour entourée de loges ou cachots dans les quels on les enfermoit la nuit, et dont l'un nous étoit destiné. A peine nos conducteurs nous eurent quitté, que les galériens se retirèrent dans un coin d'un commun accord, et pendant qu'ils se tenoient à l'écart, avec une discrétion remarquable, l'un d'eux nous dit : „Messieurs, nous sommes bien „fachés de vous voir ici, nous ne som- „mes pas dignes de vous approcher, „mais si dans le malheureux état où „nous sommes réduits, il y a quelques „fer-

„services que nous puissions vous ren-  
 „dre, daignés les accepter. Le cachot  
 „que l'on vous a préparé est le plus  
 „froid et le plus étroit de tous, nous  
 „vous prions de prendre le nôtre, il  
 „est plus grand et moins humide.”  
 Nous remerciâmes ces malheureux,  
 et nous acceptâmes cette étrange hos-  
 pitalité offerte par des mains souillées  
 de crimes, mais par des cœurs qui  
 n'étoient pas totalement fermés à la  
 pitié. Il y avoit plus de trente heures  
 que nous n'avions mangé lorsqu'on  
 nous apporta à chacun une livre de  
 pain, et une demie bouteille de vin,  
 ration, à la quelle nous étions réduits.

Le 28. (14 Sept) nous arrivâmes  
 à St. Maure; notre escorte étoit très  
 fatiguée, car nous doublions les mar-  
 ches ordinaires des troupes et nous  
 ne faisons aucun séjour; on avoit re-  
 nou-

nouvellé l'infanterie dans les garnisons. Mais la cavalerie étoit excédée. *Dutertre* trouvant ici une colonne mobile de la garde nationale composée de payfans, nous confia à leur garde pour mieux rafraîchir sa troupe, et rendit la municipalité responsable de nos personnes. Que les citoyens de St. Maure trouvent ici le souvenir et la reconnoissance de leurs soins compatissans ! Ils nous procurèrent de bons aliments dont nous avions un extrême besoin. Nous étions moins étroitement gardés, et telle étoit la négligence ou la bienveillance de ces bons payfans, dont la plupart n'étoit armée que de piques, que nous pouvions aller jusque sur la chaussée, sans être suivis ni observés par les sentinelles. Nous n'étions qu'à une portée de fusil de la forest. Quelques uns proposèrent de profiter d'une occasion si

D

propice,

propice, et je fûs de cet avis. Je n'aurois pas voulu abandonner un seul de mes compagnons d'infortune, mais je désirois vivement qu'ils se décidassent à s'échapper. Malheureusement ils ne pûrent s'accorder; tous les membres du conseil des 500 vouloient s'évader, tous ceux du conseil des anciens s'obstinoient à rester. Il n'étoit pas possible disoient ceux-ci, que la nation n'ouvrit les yeux, et qu'on ne finit par leur accorder des juges. Eh! n'êtes vous pas jugés, condamnés, abandonnés, répondoient leurs collegues? profités d'un moment qui ne reviendra peut être jamais. *Villot* qui connoissoit le pays pour y avoir fait la guerre, insistoit vivement et s'offroit à nous conduire. *Marbois* déclara qu'il aimoit mieux subir son sort que de donner des armes contre lui. *Tronconducoudrai* dit

positi-



positivement qu'il croyoit devoir à sa patrie et à ses commettants tout ingrats qu'ils étoient, de conserver son caractère et d'attendre dans les fers le moment de sa justification. Quand aux agens du Roi, ils ne doutoient point d'être dégagés par un parti royaliste avant d'être parvenus à Rochefort, et l'abbé *Brottier* plaignoit de tout son cœur nous autres constitutionnels de ce que nous serions fort mal reçus et peut-être hachés par les Vendéens. Les anciens l'emportèrent, le jour parut, et nous fit revoir nos cages de fer et le cerbere *Dutertre*. Nous partimes et nous marchâmes longtems à travers cette forêt profonde qui auroit si bien pu nous servir d'azile et protéger notre fuite. Les chemins étoient si mauvais, et les cahos si durs que nous demandâmes, mais envain, la permission de marcher

à pied au milieu de l'escorte; dès que nous étions entrés dans les chariots, et que les cadenats des grilles étoient fermés, on ne les ouvroit plus que le soir. *Pichegru* et moi, jeunes encore et endurcis aux fatigues de la guerre, nous ne foutenions celle-ci qu'avec peine, nos vieillards, et nos trois malades, *Marbois*, *Barthelemy*, et *Ducoudray* souffroient des douleurs inexprimables. Notre arrivée étoit plus cruelle encore; chaque soir nous étions donnés en spectacle au peuple, puis renfermés dans les prisons où nous étions plus mal couchés, plus mal nourris que les plus vils criminels.

Celle de Chatellerault où nous arrivâmes le 29. (15 Sept.) nous parut plus mauvaise que toutes celles que nous avions occupé jusque là. On nous enferma dans un cachot tellement infecté, que plusieurs d'entre nous tombèrent

bèrent évanouis et nous y aurions tous été étouffés, si l'on n'eut promptement rouvert la porte où l'on plaça des fenestrelles qui nous gardèrent à vue. *Marbois* étoit fort mal, et *Ducoudray* qui le soignoit, étoit assis sur la paille auprès de lui. Lors qu'un malheureux qui subissoit depuis trois ans la peine des fers, vint nous visiter dans notre cachot. Il s'empressa de nous apporter de l'eau fraîche, et il offrit son lit à *Marbois* qui l'accepta et se trouva un peu mieux après ce repos. Prenez patience, Messieurs, nous disoit cet homme, on finit par s'accoutumer à tout.

Le 30. (16 Sept.) nous ne fumes guerre mieux traités à Poitiers quoique quelques personnes que la prudence m'empêche de nommer, s'efforçassent de nous donner des témoignages de

fenfibilité; c'étoit la patrie du député *Thibaudau*, membre du conseil des 500, qui se voyant excepté de la liste de pro-fcription, eut le courage et la générofité de réclamer l'honneur de la déportation.

Le 17 Septembre, nous arrivâmes à Lufignan. La prifon de ce petit bourg fe trouvant trop étroite pour nous contenir tous les feize, *Dutertre* donna ordre de nous faire coucher dans les charrettes au milieu de la place malgré la forte pluye et le vent froid que nous avions endurés toute la journée. Le maire et le commandant de la garde nationale, viellard, très humain, demandèrent à répondre de nous, et obtinrent avec beaucoup de peine, de nous faire loger dans une auberge; à peine étions nous établis que nous vimes arriver un courier. Chacun forma fes

con-

conjectures, quelques uns conçurent subitement des espérances, et tous crurent à de nouveaux événements. Nous fumes bientôt informés du peu d'importance de celui-ci. C'étoit simplement un ordre du directoire à l'adjudant général *Guillet* de faire arrester et conduire à Paris son général *Dutertre* à cause des concussions et des friponneries qu'il avoit commis depuis notre départ. On trouva sur lui les 800 Louisd'or qu'il avoit reçu pour la dépense du convoi à la quelle il subvenoit par des réquisitions adressées aux municipalités. J'eus quelque plaisir, je l'avoue, à voir ce misérable frappé lui même par ses maitres avant qu'il eut achevé la mission dont ils l'avoient chargé, et qu'il remplissoit si bien; j'entendis approcher la voiture qui lui étoit destinée, et je voulus à mon tour voir

sa contenance; ma curiosité pensa me couter cher; comme j'ouvrais la fenetre, une sentinelle exterieure executant apparemment une ancienne configne de *Dutertre*, fit feu sur moi, et la balle brisa le bareau au dessus de ma tête, j'ai dis que l'arrestation de *Dutertre* étoit pour nous un événement de peu d'importance parceque l'adjudant général, *Guillet*, qui le remplaça ne valoit pas mieux que lui, il nous le prouva le lendemain 18 Sept. à St. Maixant en faisant arrester devant nous le maire, qui touché de notre déplorable situation nous avoit dit avec sensibilité: „Messieurs je prends beaucoup de part „à vos malheurs, et tous les bons cito- „yens partagent mes sentimens.” Cet acte de violence produisit tant de mécontentement et de murmures que *Guillet* fût obligé de faire rendre la liberté

liberté à ce brave homme; ce fût dans ce même endroit qu'on prit notre signalement; un officier de l'état major nous appelloit deux à deux, nous interrogeoit, et dictoit le signalement au *Brigand Cordebar*, le même qui fût jugé à Vendôme avec *Babœuf*. Il faisoit auprès du commandant de l'escorte les fonctions de secrétaire. Il n'est point d'insolences et de grossieres injures que ces misérables ne nous adressassent. Eh toi, me dit l'un d'eux, quel metier faisois-tu? celui que les scélérats tels que toi ont deshonoré, le métier de soldat. Nous n'avions encore aucune information du fort qui nous étoit destiné, aucune lumière sur le terme de notre voyage: nous ne connoissions notre proscription que par les crieurs du Temple. La prétendue loy du 19 fructidor (6 Sept.) ne nous avoit pas été officiellement

communiquée ; désirant vivement de lire les papiers publics , en arrivant à Niort le 19 Septembre, nous les demandâmes avec beaucoup d'emprêfement. Nous étions dans la basse fosse du chateau, cachot obscur et humide, à plus de 25 pieds au-dessous du niveau de la terre. L'officier municipal qui étoit de garde auprès de nous, nous promit de nous remettre le lendemain toutes les feuilles nouvelles qu'il pourroit recueillir, mais l'exconventionnel le *Cointrepuiravaux*, l'un des plus vils instruments du parti anarchique, et qui remplissoit là les fonctions de commissaire du pouvoir exécutif, défendit sous les peines les plus fortes toute espèce de communication avec les déportés. Pour cette fois, aucun de nous n'échappa à l'effet de l'humidité du cachot, nous en souffrîmes le lendemain 20 Sept.

près



prèsqu'entièrement perclus, pour aller coucher à Surgeres, qui est le point de division des routes de la Rochelle et de Rochefort. Le mouvement que nous remarquâmes autour de nous, les allées et venues des couriers, la précaution extraordinaire de poser des sentinelles dans l'intérieur de notre cachot, tout nous fit pressentir que nous touchions au terme de notre voyage. Nous espérions pouvoir enfin nous reposer pendant quelques jours, et recevoir les effets et secours de tout genre que la précipitation de notre départ ne nous avoit pas permis d'emporter avec nous. Nous nous flattions même, qu'après avoir écarté des hommes que l'estime publique faisoit paroître redoutables, les directeurs rassurés par la stupeur de la nation, n'exerceroient pas sur nous d'inutiles rigueurs

guez qui ne pourroient qu'accroître la haine générale dont ils étoient l'objet. Nous nous trompions, et les hommes honnestes se tromperont toujours lorsqu'ils voudront calculer la marche des féclérats, et les divers degrés du crime.

Le 21 Sept. nous partimes de Surgeres à trois heures du matin, et après avoir passés par des chemins affreux où durant 9 mortelles lieues, nous fûmes froissés de toutes les manières, nous arrivâmes à trois heures après midi à la vue de Rochefort. Au lieu d'entrer dans la ville comme nous l'espérions, le convoi défila sur les glaciés, et tournant autour de la place, se dirigea vers le port. Ce moment fût affreux. Nous n'apperçumes que trop clairement que notre sort étoit décidé, et que nous allions être séparés, peut-être

être pour jamais, de tout ce qui attache les hommes à la vie. Les plus funestes présages nous environnoient. La garnison de Rochefort bordoit la haye sur la chaussée que nous suivions. Une foule de matelots faisoit retentir l'air du cri sinistre, *à l'eau, à l'eau!* C'est ainsi que nous arrivâmes au bord de la Charente. Les nombreux ouvriers des chantiers, les soldats de la garnison et les matelots accoururent au rivage et se pressant autour des charettes et de notre escorte, ils repétoient à grands cris : *à bas les tyrans, faites les boire à la grande tasse.*

Tels furent pour nous les àdieux de nos concitoyens. Un adjudant ou commissaire de marine, nommé *la Coste*, dont je crus reconnoître la figure balafrée, fit l'appel des déportés et nous

reçut

reçut des mains du commandant de l'escorte: *Guillet*.

A mesure que nous descendions de dessus les charrettes, le commissaire *la Coste* nous faisoit passer dans un canot. Il trouva *Mr. de Marbois* dans un si mauvais état qu'il se refusa d'abord à le faire embarquer, assurant qu'il étoit mourant et ne pourroit supporter deux jours de navigation. *Guillet* se mit en fureur, menaca *la Coste* de le faire arrêter, jura qu'il le dénonceroit et le feroit destituer. *Marbois* fut porté dans le canot; *Guillet* s'embarqua lui-même avec nous.

On nous mena à bord d'un bâtiment à deux mats qui étoit mouillé vers le milieu de la rivière. C'étoit *le Brillant* petit corsaire pris sur les anglois, quelques soldats de fort mauvaise mine nous firent descendre assez rudement  
dans

dans l'entrepont; nous pouffèrent et nous entassèrent vers l'avant du bâtiment, où nous étions presque étouffés par la fumée de la cuisine. Nous souffrions de faim et de soif; nous n'avions ni mangé ni bu depuis trente six heures. On apporta au milieu de nous, un seau d'eau, et on jeta à coté avec le geste du dernier mepris, deux pains de munition; mais il nous fut impossible de manger à cause de la fumée et de la position très gênée, où nous étions; les sentinelles qui nous resserroient de plus en plus tenoient d'horribles propos. *Pichegru* ayant relevé l'insolence du soldat placé au milieu de nous: „tu „feras bien de te taire, répondit-il au „général, tu n'es pas encore sorti de „nos mains.” C'étoit un enfant de quinze à seize ans.

Nous

Nous dumes croire que le lieu désigné pour notre déportation n'étoit autre que le lit de la *Charente*, et que nous nous trouvions déjà dans un de ces terribles instruments de supplice, un de ces bâtimens à fouspape inventés pour assouvir la soif des tyrans, et pour frapper de mort dans les ténèbres, autant de victimes, et aussi rapidement que leur pensée et leur volonté en pourroient atteindre. La nuit survint : quelle nuit ? nous écoutions ; nous attendions l'heure fatale, et quand les matelots commencèrent à manoeuvrer, nous ne doutâmes pas qu'elle ne fut arrivée. Le *Brillant* avoit mis à la voile, nous descendions la rivière et nous étions contrariés par la marée ; à onze heures du soir, le bâtiment mouilla dans la grande rade, peu d'instans après qu'on eut jetté l'ancre ;

on appella six d'entre nous seulement qu'on fit monter sur le pont. Ce moment fut affreux! — Je ne fus pas du nombre de ceux qui furent appelés les premiers, nous dîmes à dieu à nos compagnons. Cet appel successif, la joie féroce des soldats et de l'équipage, la présence de *Guillet*, nous persuadèrent qu'ils alloient à la mort. Nous restâmes près d'une demi heure dans cette cruelle position, dans le silence du recueillement et de la résignation.

Nous fumes appelés à notre tour, il en resta encore quatre. *Aubry, Bourdon, Doffonville* et *Willot* éprouvèrent cette dernière angoisse, cette prolongation de supplice; enfin contre notre attente nous nous trouvâmes tous réunis à bord de la corvette *la Vaillante*, commandée par le capitaine *Jullien*, qui en nous recevant nous engagea à

E

prendre

prendre patience, et nous assura qu'en exécutant exactement les ordres du directoire, il ne négligeroit rien de ce qui pourroit adoucir notre sort. Le commandant *Guillet* nous suivit à bord de *la Vaillante* et s'apercevant de l'impression que nous faisoit sa présence : „Oui Messieurs, dit-il, je suis encore „ici.”

On nous fit descendre dans l'entrepont. „Veut-on nous faire mourir de „faim : s'écria le malheureux *Doffonville*,” celui d'entre nous, qui souffroit le plus cruellement du manque d'aliments. „Non, non, Messieurs,” dit en riant un officier de la corvette, (*des Poyes*, ancien officier de la marine royale,) „on va vous servir à souper.” Donnés moi seulement quelques fruits, dit *Marbois*, prèsqu'expirant. — Un instant après on nous jetta de dessus le

pont



point deux pains de munition. Ce fut le souper promis et quelque frugal qu'il fut pour des malheureux qui n'avoient pas mangé depuis quarante heures, nous l'avons souvent regretté : ce fut la dernière fois qu'on nous donna du pain !

Cette dernière translation sur un bâtiment de guerre ; le mouvement de l'équipage qui se préparoit à appareiller, l'accueil du capitaine, l'humanité qui perçoit dans ses discours malgré la sévérité de sa contenance, et son ton ferme vis à vis de ses matelots, tout concouroit à nous rassurer, à nous persuader dumoins que nous n'étions pas destinés à une mort prochaine. —

Quand tout à coup le capitaine *Jullien*, qui l'instant d'auparavant s'entretenoit avec *Guillet* au bord de l'ecoutille, descend dans l'entrepont suivi de quel-

ques foldats armés. Il distribue des hamacs à onze seulement d'entre nous qu'il appelle. Les quatre qui n'en recurent point, furent *Willot*, *Pichegru*, *Doffonville* et *Moi*. Nous nous trouvâmes séparés de nos compagnons par la garde qui suivoit le capitaine *Jullien*, celui-ci nous ordonna de descendre dans la fosse aux lions, en nous disant: „pour vous quatre, Messieurs, voilà „le logement qui vous est destiné.”

Ce coup inattendu sembla frapper à la fois nos douze compagnons, qui ne voulant pas se séparer de nous, demandèrent à être traités avec la même barbarie: *Tronson Ducoudray*, et *Barbe-Marbois* éclatèrent, insistèrent vivement: *Barthelemy* et son fidele *le Tellier* nous voyant entrâiner par les foldats dans la fosse aux lions, courent à l'écoute et s'y précipitent avec nous; le  
 capi-

capitaine les menaca de les faire remonter à coups de bayonnettes, ils ne cédèrent point à ses menaces, mais seulement à nos instances.

Nous restâmes tous les quatres dans les plus épaisses ténébres, dans cet affreux cachot infecté par les exhalaisons de la calle, et par les cables, n'ayant ni hamacs, ni couverture, ni de quoi reposer notre tête et ne pouvant nous tenir debout.

Les douze autres furent aussi très resserrés dans l'entre-pont audessus de nous, les écoutilles fermées, et comme nous privés d'air, de mouvement, et des secours le plus nécessaires.

La corvette mit à la voile à quatre heures du matin, nous nous en aperçumes aux cris de l'équipage et bientôt après au mouvement des vagues.

Le 22 Septembre à huit heures du matin on ouvrit une écoutille, nous entendimes sonner la cloche pour le déjeuner de l'équipage, on nous jetta par les écoutilles un biscuit pour chacun de nous.

Nos compagnons firent appeller, le capitaine qui se présenta au bord de l'écoutille, *Marbois*, porta la parole. „Dé-  
 „portés qu'est ce que vous me voulés?“  
 dit le capitaine: „Vous observer que le  
 „biscuit qu'on vient de nous distribuer  
 „est une nourriture à la quelle aucun de  
 „nous n'est accoutumé: nous avons des  
 „viellards qui ne peuvent le mâcher, et  
 „celuici est tellement pourri que votre  
 „équipage ne le recevroit point. Nous  
 „demandons que vous nous donniés  
 „connoissance des ordres qui vous ont  
 „été donnés par rapport à nous.“ —  
 „Déportés, je n'ai point d'autre biscuit

„à vous faire distribuer, c'est la nourri-  
 „ture que je dois vous donner; recevez  
 „ce qu'on vous donne, et estimez vous  
 „heureux que je n'exécute pas plus  
 „rigoureusement les ordres que j'ai re-  
 „cus. Il est bien étonnant, que dans  
 „la position où vous êtes, vous me  
 „parlés d'exiger l'exhibition de mes  
 „ordres. Je n'ai rien à vous communi-  
 „quer. — Moi qui ai fait plusieurs  
 „voyages de long cours, répliqua *Mar-*  
 „*bois*, je dois vous prévenir que si  
 „vous nous tenés ainsi resserrés, privés  
 „de l'air extérieur et des précautions  
 „indispensables pour ne pas empoison-  
 „ner nous mêmes celui que nous respi-  
 „rons, non seulement vous nous ferès  
 „périr en très peu de jours, mais vous  
 „mettrés la peste dans votre bâtiment  
 „et vous perdrés votre équipage.” —  
 „Eh! bien, dit le capitaine en se reti-

„rant, je verrai ce que je pourrai faire,  
 „quand nous aurons perdu de vue les  
 „cotes de France.”

A midy on nous apporta encore un biscuit pour chacun, et on mit au milieu de nous un baquet rempli de *gourganes* espèces de grosses fèves cuites à l'eau, sans le moindre assaisonnement. Ainsi fut réglée la ration, la seule nourriture qui nous ait été distribuée pendant tout le voyage. Deux mouffes étoient chargés de cette distribution. Celui qui servoit nos compagnons se nommoit *Aristide*, c'étoit un fort joli et fort bon enfant; le notre au contraire étoit laid et méchant. Le caractere de ces enfants, les seuls individus qui pussent communiquer avec nous, importoit à notre sort. *Aristide* eut beaucoup de part aux rares consolations que nous éprou-

éprouvâmes . . . ce bon petit  
*Aristide* ?

Tel fut notre établissement sur ce cercueil flottant, qui nous arrachoit à la France et nous portoit sur une terre inconnue.

A peine fumes nous à la haute mer, que les vents devinrent contraires et la tempête si violente, que le capitaine fut obligé de relacher dans la rade de *la Rochelle*, où la corvette mouilla avant la nuit.

Le lendemain 23 Septembre vers onze heures du matin l'amiral *Martin*, malgré le gros temps se rendit à bord de la corvette, amenant avec lui le capitaine *la Porte*, qui venoit par ordre du directoire remplacer *Jullien*. Nous n'apprimes cet événement qu'en écoutant la proclamation de l'amiral *Martin*

qui faisoit reconnoître par l'équipage son nouveau capitaine.

Bientôt après celui-ci s'annonça de manière à nous prouver que sous la férule du capitaine *Jullien* nous n'étions pourtant pas encore arrivés au dernier degré du malheur. Nous l'entendîmes avec un organe dur et sonore comme un porte-voix, haranguer ainsi l'équipage. „Soldats, je vous ordonne de „veiller de près sur ces grands cou- „pables et vous, matelots, je vous „défends sous peine de mort, de com- „muniquer de quelque manière que ce „soit avec ces scélérats.” Il fit ensuite sa ronde, fit faire l'appel, et après nous avoir bien examiné, il nous dit : „Messieurs vous êtes bien heureux „d'avoir été traités avec tant de „clémence.”



Les vents étoient contraires, la mer très houleuse. Vers les trois heures de ce même jour (23 Sept.), un bateau parti de *la Rochelle*, approcha de la corvette à force de rames. On le hêla, il répondit, qu'il apportoit les effets appartenans aux deportés. Le capitaine *la Porte* lui défendit d'approcher, et le menaca de le faire couler bas. Le bateau étoit déjà dessous la poupe de *la Vaillante*. Le fils de *Taffonladebat* se nomma et supplia qu'on lui permit de voir son pere et de lui remettre quelques vêtements. Le capitaine fut inflexible aux gémissements du malheureux pere, qui reconnoissant la voix de son fils, hurloit de rage, et se débatoit dans l'entre-pont. Il fut inflexible aux larmes, aux cris de ce jeune homme, qui se désespéroit et qui supplioit à genoux qu'on lui permit pour une

seule

seule fois, pour la dernière fois . . . d'embrasser son père: „Non, non, crioit la „*Porte*, éloignes toi sur le champ ou je „te fais couler bas.” Il permit seulement au jeune *Laffon* de remettre aux matelots le porte-manteau qu'il apportoit et fit repousser au large le cannot et ce pieux enfant qui ne devoit plus revoir son père.

Une heure après cette scène déchirante, le capitaine appareilla malgré la tempête en hazardant tous les dangers de la navigation du golphe de *Biscaye* pendant l'équinoxe, pour nous les faire courir et sans doute espérant à ce prix échapper à la rencontre des Anglais. Nous quittames donc pour la seconde fois les cotes de France le 23 Septemb. à cinq heures du soir. La nuit fut très orageuse, nous fumes au moment de périr en doublant les rescifs du *Pertuis*  
*d'Antioche*

*d'Antioche* et le lendemain 24 Septemb. le capitaine fut forcé de relâcher encore une fois et de mouiller près de l'ouvert de la rivière de *Bordeaux* dans la rade de *Blaye*.

Je ne puis rapporter aucun détail nautique, ni rien ajouter à ce que j'ai dit plus haut sur notre situation pendant les premiers jours: malgré l'état de la maladie que le mouvement de la mer causoit à la plupart d'entre nous, nous n'avions pas encore obtenu de monter sur le pont, et les écoutilles étant fermées à cause du gros temps nous étions dans un état d'agonie.

Le 25 nous remimes à la voile, les vents avoient un peu molli, ce ne fut cependant que quatre jours après, c'est à dire, le 29 Septembre qu'il nous fut permis de monter sur le pont pendant une heure. Une moitié des Déportés étoit

étoit appelée à quatre heures, et l'autre à cinq. Pendant ces deux heures la garnison du vaisseau étoit sous les armes, les déportés ne pouvoient marcher que sur le passavent entre les deux mats : il leur étoit défendu de parler, comme aussi à tous les individus de l'équipage de leur adresser la parole.

Le détachement qu'on avoit mis à bord de la corvette *la Vaillante* pour nous garder, étoit pour la plus grande partie composé des soldats de la marine, qui avoient été renvoyés des *Isles de France* et de *Bourbon* par Mess. de *Circey* avec les commissaires du directoire chargés d'apporter à ces colonies les décrets qui avoient désorganisé et détruit les établissements françois aux *Antilles*. Ces hommes avoient été autrefois choisis dans les bandes révolutionnaires du comité de *Nantes*, si fameux dans les

annales de la terreur, par les massacres et les noyades des prêtres condamnés à la déportation. Nous les entendions se raconter leurs exploits, l'un se vantoit d'avoir assassiné son capitaine par derrière, pendant une marche et de l'avoir jetté dans un fossé par ce qu'il le soupçonnoit d'être aristocrate; l'autre rapportoit froidement le nombre des prêtres qu'il avoit noyés dans *la Loire*; un troisième expliquoit à ses camarades comment se fesoient les noyades, et la grimace des infortunés au moment où ils étoient submergés; plusieurs se vantoient d'avoir assommé à coups de rame ceux qui après avoir passé par la sous-pape, cherchoient à se sauver à la nage. Ils avouoient qu'on avoit bien fait de les renvoyer de l'isle de *Bourbon*, car ils l'auroient, disoient-ils, mis à la hauteur de la révolution.

Quand

Quand ces monstres suspendoient un moment ces horribles conversations, c'étoit pour chanter des chansons dégoutantes. — Ils choisissoient l'instant de notre repos et se plaçant tous à l'écoutille de l'entrepont, à notre oreille ils hurloient des obscénités, des blasphèmes, des chants de cannibales. Si nous leur demandions grace, ils nous accabloient d'injures et reprenoient le chœur infernal.

Lorsque au huitième jour de notre navigation, on voulut bien nous laisser respirer, pendant une heure chaque jour, trois seulement d'entre nous, *Tronson Ducondray, Pichegru et la Villeheurnois*, furent en état de profiter de cette permission, tous les autres n'avoient pas assez de force pour sortir de l'entre-pont. Je fus moi même vingt huit jours sans pouvoir sortir de

de la fosse aux Lions. Le vieux général *Murinais* ayant voulu faire un effort pour se hisser, manqua de forces et tomba au fond de la calle de toute la hauteur du bâtiment. Nous accourûmes à son secours, nous le crûmes tué; quelques matelots se jettèrent dans la calle, en se laissant glisser par la corde, et nous aidoient à relever notre pauvre doyen, il étoit sans mouvement, son visage étoit meurtri, ses cheveux blancs ensanglantés . . . . Le féroce capitaine accourt au bord de l'écoutille et crie d'une voix forte: „Matelots, vous connoissés l'ordre qui vous défend de communiquer avec les déportés, retirés vous et qu'on fasse donner un verre d'eau à ce malade.”

Le capitaine *la Porte* n'oublia aucun des tourments qui pouvoient nous faire succomber, ce fut par une recherche de

F

barbarie

barbarie qu'il ne voulut jamais nous faire donner une échelle pour grimper sur le pont, de manière qu'étant obligés de nous hisser par une corde dans le vuide des écoutilles, ceux d'entre nous qui étoient trop affoiblis, ceux-là même à qui le renouvellement d'air étoit le plus nécessaire, n'en pouvoient profiter.

On nous refusoit les plus vils secours, les ustensils les plus indispensables; nous quatre prisonniers de la fosse aux Lions demandames au moins un peu de paille ou quelque moyen de nous défendre des meurtrissures dans le roulis du bâtiment. „Ils se moquent de moi, s'écrioit le capitaine, le plancher est trop doux pour ces brigands, je voudrois pouvoir faire paver la place qu'ils occupent.”

Nos



Nos compagnons firent observer au capitaine par le bon petit mouffe *Aristide*, qu'ils n'avoient point de cuillers, ni de tasses, ni d'écuelles pour séparer les portions, il repondit: „qu'est-  
 „il besoin de cuillers pour manger des  
 „gourganés et du biscuit? ces gueux  
 „là n'ont-ils pas leurs doigts, et ne  
 „savent-ils pas boire au baquet? D'ail-  
 „leurs ajouta-t-il, qu'ils cessent de me  
 „fatiguer; ils doivent comprendre que  
 „dans la position où ils sont, toutes ces  
 „recherches sont fort inutiles.”

Le quatorzième jour de notre navigation le manque d'air et d'aliments avoit réduit le plus grand nombre d'entre nous à la dernière extrémité. Le chirurgien ne nous avoit donné dans ses courtes visites d'autre consolation que de nous dire que nous ne souffrions que du mal de mer, et que quant au

scorbut nous trouverions de quoi nous guérir, que la *Guiane* abondoit en tortues.”

*Pichegru* étoit le seul des quatre prisonniers de la fosse aux Lions qui ne fut pas attaqué du mal de mer, mais il souffroit d'autant plus de la faim, il avoit des accès de rage; cependant comme il avoit conservé plus de force il soignoit ses camarades.

Le 4 Octobre à 7 heures du matin, on avoit ouvert les écoutilles pour aérer le bâtiment: un jour un peu plus claire que de coutume pénétoit dans la fosse; nous luttions contre la mort; nos regards éteints pouvoient à peine exprimer nos mutuels àdieux, lorsque tout à coup le commandant de la garnison du vaisseau, le brave capitaine *Hurto*, que nous n'avions remarqué que par la décence de ses manières à notre égard,

égard, faite dans la calle, tombe au milieu de nous, et se blesse à la jambe. „Messieurs, nous dit-il, tout troublé, „ne me perdés pas, ne me perdés pas, „je ne puis tenir à tant d'horreurs. „Voilà du thé et du sucre, maître „*Dominique* va vous apporter de l'eau „chaude: entendés vous maître *Domi-* „*nique*? Vous pouvés vous fier à lui; „au moins ne me perdés pas. J'ai „besoin de mon état pour nourrir ma „famille, ma pauvre femme!” Il articuloit à peine, les sanglots l'étouffoient: „ah! ciel, moi! moi! — il faut que „j'exécute de telles horreurs!” Ce fut les dernières paroles que nous entendimes, il disparut.

Bientôt après maître *Dominique* nous apporta de l'eau chaude, et une ecuelle. Ce breuvage fut pour nous la manne céleste; il nous rendit à la vie. Mais

ce qui nous ranima d'avantage, ce qui rouvrit nos cœurs, ce fut cet acte d'humanité inattendu, cette preuve que la providence ne nous avoit point abandonnés et qu'il y avoit quelques anges de consolation au milieu des démons aux quels nous étions livrés.

Le 7 Octobre nous nous trouvions à la vue des côtes d'Espagne; *Marbois* l'avoit remarqué, il avoit appris par un matelot qui lui avoit vendu furtivement du pain de maïs, que nous étions vis à vis la baye de *St. Andero*, et que des gens de la côte sur laquelle nous courions des bords, avoient apporté quelques rafraichissements. Il pensa qu'il falloit faire une dernière tentative auprès du capitaine, que c'étoit la dernière occasion de nous procurer des vivres, frais et que peut-être son avarice l'emportant sur sa barbarie, il permettroit qu'on

qu'on alla à terre acheter pour notre compte tout ce dont nous manquions. *Marbois* rédigea donc une lettre qui fut portée au capitaine par le fidele *Aristide*. En voici le précis :

„N'ayant point été prévenus de  
 „notre embarquement pour un si long  
 „voyage, nous n'avons pu faire aucune  
 „provision; vous ne nous avés pas  
 „donné connoissance des ordres et des  
 „instructions que vous avés reçus pour  
 „ce qui concerne notre traitement à  
 „votre bord. Il n'est pas possible que  
 „vous ayés l'ordre de nous faire mou-  
 „rir de faim, et nous devons croire  
 „que les barbaries que vous exercés  
 „envers nous, font un abus de votre  
 „autorité. Songés que vous pourrés  
 „vous en repentir un jour, que notre  
 „sang pesera sur votre tête, et que c'est  
 „peut - être à la France entière, mais

„certainement à nos familles , à nos  
 „freres et à nos fils que vous aurés à  
 „rendre compte de l'existence des  
 „hommes que le fort a mis dans vos  
 „mains.”

„Nous demandons qu'avant de  
 „quitter les cotes d'Espagne et le tra-  
 „vers de la baye de *St. Andero* ; vous  
 „envoyés un cannot à terre pour faire  
 „à nos frais les provifions qui nous font  
 „indifpenfables.”

„Le capitaine *la Porte* répondit : je  
 „n'ai point de vengeance à redouter. Je  
 „n'envoyeraï point à terre ; je ne chan-  
 „gerai rien aux ordres que j'ai donné,  
 „et je ferai fangler des coups de gar-  
 „cettes au premièr qui m'ennuyera par  
 „fes représentations.”

Le 9 Octobre au matin nous appri-  
 mes par le mouffe *Aristide* que nous  
 venions enfin de doubler le cap *Ortibal*

et

et le soir du même jour *Pichegru* descendant de dessus le pont nous dit, qu'on avoit perdu de vue les côtes d'Europe, et que nous faisions route au nord avec bon vent. La corvette la *Vaillante* est très bonne marcheuse et filoit jusqu'à douze nœuds quand, il venoit *bon frais*. Je dois placer ici une singularité qui n'a de remarquable que le malheureux à propos: c'est que *Willot* commandant alors à *Bayonne* où cette corvette avoit été construite, en avoit été le parrain, et se trouvoit enchainé sur la même quille qu'il avoit de sa main détachée du berceau.

Dès les premiers jours qu'il nous fut permis de nous promener sur le pont, nos regards cherchoient à pénétrer les dispositions des gens de l'équipage. Nous nous étions apperçus que maître *Dominique*, celui dont j'ai parlé plus

haut, et qui étoit le premier maître d'équipage, agé d'environ soixante ans, paroïssoit ému lorsque quelqu'un de nous sortoit comme un spectre de ce tombeau. Jamais il ne nous fixoit sans être attendri. Nous l'avons vu plusieurs fois, assis au pied du grand mat versant de grosses larmes pendant notre promenade. Nous apprimes par le capitaine *Hurto* que c'étoit maître *Dominique*, qui lorsqu'il étoit de service pendant la nuit, jettoit dans la calle des morceaux de pain et de fromage, quoique n'ayant presque plus de dents, il se privoit de sa ration de pain pour nous la donner. La première fois qu'il nous apporta de l'eau chaude sous prétexte d'aller nettoyer la pompe, nous nous empressâmes de lui témoigner notre reconnoissance : cet homme dont le ton étoit sévère même brutal envers  
les



les matelots, ce brave homme tomba presque évanoui dans nos bras: „Ah! „Messieurs, nous dit-il, ce voyage me „coutera la vie parce qu'il faut que je „renferme mon chagrin.”

*Dominique* étoit sans cesse occupé de nous procurer quelque adoucissement. Il avoit bien de la peine à tromper la vigilance du capitaine: c'étoit *Aristide* qui faisoit ses commissions auprès de nous, et quand il n'étoit pas content de son exactitude, et de son intelligence, il battoit ce pauvre petit, nous avions le chagrin de l'entendre pleurer, et l'inquietude que celà ne fit découvrir *Dominique*; les soldats qui remarquoient les fréquentes visites *d'Aristide*, lui reprochoient les soins qu'il nous donnoit et le battoient aussi. Mais l'excellent enfant ne disoit rien et ne se plaignoit jamais.

*Domini-*

*Dominique* parvint à acheter pour nous quelque fois du pain et du vin : on lui vendoit pour nous la livre de pain quatre francs et autant le verre de vin.

Un jour il étoit tout joyeux, il prévint *Mr. de Marbois* qu'il vouloit nous donner à souper, et que nous ne devions pas manger les fèves de la distribution, en effet à minuit il nous envoya un derrière de cochon roti, avec un pain et du vin, c'étoit sûrement la provision particulière, la dernière ressource du bon *Dominique*.

Son active humanité trahit son secret, il fût découvert par le capitaine, qui devant tout l'équipage lui demande compte de sa conduite, le menaca des fers et de la mort, nous entendions cette scène. *Dominique* ne démentit point son caractère, il avoua tout,

„je

„je regrette, dit-il, fermement, de  
 „n'avoir pu offrir d'avantage à ces  
 „messieurs; je voudrois les soulager au  
 „prix de mon sang, faites moi fusiller  
 „tout de suite, que vous faut-il de plus?  
 „faites moi fusiller.” Le capitaine resta  
 muet, le lieutenant *Dubourg* prit le  
 parti de *Dominique*, le second maître  
*Chœpuiſet* avoit partagé ſes honorables  
 torts, peut-être que *la Porte* n'étoit pas  
 auffi ſur de ſon équipage que des ſol-  
 dats de ſa garniſon. *Dominique* s'étoit  
 chargé de pluſieurs lettres pour nos  
 familles, elles ont été fidelement remi-  
 ſes; mais le ciel a dérobbé cet homme  
 vertueux aux témoignages de notre  
 reconnoiſſance; ou plutôt il l'a acquit-  
 tée, il eſt mort peu de tems après le  
 retour de la *Vaillante*.

Notre ſituation attendriſſoit quel-  
 quefois les cœurs les plus durs; un jour  
 le

le vieux général *Murinais* étoit assis appuyé contre l'affut d'un des canons de chasse, pendant le souper de l'équipage, il cherchoit à macher le mauvais biscuit qui nous étoit distribué, et n'ayant plus de dents, il ne pouvoit ni le broyer, ni l'amollir; le capitaine passant près de lui, fut tout à coup frappé de la belle figure de ce viellard que les matelots regardoient avec un respect involontaire, „je vois que vous „ne pouvés broyer le biscuit lui dit-il, „je vais vous faire donner du pain; non „Monsieur, lui dit *Murinais* d'une voix „affurée, je ne veux rien de vous, faites „votre devoir, je n'accepterai de vous „aucune préférence, je ne veux rien „que mes camarades ne partagent, „laissés moi en paix.,,

Vers le 16 Octobre nous étions par le travers et au nord des *Açores*, le  
vent

vent étoit violent, et la mer très grosse, un bâtiment portugais venant de la côte du *Brésil* tomba dans notre route, le capitaine lui donna la chasse, le prit et en l'amarinant la corvette souffrit un assez violent abordage, pendant que le capitain *la Porte* et son équipage pilloient les malheureux passagers, le brave maître *Dominique* songeoit à nous faire des provisions à la faveur du désordre, il nous apporta des noix de *Para* et des cocos.

Malgré les petits secours que l'humanité du capitaine *Hurto* et de maître *Dominique* et l'activité d'*Aristide* nous procuroient de temps, la faim nous tourmentoit cruellement, et pourtant le dégoût du biscuit noir que nous ne pouvions briser sans rencontrer de gros vers vivants, n'étoit pas vaincu par cette faim dévorante. Les grosses feves ou gour-  
ganes

ganes étoient encore plus dégoutantes, soit malpropreté, soit mauvaise intention, jamais on ne nous apportoit un baquet que nous n'y vissions furnager des cheveux et de la vermine.

Depuis que les maux violents causés par le mouvement des vagues avoient cessé, la cruelle faim produisoit parmi nous des effets différents. Le plus grand nombre étoit affoibli presque éteint, surtout *Tronfonducoudray*, *Laffon-Ladebat* et *Barthelemy* au contraire *Marbois*, *Willot*, et *Doffonville* avoient des accès de rage et les aliments grossiers qu'ils prenoient en trop petite quantité, ne faisoient qu'exciter leur appétit vorant. „Sans doute que le directoire „dine mieux que nous dans ce moment, „disoit un jour l'un d'entre nous en regardant le baquet de fèves noires.” Oui, reprit un homme qui nous écou-  
toit,

toit, et qui ne nous parla que cette seule fois, je ne me permets pas de le nommer: „Oui, les directeurs ont un meilleur diner, mais je doute qu'ils dinent „aussi tranquillement, et qu'ils montrassent le même courage s'ils étoient „à votre place.”

Je me souviens dans ce moment d'un trait plus remarquable, un seul mot, un cri qui fit frémir notre féroce capitaine. *Marbois* se promenoit sur le pont et souffroit de la faim jusqu'à ne pouvoir plus se contenir; le capitaine passa tout près de lui, „j'ai faim; j'ai faim, lui cria „*Marbois* d'une voix forte quoiqu'altérée & le regardant avec des yeux „étincellants, j'ai faim, donnez moi à „manger, ou faites moi jeter à la mer.” Le cerbere resta comme pétrifié, il fit porter à manger à *Marbois*.

Un autre jour *Willot* dévorant des yeux tout ce qui pouvoit le repaître, acheta d'un matelot une livre de fain doux et l'avalâ sur le champ, il en fût très malade.

C'est dans cet état que nous arrivâmes au tropique, et la douceur du climat dans les belles mers, ne faisoit qu'exciter d'avantage notre estomach. Les horreurs de cette famine ne s'effaceront jamais de ma memoire. Le malheureux *Doffonville* pouffoit des cris de rage jusqu'à nous faire craindre d'en être mordus. L'équipage avoit pris très gros requin; le capitaine ordonna qu'on nous donna la portion de l'état major, c'est-à-dire la plus mauvaise. On fait combien la chair de ce monstre est huileuse, indigeste & malsaine; nous étions tellement affamés que nous aurions dévoré le requin; *Dominique* nous

fit





fit dire de refuser cette distribution, & le soir il nous envoya la moins mauvaise partie du requin très bien assaisonnée avec des oignons, beaucoup de vinaigre et du piment. — *Doffonville* en mangea lui seul plus de six livres avec une effrayante voracité. Il fût au moment d'en périr. Ces secours généreux de *Dominique*, si nous les obtenions quelquefois d'une autre main, ce n'étoit qu'à haut prix. On calculoit pour nous dépouiller le degré de nos souffrances. Ainsi *Doffonville* donna un très bon surtout de drap bleu tout neuf pour un pain de trois livres; vers ce temps là un mouvement d'impatience de *Pichegru*, fournit au capitaine *Laporte*, un prétexte de nouvelles vexations envers les quatre prisonniers de la fosse aux Lions. — Le mouffe bordelais malgré nos prieres & nos menaces,

ces, nous apportoit toujours le baquet de feves noires si malpropre que nous ne pouvions y toucher. Un jour que *Pichegru* pressé par la faim attendoit avec impatience cette grossiere pâture, le mouffe arrive avec le baquet presque couvert de cheveux, *Pichegru* ne put se retenir & repoussa le mouffe qui tomba dans le baquet, & s'étant brulé, jetta les hauts cris, appella au secours, *Pichegru* s'accusa: nous ne voulumes point convenir qu'il fut seul coupable: le capitaine nous fit mettre aux fers tous les quatre & même pendant les deux premiers jours avec les deux pieds. Nous souffrions beaucoup, nous étions enchâinés depuis six jours & le capitaine ne paroissoit pas disposé à nous dégager, lorsque le seul motif qui puisse agir sur les hommes criminels, la crainte l'y forca.

Depuis

Depuis la prise du vaisseau portugais l'équipage étoit mécontent de l'infidélité du capitaine dans le partage, quelques matelots murmuroient tout haut, la pitié pour notre sort se joignoit à leurs plaintes, nous étions mêlés avec eux au gaillard d'avant; ils avoient sous leurs yeux des généraux chargés de fer, *Pichegru* surtout, fixoit leur attention, redoubloit leur intérêt. Le septième jour, le capitaine nous replongea dans la fosse aux Lions. Certès il fut bien avisé il n'avoit pas un moment à perdre.

Peu de jours après la *Vaillante* fit encore une prise, c'étoit un bâtiment anglais qui venoit de *Londres* et alloit à *Antigoa*, le capitaine *la Porte* voulut sans doute se raccommo-der avec son équipage, car il permit et donna même l'exemple du plus affreux pillage; un

colonel anglois, passager sur ce bâtiment ayant voulu reclamer sa malle, fût mis avec nous pendant quelques jours dans la fosse aux Lions.

Nous étions au delà du tropique quand un vaisseau suédois allant à *St. Barthelemy* prit chasse devant la *Vaillante*, qui ne put l'atteindre qu'à cinq heures du soir; le brave lieutenant *Dubourg*, le même qui nous avoit donné des marques d'intérest, fût chargé de visiter ce bâtiment, lorsqu'il revint, il assura le capitaine que le bâtiment étoit en règle, et il ajouta „c'est le même bâtiment qui étoit avec nous dans la rade de *Blaye* lorsque nous y avons mouillé, il transporte beaucoup de colons françois que la loi du 19 fructidor force à quitter la France, — — vous trouvés ce vaisseau en règle; dit *la Porte* en fureur, un royaliste ne  
 „ par-

„parleroit pas autrement, allez ajouta-  
 „t-il, en s'adressant à un autre officier,  
 „visités encore une fois ce vaisseau,  
 „et s'il s'y trouve des condamnés à la  
 „déportation, ils feront de bonne  
 „prise,” heureusement il ne s'y trouva  
 aucun de ces derniers, mais croira-t-on  
 que pour s'en assurer en confrontant le  
 rôle d'équipage avec les tables de pro-  
 scription, ce misérable nous demanda à  
 nous mêmes de lui prêter le bulletin  
 des loix, où se trouvoit rapportée  
 tout au long cette loy sanguinaire,  
 notre prétendue condamnation et la  
 liste fatale.

Nous étions à la mer depuis plus  
 de quarante jours; nous nous esti-  
 mions très proche du cap *Nord*, quoi-  
 que nous n'eussions encore remarqué  
 aucun changement dans la couleur des  
 eaux. Un calme plat nous retenoit,

l'excessive chaleur achevoit de nous accabler : *Aubry* déjà presqu'inanimé gemissoit doucement & après avoir énuméré toutes nos misères, „helas „ajouta - t - il,“ que ne nous a - t - il jettés à la mer. „Vous en êtes encore le „maître, dit le capitaine qui l'écoutoit „à son insu, & vous me ferés plaisir. „Je vais vous faire donner une échelle „pour vous aider à monter sur le pont.”

Enfin le cinquantième jour au lever de l'aurore, nous entendimes crier : „Terre, Terre,“ nous nous sentimes animés d'une nouvelle vie. C'étoit depuis le 4 Sept. jour de notre arrestation, le premier rayon d'espérance, & nos bourreaux étoient parvenus à nous faire désirer ardemment la terre d'exil.

Quand nous montâmes sur le pont, nous appercumes le continent, & une  
terre

terre plus élevée que le reste de la côte, & qui avoit été reconnue pour être l'attéragé du *Cap Nord*, on ne distinguoit encoire que des masses, mais ce spectacle confus suffisoit à notre impatience, notre imagination pénétoit déjà ces forets, nous y représentoit notre azile, arrangeoit, ornoit même notre retraite. Nous allons disions nous, échapper enfin aux regards de nos bourreaux, nous parcourrons librement cette terre, nous y trouverons des consolations, peut-être de nouveaux amis. Il suffira à nos persécuteurs d'avoir mis l'océan entre eux & nous, ils seront rassurés, ils se croiront assez vengés par l'abandon que nous avons éprouvé, et par l'oubli profond qui nous attend.

Sortis de la *Vaillante*, nous rassasier, boire de l'eau fraîche, étoit pour nous

le souverain bien. Dans les ardeurs de la faim & de la soif, *Marbois* qui avoit été autrefois intendant de *St. Domingue*, & qui connoissoit parfaitement les productions de ce pays, ne nous entretenoit que des fruits délicieux que nous allions ceueillir, il foutenoit notre dernier soufle par ces illusions que les brises de terre sembloient déjà réaliser, en portant jusqu'à nos sens émouffés les parfums des citronniers & des annanas.

Le 10 Octobre à 5 heures du soir la corvette mouilla dans la grande rade de *Cayenne* à la vue & à trois lieues de la ville. Dès ce moment nous eumes la permission de nous promener sur le pont à toute heure; mais le capitaine renouvela à son équipage la déffense de communiquer avec nous, il fit sur le champ prévenir de notre arrivée l'agent du directoire *Jeannet* qui remplit à

Cayenne



Cayenne les anciennes fonctions de  
gouverneur,

Le 11 Novembre avant midi, une  
goëlette commandée par le capitaine  
marchand *Despeyroux* vint nous pren-  
dre: *la Porte* fut très étonné que  
l'agent général ne l'eut pas appelé, et  
qu'il ne le chargeat point de nous con-  
duire lui même à terre, l'ordre qu'il  
recut en même temps de rester au  
mouillage sans approcher d'avantage  
de l'isle de Cayenne et la défense de  
communiquer et de laisser débarquer  
aucun individu de son équipage, sous  
peine de mort, l'inquieta beaucoup;  
il ne vouloit point, disoit il, nous re-  
mettre à d'autre officier qu'à l'agent  
lui même et nous avons sçu depuis par  
maître *Dominique* que soupçonnant  
*Jeannet* d'être déjà trop bien instruit  
des derniers événements, il fut au mo-  
ment

ment de lever l'ancre et de faire voile pour la Guadeloupe pour nous livrer au fameux *Hugues*, le tyran des antilles.

Cependant l'ordre étoit positif, il fut contraint de lâcher sa proie, il nous fit escorter par un détachement de sa garnison dont le brave *Hurto* prit le commandement pour nous accompagner jusqu'au rivage et recevoir nos adieux; nous passâmes sur la goëlette receuillant en même temps les derniers regards du tygre irrité et les bénédictions de *Dominique*, si bien exprimées dans ses yeux baignés de larmes.

La goëlette mouilla à une portée de canon du rivage; des chaloupes qui étoient venues au devant de nous, nous y conduisirent: nous débarquâmes avec beaucoup de difficultés sur une plage parsemée de rochers où la  
mer

mer très houleuse brisoit avec violence, nous nous trouvâmes en face de l'hospital, qui est un fort bel edifice, bâti au bord de la mer à l'extrémité nord de la Savanne.

Un peuple nombreux étoit accouru au devant de nous, tous les magistrats et les principaux habitants de Cayenne s'y rendirent et il nous fut aisé de comprendre par l'impression que nous fimes sur eux que la seule curiosité ne les avoit point attirés, le commandant des troupes, *Desvieux* nous recut avec une garde nègre fort bien tenue et nous escorta jusqu'à l'hospital, mais du moins avec politesse; il permit aux principaux habitants qui s'empressoient autour de nous, de nous donner le bras; nous retrouvâmes des hommes, nous reconnumes des françois, nous trouvâmes à l'hospital l'agent du directoire

rectoire *Jeannet* avec son secrétaire *Mauduit*, il donna au capitaine *Hurto* un reçu de 16 déportés après en avoir faits faire l'appel.

*Jeannet* en nous recevant dans la galerie supérieure de l'hospital lai la échapper quelques larmes, „vous „avés bien souffert, Messieurs, nous „dit-il, il n'est que trop facile d'en juger : „je vous ai fait préparer ici un logement, „quelque resserré qu'il vous paroisse, „c'est poutant, ce que j'avois de mieux „à vous offrir pour ce moment, c'est „aussi la situation la plus salubre & qui „convient le mieux à votre état; vous „êtes entre les mains des respectables „soeurs de la charité; elles ne vous „laisseront manquer de rien; j'aurai moi „même soin que vous soyés pourvus „de vivres & de rafraichissements; „comptez que tant que je pourrai agir  
d'après

„d'après ma volonté, vous aurés lieu  
„d'être contents.”

Il se retira sans donner aucun ordre, aucune consigne qui pût nous gêner, sans nous déffendre même d'aller en ville.

Un changement si subit dans notre situation, les soins compatissans de ces bonnes sœurs, la faveur des aliments frais & des fruits, nous rendoient à l'existence; nous ne doutions point qu'après notre entier rétablissement on ne nous laissât aux termes de la loy du 19 Fructidor entierement maître de disposer de nos personnes; nous étions confirmés dans cette certitude par l'esprit même des rapports mensongers que nous avions lus et dans les quels les orateurs de la minorité triomphante dans les deux conseils s'efforcoient de diffimuler à leurs collegues subjugués  
l'in-

l'injustice & la barbarie d'une proscription en masse, en la représentant comme un simple exil: j'entendis plusieurs de nos compagnons particulièrement *Laffon* regretter de n'avoir point auprès de lui sa femme & ses enfants pour s'établir volontairement dans cette colonie, qui paroïssoit jouir d'une tranquillité depuis longtems bannie de la métropole.

Ces songes consolants furent malheureusement bientôt dissipés, tout changea de face. Le commandant *Jeannet*, effaçà dès le lendemain par une conduite toute opposée les effets & l'impression de son humanité momentanée, plus coupable & plus cruel de nous avoir donné de fausses espérances que d'avoir renouvelé notre supplice.

Cette

Cette partie de notre malheureuse histoire seroit aussi inintelligible pour le lecteur, que la conduite de *Jeannet* nous parut inexplicable, si je ne disois ici les causes de ce changement telles que nous les avons apprises, par des témoins fidèles, dont la bonne volonté et le courage n'ont pu rien changer à notre sort, et dont je dois taire les noms et les divers bienfaits gravés également dans mon cœur.

J'essaye d'abord de tracer l'image de ce bizarre proconsul.

*Jeannet*, neveu de *Danton*, est un homme d'environ 40 ans, son extérieur est agréable; ses manières polies, son regard fin et même spirituel: il est manchot du bras gauche, mais d'ailleurs très bien fait.

*Jeannet* appartenoit à la faction redoutable qui opprima le Corps-Lé-

H

gislatif

gislatif en 1792, renversa le thrône & détruisit avec le pouvoir exécutif la constitution monarchique. Je n'ai pas de foy au témoignage des personnes que j'ai entendu charger *Jeannet* de complicité avec les plus grands criminels, pour noircir légèrement sa vie passée; je me borne à croire qu'il servit assez bien la faction de son oncle pour que celui-ci put le faire recompenser. Il fut nommé gouverneur à Cayenne peu de tems après le rassemblement de la convention.

Le bon état où se trouve la colonie, l'ordre qu'il y a maintenu, prouvent sa capacité; son administration a toujours été ferme, il s'est montré juste envers les propriétaires, quoiqu'en les tenant dans sa dépendance. Par la terreur des negres qu'il a sçu à la fois contenir & s'affectionner: les habitants reconnois-

sent.



feut qu'ils lui doivent la conservation de leurs propriétés.

Lorsque *Danton* prévenu par son rival, succomba avec son parti sous celui de *Robespierre*, *Jeannet* ayant refusé de faire proclamer la liberté des negres, fut obligé de quitter la colonie et se retira aux Etats-Unis.

Rentré en France après le neuf thermidor, il fut réintégré dans sa place peu de tems après l'installation du directoire : les propriétaires le recurent avec plaisir, et il justifia leur confiance en reprimant les terroristes. Les conventionnels *Billaud Varrennes & Collot-d'Herbois* déportés à Cayenne y jouissoient de leur liberté, et loin d'expier leurs forfaits, ils en méditoient de nouveaux sous les auspices d'un commandant digne d'être à leurs ordres. Le retour inattendu de *Jeannet* prévint

l'explosion d'une conjuration tramée par les negres et dirigée par *Collot-d'Herbois*, pour faire massacrer à la fois tous les blancs. Une négresse vint révéler le secret qu'elle avoit surpris; *Jeannet* fit arrester et conduire au fort de *Synamary* *Collot-d'Herbois* et son collegue *Billaud Vareennes* qui, dit-on, n'étoit pas dans le complot, mais il ne pût empêcher la rebellion des negres qui ne fut reprimée qu'après qu'on en eut fait un grand carnage: *Collot-d'Herbois* étant tombé malade peu de tems après fut transporté à l'hospital de *Cayenne* où il mourut; *Billaud Varenne* est encore au fort de *Sinamary*.

On peut juger par ces détails que *Jeannet* lié avec le parti qui avoit fait le 9 Thermidor tenoit ferme contre les annarchistes, et suivant la conduite si naturelle que ses amis auroient du  
suivre

suivre en France, il s'étoit lié avec tous les honnestes gens par un intérêt commun, dont la garantie repositoit sur le maintien des nouvelles loix; il protégeoit les propriétés, il sçut, malgré la pleine exécution des décrets pour la liberté des Negres, les retenir dans leurs ateliers.

Les soins que prend *Jeannet* de faire respecter les propriétés, ne sont pas désintéressés, on l'accuse de rapacité; il leve arbitrairement les impositions & ne rend aucun compte: il saisit impitoyablement tous les batiments qui tombent entre ses mains, amis, neutres, ennemis, il confisque en corsaire, il partage en voleur, il s'est approprié comme biens nationaux la jouissance des plus belles habitations confisquées ou séquestrées, il fait surtout très bien cultiver la belle habitation du général

là *Fayette*, la *Gabrielle*, qui lui rapporte, dit-on, près de 300,000 £. l'habitation des jésuites, la royale, et celle de *Beauregard*, grossissent aussi le trésor de ce fatrape.

Après ces succès, et avec de telles dispositions *Jeannet* voyant le gouvernement republicain s'affermir, étoit bien éloigné de croire à un nouveau regne de terreur : la nouvelle des événements du 18 Fructidor qu'il avoit appris avant notre arrivée par un bâtiment américain sur le quel il fit mettre un embargo, les noms des principaux acteurs tels qu'*Angerau*, *Sottin* &c. lui causèrent un tel effroi, qu'il fût au moment de quitter une seconde fois la colonie; le terme de ses pouvoirs étoit expiré, il ne doutoit pas qu'un ami de *Billaud Varennes* ne vint bientôt le remplacer, il croyoit voir évoquer

quer les mannes de l'affreux *Collot*. Les habitants l'engagèrent à rester et à attendre de nouveaux éclaircissements.

Le rapport exact que dut faire le lieutenant *Dubourg* de la corvette *la Vaillante* au moment de notre arrivée, le tableau que son humanité présenta sans doute à *Jeannet* des maux que nous avions soufferts, confirmèrent apparemment ses premiers apperçus, et nous valurent le bon accueil qu'il nous fit à l'hôpital.

Cependant le capitaine *la Porte* furieux et d'autant plus blessé des précautions outrageantes de l'agent, qu'il étoit lui même sur et se sentoît fier de la confiance du directoire, ne se tint point pour battu, il écrivit à *Jeannet*, insista pour le voir et lui remettre lui même à Cayenne des lettres et des instructions particulières dont il étoit

porteur. *Jeannet* circonvenu d'ailleurs pas des révolutionnaires tels que son secrétaire *Mauduit* et le capitaine de port *Malvin* ne put reculer, il permit au capitaine *la Porte* de venir à terre, et l'invita à diner.

Nous le vîmes arriver vers quatre heures du soir dans sa chaloupe et nous dûmes frémir.

Comme c'est à la suite de ce diner que notre perte fût résolue, les détails que nous en avons appris méritent quelque attention.

Pendant que *Jeannet* lisoit attentivement ses dépêches, *la Porte* ajoutoit au texte les plus perfides commentaires, et il étoit soutenu par des conseillers plus perfides encore; „ces scéle-  
 „rats que j'ai amené, disoit-il, avoient  
 „déjà allumé la guerre civile en France,  
 „où ils massacroient impunément les  
 „répu-

„républicains, nous étions tous vendus  
 „aux princes, nous voulions tous pro-  
 „clamer le roi ; nous espérons encore  
 „renouer la partie, nous nous étions  
 „menagé des intelligences à Cayenne, ”  
 et nous avions les moyens de faire une  
 révolution en faveur de Louis XVIII ;  
 le directoire, ajoutoit-il, en étoit in-  
 formé.

Ces calomnies qui fermoient la  
 bouche aux honnêtes magistrats, qui  
 se trouvoient à se diner, enhardissoient  
 les révolutionnaires, qui n'attendoient  
 pas que l'agent général se fut expliqué,  
 pour éclater contre nous.

*Jeannet* se défendoit encore, et sem-  
 bloit capituler avec sa conscience, il par-  
 couroit la liste des déportés et mar-  
 quant de l'œil les conventionnels con-  
 tre lesquels une vielle haine de parti  
 l'animoit, peut-être ; je ne vois, dit-

il qu'un petit nombre de coupables plus je lis, et médite mes dépêches, et moins je puis les comprendre, il interrompit deux fois les déclamations du capitaine *la Porte*. pour lui parler de l'état affreux où nous étions: „n'est-il „pas vrai, capitaine, que ces messieurs „ont bien souffert? Oui, répondit in- „solemment *la Porte*, oui, ils ont souffert, et si j'eusse exécuté mes ordres, „je n'en eusse pas conduit un seul „jusqu'ici.

Le lendemain 18 Novembre; on nous défendit de fortir de nos chambres, nous fumes gardés à vue; aucun pretexte, aucun besoin ne nous dispensoit de cette importune vigilance, il fut deffendu aux habitants d'avoir désormais aucune communication avec nous, quelques uns bravèrent le danger de contrevenir à ces ordres rigoureux; d'autres



d'autres nous firent parvenir des rafraichissements.

Une mulatresse nommée *Marie Rose*, femme d'environ 40 ans, fort riche & respectée par toute la colonie à cause de sa piété, et de son humanité toujours active, se distingua par son généreux empressement à nous envoyer, à nous apporter elle même tout ce qu'elle favoit nous être nécessaire, ou qu'elle croyoit devoir nous être agréable. Elle étoit si souvent avec les bonnes sœurs de la charité que la déffense de communiquer avec nous ne pouvoit l'atteindre; l'hospital étoit l'habitation favorite de *Marie Rose*, et ses visites y furent d'autant plus fréquentes que nous devenions plus malheureux. Ce vif intérêt qu'elle prit à notre sort ne s'est jamais refroidi; c'étoit à *Pichegru* qu'elle adressoit toujours ses petits dons,

dons , et il n'a jamais manqué de les partager avec ses compagnons d'infortune, comme aussi la reconnaissance que nous devons tous à cette excellente femme.

*Marbois* , *Troncon - Ducoudray* et *Murinai*s demandèrent la permission de se promener; il nous fut permis d'aller pendant une heure le matin & une heure le soir sur la Savanne , jusques aux murs de la ville, accompagnés d'une garde. *Desvieux* veilloit lui-même à ce service, il avoit injurié *Marie Rose*; il voulut faire fusiller deux sergents du régiment d'Alsace, parceque *Marbois* leur ayant adressé la parole en allemand, ils s'étoient entretenus avec lui; il ne fallut pas moins que les sollicitations d'un grand nombre d'habitants pour sauver ces malheureux. *Desvieux* faisoit trembler *Jeannet*, lui-même

même: il ne pardonna pas aux sœurs de la charité l'intérêt qu'elles nous avoient témoigné pendant notre court séjour auprès d'elles. „Vos déportés „font *perdus* disoit-il énergiquement à „la supérieure, ils font perdus, & s'ils „ne crevent bientôt, nous trouverons „moyen de les expédier.” (Ce *Desvieux* est un ancien capitaine de cavalerie qui a été aide de camp de Mr. de *Boufflers*, et qui appartenoit, dit-on, à une ancienne famille de robe.)

Ainsi se passèrent les premiers jours après notre débarquement; malgré ces nouvelles rigueurs, nous espérons encore, que la loi seroit exécutée, & qu'on nous laisseroit en paix dans les limites de notre exil: notre sort n'étoit point décidé: les habitants demandoient à nous recevoir chez eux: *Jeannet* leur repondoit qu'il ne pouvoit

voit pas nous séparer, ni hasarder de troubler la tranquillité de la colonie: il résolut dit-on, d'abord de nous placer à l'ancienne habitation des Jésuites.

Les terroristes crièrent, menacèrent, demandèrent la même faveur pour *Billaud Varenne*, et reprochèrent à *Jeannet* de le retenir prisonnier malgré l'ordre du directoire, qui portoit qu'il jouiroit de la liberté d'aller et de venir dans tout le territoire de la colonie.

Le lâche proconsul ceda et de la même main que nous avons vu peu de jours avant dérober les larmes de la pitié, il signa l'ordre barbare de notre seconde déportation.

Le 18 Novembre au matin nous fumes avertis de nous tenir prêts pour les cantons de *Sinamary*.

Les

Les membres du *Conseil des Anciens* proposèrent de protester contre cette extension d'une loi qui en elle même étoit la violation de toutes les loix; ceux du conseil des 500 pensèrent que ce seroit reconnoître en quelque sorte la légalité de l'acte de proscription, et celle des agents qui l'exécutoient ils préférèrent d'obéir passivement, et je me rangeai à leur avis. *Jeannet* se contenta de faire répondre négativement par l'intermédiaire d'un commissaire de marine; jamais il n'a répondu directement à aucun déporté, et il a toujours défendu qu'on nous donna copie des lettres et des ordres qu'il nous faisoit communiquer.

Les plus malades qui paroissoient hors d'état d'être transportés, réclamèrent en vain: le vieux général notre brave doyen *Murinais* ne put  
 obte-

obtenir de rester à l'hôpital, il étoit au désespoir, il prit sur lui d'écrire particulièrement à *Jeannet*: faites vous rendre compte de l'état où je suis, votre ordre est pour moi un arrêt de mort. *Jeannet* fût sourd aux prières de tous les habitants, aux larmes des bonnes sœurs de l'hôpital; il fallut partir.

Nous recûmes les adieux du brave capitaine *Hurto*, qui avoit aussi de son mieux défendu notre cause, et ceux de maître *Dominique*, qui passa deux jours avec nous, et nous donna de nouvelles preuves de son généreux dévouement.

Le 22 Novembre à 8 heures du matin, nous fûmes embarqués sur la goëlette *la Victoire*, des chaloupes vinrent nous prendre au même endroit où nous avions débarqués en quittant la  
*Vaillante*

*Vaillante*, on voulut éviter de nous faire traverser la ville, mais tous les habitans accoururent en foule au rivage; tous nous donnèrent des marques de la plus touchante sensibilité; les femmes et les enfans étoient en larmes, il est impossible de rendre un spectacle aussi attendrissant. Nous étions sans garde au milieu de ces bons habitans, et seulement accompagnés par le commandant *Desvieux*, qui devant ce peuple opprimé feignoit une excessive politesse. *Jeannet* ne parut point.

Quand la goëlette leva l'ancre, les regrets de nous voir arracher à si douces consolations, la vue de cette foule qui couvrait le rivage, les bras tendus vers nous, ou levés vers le ciel, ces cris de desespoir, ces àdieux achevèrent de briser nos cœurs.

L'honnête capitaine *Brachet* qui commandoit la goëlette, fit de son mieux pour adoucir l'amertume de cette séparation; il nous prodigua ses soins & les rafraichissements dont il s'étoit muni; paroïssoit si devoué à nous servir, que je ne doute pas que si nous lui eussions proposé de nous sauver, il ne l'eut fait: on ne nous avoit donné d'autre escorte que trois hommes et un capitaine; le bâtiment n'étoit manoeuvré que par quatre matelots et un maître qui vraissemblablement ne se feroient pas défendre. Nous étions 16, & la chambre de l'arrière où l'on nous avoit placés étoit remplie d'armes éparfes ça et là. Mais cette bonne pensée ne vint à aucun de nous; nous étions résignés à subir notre destinée. On nous avoit encore bercé de cette idée que le canton de *Sinamary* étoit

si non



fi non le plus peuplé, du moins le plus sain, et l'un des plus fertiles de la colonie: nous devions y trouver tout en abondance et y jouir enfin de notre liberté.

La rivière de *Sinamary* se trouve 30 lieues à l'orient de l'Isle de Cayenne; les vents et les courants nous servoient: nous avons levé l'ancre à midi, et nous mouillames vers les huit heures du soir à l'embouchure de la rivière après avoir doublé les isles au diable: le capitaine *Brachet* voulut mouiller près de terre pour nous faire débarquer avant la nuit, mais comme les postes n'étoient point prévenus, la batterie qui est sur la pointe de l'est tira sur nous à boulet. Nous fumes obligés de coucher à bord de la goëlette.

Au point du jour 23 Novembre nous débarquâmes sous la redoute de la

pointe; le commandant du canton M. de \* \* \*, capitaine au regiment d'Alface, se trouva sur la plage pour nous recevoir: „voilà, dit le commandant de „notre escorte, les condamnés à la dé- „portation, et voici l'arrêté provisoire „de l'agent général à leur égard, — les „condamnés dites vous, reprit cet „officier, ces Messieurs n'ont pas été „jugés; c'est une infamie que de les „avoir envoyés ici;” ce seul mot et son accent honneste lui coutèrent son état; il fût cassé peu de temps après, et chassé de la colonie, j'espere du moins que cette rigueur lui aura sauvé la vie; il étoit jeune et deja flétri par le climat.

A cent pas du rivage, laissant à droite la redoute, et le mat des signaux, nous passames devant la maison de Mr. *Kormann*, mauvaise baraque isolée où l'on ne croiroit pas qu'un homme put  
volon-

volontairement se fixer, la seule habitation qu'on apperçoit dans cette vaste solitude, et sur les bords de la rivière de *Sinamary*, qui sont couverts de bois, entravés et infectés par les branches des paletuviers pourries dans la vase.

Comme nous nous arrêtons devant cette baraque pour demander de l'eau fraîche, Mr. *Kormann*, homme d'environ 30 ans, mais plus cassé qu'un Européen ne l'est ordinairement à 60, vint nous saluer et nous dit avec une voix éteinte : ah Messieurs, vous descendés dans un tombeau ; nous le savons, dit le général *Murinais*, et le plutot fera le mieux : tels furent les augures qui accompagnèrent notre arrivée sur le continent.

Nous marchâmes sur un sol brulant en suivant un sentier étroit au bord de la rivière, jusques à une lieue dans les

terres, j'eus beaucoup de peine à me traîner à la fuite de mes camarades, qui tous étoient excédés : aucun de nous n'étoit assez rétabli des fatigues de la navigation, pour soutenir cette course : je crachois le sang depuis plusieurs jours.

Nous arrivâmes devant le fort de *Sinamary* qu'on ne découvrit en fortant des bois qu'à une portée de fusil.

Ce fort construit en madriers et palissadé n'a aucun ouvrage extérieur, c'est un carré d'environ 100 toises, flanqué de 4 bastions et entouré d'un large fossé, dans le quel on a introduit les eaux de la rivière, de manière que le fort se trouve isolé.

En entrant dans cette forteresse, nous vîmes trop bien qu'il ne nous restoit plus aucun espoir de jouir, même au milieu de ces déserts,  
d'une

d'une ombre de liberté. Le forfait étoit consommé.

Il me reste à faire connoître le raffinement de cruauté avec le quel on a poursuivi dans cette prison les restes de notre malheureuse existence, et l'infatigable rage des boureaux, et la patience et la constance des victimes; les tourments de ceux de nos compagnons qui ont péri dans nos bras, et de ceux qui luttent encore contre une mort plus lente, mais inévitable. Enfin le miracle de notre évasion.

Quelque resserré qu'ait été le théâtre de ces horribles scènes je dois d'abord le décrire.

Les cazernes pour la garnison, le logement du commandant, et quelques huttes pour les vivandiers occupent la courtine à droite du côté de la rivière: la garnison étoit composée de 80 hom-

mes, moitié de blancs et moitié de negres, c'étoit un détachement de l'ancien régiment d'Alsace, prèsqu'entièrement renouvelé depuis son arrivée à la *Guyane*.

Le long de la courtine opposée à celle du côté de la rivière, est l'ancienne chapelle que les révolutionnaires blancs ont dévastée, et que les negres respectent encore.

A côté de la chapelle est un hangard ou carbet, sous lequel sont bâties huit mauvaises cases, qui servoient autrefois de prison pour les negres marrons et les criminels.

En face de l'entrée du fort est le logement du garde magasin: les terrepleins des bastions sont occupés par des magasins de vivres et de munition; et l'un des quatre, celui du nord du côté de la rivière sert de corps de garde: l'espace

l'espace qui reste au milieu du fort est planté d'orangers.

Le fort est armé, est bien entretenu.

Le commandant nous conduisit d'abord vers le *Hangard*, et nous montrant les cases, voilà dit-il, le logement qui vous est destiné, *Billaud Varennes* occupoit l'une de ces cases; les sept autres devoient être reparties entre les seize déportés, et suivant leur inégale proportion en recevoir tel ou tel nombre.

Le commandant s'adressant à Mr. de *Murinais* comme au plus âgé, en désignant une des cases qui ne devoient contenir qu'un seul prisonnier; lui dit celle-ci pourroit vous convenir; menés moi à la plus proche du cimetière, répondit le vieux général, c'est celle qui me convient.

Après avoir forcé notre brave *Doyen* à prendre cette première case, pour lui seul, les autres furent partagées entre les quinze déportés, et le fort régla les logements de la manière suivante,

2<sup>de</sup> case *Aubry* seul,

3<sup>me</sup> — *Pichegru* et *Marbois*,

4<sup>me</sup> — *Villot*, *la Rue* et *Doffonville*,

5<sup>me</sup> — *Bordon* et *Rovers*,

6<sup>me</sup> — *Laffond*, *Troncon Ducoudray*  
et *Barthelemy*,

7<sup>me</sup> — *Brothier*, *la Villeheunois*, *le*  
*Tellier* et *Ramel*,

le commandant fit donner un hamac à chacun de nous, il n'y avoit dans les cases ni lits, ni tables, ni chaises, aucun meuble, aucun ustensil :

Nous avions pour toute nourriture, une ration de biscuit, une livre de viande salée, et un verre de rum pour cor-  
riger



riger l'eau qui est très mauvaise, on nous donna quelquefois du pain que nous ne pouvions manger, parce qu'il étoit rempli de vers et de fourmis, et l'on nous fit enfin distribuer quelques rations de vin qui s'étoit aigri dans les magasins.

Ne pouvant manger tous ensemble ni dans une seule case, ni à la même gamelle, nous nous séparâmes pour former des ordinaires ou chambrées, ce ne fut pas le fort qui décida de ces associations, mais bien les convenances d'âge, de caractère et d'opinion.

1<sup>re</sup> chambrée: *Marbois, Troncon Ducoudray, Barthelemy, Laffond, Murinais, le Tellier.*

2<sup>me</sup> chambrée: *Pichegru, Villot, de Larue, Aubry, Doffonville, Ramel.*

3<sup>me</sup> chambrée: *Bourdon, Rovere.*

4<sup>me</sup> chambrée: *Brothier, la Villehurnois.*

Cet

Cet ordre fût bientôt altéré par de fâcheux évènements. *Marbois* voulut aussi faire son ordinaire à part. *Barthelemy* et *le Tellier* se joignirent dans la suite à la chambrée dont j'étois. L'abbé *Brottier* se lia avec *Billaud Varennes*.

Ces associations ayant influé sur nos destinées, j'ai du rappeler leur formation.

Un seul negre faisoit la soupe pour les quatre ordinaires. Chacun y veilloit, et avoit soin d'aller la retirer. Ce redoutable cuisinier avoit été envoyé exprès de *Cayenne* où on l'avoit fait sortir de la maison de correction. Il nous a vingt fois menacés de nous empoisonner.

Nos malades furent soignés par de vieilles négresses, une troisiême dont le mari étoit dans le fort, et que la bonne *Marie Rose* avoit envoyée comme étant  
fure

fure de son honnêteté fervoit le généra *Pichegru*; j'ai lu avec indignation des calomnies, qui ont été repandues pour distraire de nous l'intérest qu'on accorde au malheur et le respect qu'on porte à l'innocence, quand elle n'est pas déchue de sa dignité; que nos persécuteurs nous laissent du moins cette consolation!

Nous étions prisonniers dans le fort. Je n'en suis sorti qu'une fois et je l'espere pour n'y rentrer jamais. Nous étions assujettis à deux appels par jour. L'un se faisoit à 9 heures du matin, et l'autre à quatre heures après midy.

Notre première occupation fût de nettoyer nos cases: elles étoient remplies d'insectes vénimeux qui les rendoient inhabitables, et pourtant nous n'avions pas d'autre abri, aucun autre  
euro-

européen n'avoit peut-être avant nous, subi le supplice d'être jetté dans ces climats, dans un tel repaire, d'être livré comme une pature aux scorpions, aux mille pattes, aux mosquitoes, aux maringoins, et plusieurs autres espèces aussi nombreuses que dangereuses et dégoûtantes, nous n'étions pas même à l'abri des serpents qui se glissoient souvent dans le fort. *Pichegru* en trouva un monstrueux et plus gros que le bras, dans les plis de son manteau qui lui servoit d'oreiller dans son hamac ; il le tua.

L'insecte qui nous tourmentoit le plus étoit la chique ou *Niguas*, espèce de punaise qui se loge dans les pores et qui si elle n'en est soigneusement arrachée, s'y multiplie, et ronge si rapidement qu'il faut recourir à l'amputation ; nous étions couverts de boutons et de  
 pustu-

pustules; privés de sommeil, fatigués, plongés dans la plus profonde tristesse, quelques uns d'entre nous avoient reçus pendant notre translation du *Temple à Rochefort*, des vêtements, du linge, et de l'argent; mais d'autres, et j'étois du nombre de ces derniers, étoient entièrement dépourvus; la précipitation de notre embarquement ayant trompé la prévoyance de leurs familles. *Jeannet* nous envoya quelques chemises et mcuchoirs pris dans les magasins destinés aux fournitures des negres.

Tel fut notre établissement à *Sinamary*; il n'y avoit dans le fort d'autre habitant que la garnison et un garde-magazin nommé *Moigstein*, très honeste homme qui nous eut fait du bien, s'il en eut été le maître. Les soldats negres de la garnison paroissoient plus hon-  
nestes

nestes ou moins durs à notre égard que les blancs, reste du régiment d'*Alsace* qui conservoient leur ancienne discipline, mais qui étoient retenus dans une crainte fervile. Le chirurgien du canton de *Sinamary*, *Cabrol*, est un homme plein de bons sentimens, mais très infirme et qui ne pouvoit que rarement se déplacer pour venir visiter les malades. Nous avons vu quelque fois aussi le maire du canton de *Sinamary*: *Vogel* ancien gentilhomme de *Lorraine* qui nous faisoit de vains offres de service.

Là se bornerent nos communications avec les humains. Je ne compte pas le déporté *Billaud Vareennes* au quel on s'efforçoit de nous affimiler. Cette considération nous le fit rencontrer avec d'autant plus de peine. Nous évitâmes de l'humilier & d'aggraver son supplice, mais l'abbé *Brottier* seul

a pu surmonter l'horreur de cette monstrueuse réunion et s'est lié avec *Billaud Varennes*.

Je ne parlerai point de la contrée qui nous environnoit et qu'on nomme proprement le canton de *Sinamary*. J'ai souvent entendu parler de quelques villages indiens assez considérables qui se trouvent, dit-on, à quelques lieues dans l'intérieur des terres, et dont les habitants venoient quelquefois vendre des fruits et des légumes. Les plantations qui se trouvent plus haut en remontant la rivière, et qui rassemblées forment une espece de hameau, sont dit-on, situées sur un terrain fertile, et cependant l'insalubrité du climat a réduit à un petit nombre les françois qui s'y établirent dans le siècle dernier. Je ne fais rien de plus, je n'ai vu du haut des remparts d'une prison qu'une forest

profonde et qui me sembloit impénétrable. Les hurlements lugubres des tigres qui s'approchoient jusqu'à la portée du fusil; les cris percants des singes; le chant discordant des perroquets, enfin le croassement des énormes crapauds, dont les fossés et les bords fangeux de la rivière étoient remplis, rendoient cette solitude épouvantable.

Le 5<sup>me</sup> jour après notre arrivée le lieutenant *Aimé* vint relever Mr. de . . . et prendre le commandement du fort, ce fût un grand malheur pour nous.

*Aimé* étoit au commencement de la révolution laquais dans une maison de *Nancy*. Il fût l'un des principaux moteurs des troubles de cette ville, et de la révolte des régiments du *Roy* et de *Chateauxvieux* que les gardes nationales reprimèrent: il s'engagea alors  
dans



dans le régiment *d'Alsace*, où il est parvenu au grade d'officier. *Jeannet* ne pouvoit choisir un plus barbare geolier.

*Aimé* donna d'abord de nouvelles conignes, et en imagina chaque jour de plus gênantes. Il défendit aux soldats de nous parler sous peine de mort. Il ordonna au tambour de venir tous les matins battre la diane devant nos casés. Jamais nous ne pumes obtenir qu'il nous délivra de ce funeste réveil, c'étoit un vrai supplice pour nos malades, il sembloit qu'il vit avec chagrin que le sommeil suspendoit quelquefois nos maux. Le tambour, ou plutôt le vautour, qu'il avoit choisi, ajoutoit l'insulte, pouffoit des cris, des éclats de rire quand nous demandions grace pour nos amis agonifants. Le plus sages d'entre nous, ont plusieurs fois retenu les plus bouillants qui vou-

loient précipiter ce misérable dans les fossés. Les appels furent faits avec une grande rigueur, si quelqu'un de nous ne se fut pas trouvé dans sa case, il eut été mis aux fers.

Peu de jours après l'arrivée du nouveau commandant, *Mr. de Murinais* tomba malade, c'étoit dans les premiers jours de Décembre et je crois du deux au trois. Il perdit connoissance presque à l'instant même qu'il fût attaqué. Nous ne pumes lui donner aucun secours. Avant que l'express qu'on envoya à *Cayenne* pour prévenir *Jeannet* de sa position y fût arrivé, notre malheureux doyen n'étoit plus. Jusqu'au dernier moment il nous donna l'exemple du courage et de la résignation. Ce respectable viellard entièrement étranger aux intrigues dans les quelles on avoit feint de l'envelopper pour avoir  
à frap-

à frapper une victime plus illustre ou plus pure, ne se plaignoit point de son sort, ni de sa séparation d'une nombreuse famille, ni de la perte d'une grande fortune; mais il s'indignoit que l'on eut pu douter de sa parole et de la fidélité avec la quelle il étoit résolu de remplir la mission dont il s'étoit chargé. Quel spectacle! que celui de cette première séparation! j'étois moi-même presque mourant et déjà l'on disoit que le plus jeune suivroit de près le plus vieux, je recueillis mes forces et me trainai jusqu'à la case du général; je le trouvai suspendu dans son hamac. Personne n'étoit dans ce moment auprès de lui. Il étoit étendu, la bouche ouverte et desséchée. J'essayai de le faire boire; il luttoit contre la mort et expira peu d'instants après. Quel affreux abandon pour un père de fa-

mille dans ses derniers moments ! Mr. *de Murinais* fût enterré hors du fort. Nous préparâmes pieusement ses funérailles, et je dois dire que je puifai de nouvelles forces dans cette malheureuse scène.

On avoit mis fous le fcéllé, les effets de Mr. *de Murinais*, qui furent vendus publiquement dans le fort. Le juge de paix ayant employé le titre de Citoyen dans le procès verbal dont il faisoit lecture en présence du commandant. *Rayés ce titre, dit Almé, ces coquin là ne le mérite pas.*

Il n'y avoit pas plus d'une semaine que nous avions perdu Mr. *de Murinais*, quand *Barthelemy* tomba malade et parut auffi férieufement attaqué; on eut heureufement le tems d'envoyer à *Cayenne* pour prévenir *Jeannet* qui envoya une goëlette pour transporter

*Barthe-*

*Barthelemy* à l'hôpital. Nous lui dimes à dieu n'espérant pas de le revoir. Son fidele ami le *Tellier* obtint la permission de l'accompagner.

Malgré la certitude que nous étions ensevelis vivants, malgré les funestes présages qui nous environnoient, chacun de nous s'arma de courage, et se roidit contre la nécessité. Les discussions politiques, les conversations particulieres, remplissoient beaucoup de tems. Notre malheur commun étoit le sujet intarissable de tous nos entretiens. A Dieu ne plaise que je voulusse reproduire les disputes, dont je fus témoin. Des hommes dont les opinions, les professions, les talents, les intérêts différoient autant que l'age et les passions, se trouvoient réduits à une vie monotone et semblable, et il résul-

tableau mouvant fort intéressant et fort instructif. Je n'entreprendrai point de le fixer. Malgré la confusion que les auteurs du 18 fructidor durent établir pour créer des motifs de vengeance, on fait assez quelle part différente prirent aux événements qui précéderent cette catastrophe, tels et tels membres des deux conseils, et ce n'est pas dans l'état passif d'une commune adversité, que se rapprochent ceux dont les jugements et les vues ne s'accorderent pas lorsqu'ils étoient en action. Je me bornerai donc à dire que chacun de nous se fit des occupations, ou chercha des distractions suivant ses goûts et ses habitudes.

*Marbois* dont la sérénité d'ame sembloit se proportionner sans effort, à la multiplicité de nos infortunes, montrait tant de calme, une humeur si égale

égale que ceux qui le connoissoient peu, ceux qui ne l'avoient pas entendu appeller sa femme et sa *Chère Sophie* auroient pu le croire insensible, il favoit mieux qu'aucun de nous employer et varier ses loifirs, il avoit fait acheter des livres et lisoit beaucoup; mais il travailloit aussi de ses mains, et toujours avec un objet utile ou agréable pour la société commune, il fabriqua lui même et très proprement les meubles qui lui étoient les plus nécessaires, il parvint à se faire un violon avec lequel il faisoit danser les negres, qui l'aimoient beaucoup un d'entre eux qui s'étoit trouvé à *St. Domingue* pendant son administration, avoit beaucoup parlé de lui à ses camarades, et tous le respectoient. *Marbois* entreprit aussi de déblayer et nettoyer les allées d'orangers qui étoient obstruées, il engagea

les negres à y travailler et nous fit ainsi jouir de cette promenade la seule que nous eussions.

*Troncon Ducoudray* avec autant de courage que son ami, supportoit comme nous tous les maux présents sans se plaindre, et couvroit de son mépris les vils instrumentes du supplice: mais il ne pouvoit se calmer ni se posséder, ni se taire sur le 18 fructidor, l'audace et l'impunité du crime l'irritoient comme au premier jour, il étoit encore plus blessé de l'injustice que le directoire avoit impudemment exercée même dans ses propres suppositions, il leur demandoit son accusation; il demandoit des juges aux échos de *Sinamary*. *Troncon* écrivoit des mémoires, il travailloit avec tant d'affiduité qu'il ne se permettoit presque aucune distraction, et sa santé en souffroit beaucoup, il

composa



composa l'éloge funebre de son collegue le général *Murinais*, il nous rassembla pour le prononcer devant nous avec la même solennité, la même grace, qu'il déployoit à la tribune du conseil des anciens: tous les foldats de la garnison, tous les negres, accoururent pour l'entendre, il avoit pris pour texte: *super flumina Babylonis, illic sedimus et flevimus, donec recordamur Sion*, sur les fleuves de Babylone, là nous étions assis, et nous pleurions en nous rappelant Sion. Sa touchante éloquence, son organe si plein d'harmonie, la vive peinture qu'il fit des malheurs de la France, l'éclat dont il fit briller le courage, la loyauté, la candeur et l'innocence du viellard nous fit verser des larmes, les foldats et les negres furent d'abord émus, et puis tellement entraînés, que le fort retentit de leurs gemisse-

gémissements, *Jeannet*, à qui on rendit compte de cette touchante scène, fit publier que quiconque chercheroit par ses discours à appitoyer les soldats ou les negres sur le sort des déportés, seroit fusillé sur le champ.

*Laffon* portoit sur son front l'impreinte du plus sombre chagrin, il étoit profondément occupé du desordre dans le quel son arrestation avoit du jetter sa maison de commerce, et celles de ses amis et correspondants; surtout depuis qu'il avoit perdu tous les moyens de correspondre avec eux, et peut-être de former à Cayenne avec le crédit dont il y pouvoit disposer de nouvelles entreprises aussi utiles à sa malheureuse patrie qu'à lui même; il vivoit très retiré, il ne parloit que de sa famille, de ses six enfants et de sa

sa femme dont le portrait étoit toujours entre ses mains.

*Pichegru* toujours ferme, [montrait cette confiance, cette espèce de pressentiment d'un meilleur avenir qui se communique aux autres et que j'aimois à partager. Sa principale occupation fut d'apprendre l'anglois. Il conservoit et portoit dans ses distractions les habitudes et le ton militaire pour dissiper ses ennuis, il chantoit, nous chantions ensemble, et de préférence des fragments applicables à notre situation, non des plaintes et des romances, mais des expressions véhémentes, des chansons guerrières.

*Barthelemy* si maladif, si frêle, que son existence étoit un miracle sur lequel il n'avoit pas plus compté que ses proscriptionnaires, avoit une vie intérieure, une force d'âme que son calme extérieur

eur laissoit à peine présumer, et qui se développoit avec énergie dans toutes les circonstances. Avant qu'on le transporta à l'hôpital de *Cayenne* dans les premiers tems de notre établissement il s'étoit chargé avec *le Tellier* du soin le plus utile à la misérable colonie, il faisoit presque continuellement la chasse aux scorpions et à tous les insectes qui nous dévoroient.

Je voudrois fixer ainsi quelques traits de chacun, mais pour ne pas me laisser entraîner à des détails minutieux qui déjà échappent à ma mémoire, je me suis borné à faire ressortir dans ce triste tableau, nos vieillards et nos capitaines, et me suis contenté d'y placer auprès d'eux tous leurs compagnons d'infortune qui n'ont sans doute pas plus que moi la prétention d'attirer particulièrement les regards.

Mais

Mais je ne puis passer sous silence la conduite, les propos infâmes de *Brottier* dont j'ai déjà fait remarquer la liaison avec *Billaud Varennes*, il faut séparer ici de notre mémoire celui que notre mépris séparoit de notre société. Je peindrai d'un seul trait ce méchant prêtre, et de la main de son collègue *la Villeheurnois*. Celuici à la suite d'une dispute pendant la quelle les injures les plus grossières ne furent point épargnées, battoit et souffletoit l'abbé. Nous accourûmes à la case . . . . „Laissez „Messieurs, laissez moi corriger ce „drôle là, nous dit *la Villeheurnois*, ce „traitement lui est nécessaire et quand „vous le connoîtrez, vous me remer- „cirez, c'est un démon de discorde, et „l'abbé *Maury* avoit bien raison quand „il écrivoit aux princes: *s'il ne s'agit que „de tout brouiller, on ne pouvoit mieux*  
*„faire*

„faire que d'envoyer l'abbé Brottier : il  
 „défuniroit les legions célestes.

Aux premiers jours de l'année *Willot* et *Bourdon* tombèrent malades. Nous demandâmes vainement pour eux la même faveur qu'avoit obtenue *Barthelemy*, et qui je n'en doute pas lui a sauvé la vie, car il ne pouvoit recevoir ni des soins plus salutaires ni de plus douces consolations que d'être dans les mains des bonnes sœurs de la charité, et de leur digne amie : *Marie Rose*. *Jeannet* ne voulut jamais permettre que *Willot* et *Bourdon* fussent transportés à *Cayenne* et il favoit bien qu'à *Synamary* la mort fraploit à coups surs. Le malheureux *Bourdon* succomba quelque temps après sous cette fièvre dévorante que la chaleur de son sang, et sa rage continuelle contre ses anciens collegues avoient allumée de plus

plus en plus. *Willot* fut à toute extrémité; nous suppléames de notre mieux par nos soins au manque absolu de secours; je ne puis oublier le zèle et l'affection avec laquelle *Marbois*, qui dans une vive explication politique avoit eu à se plaindre de *Willot*, le servoit pendant sa maladie, préparoit ses repas, se privoit de ses meilleurs aliments pendant sa convalescence.

Vers la fin de janvier, *Barthelemy* parvint à nous faire savoir qu'un vaisseau Américain venoit d'apporter de France d'affligeantes nouvelles. L'usurpation de la république étoit consommée, les bons citoyens opprimés, les loix révolutionnaires en vigueur, les tribunaux de sang rétablis sous le titre de commissions militaires. Nous déplorâmes le sort de notre malheureuse

L

patrie

patrie et nous cessâmes d'espérer aucun changement prochain au nôtre.

Il paroît que l'agent-général *Jeannet* avoit douté jusqu'à cette dernière époque que le directoire put soutenir l'acte de violence du 18 fructidor, et qu'après avoir renversé la constitution, il fût possible de dominer la France encore une fois par la terreur. Ces nouvelles levèrent ces derniers doutes, et la politique ne fut que trop bien expliquée par sa conduite à notre égard.

Il renvoya *Barthelemy* encore convalescent au fort de *Sinamary*.

Il fit publié vers la fin de fevrier une proclamation par la quelle il dénonçoit aux negres les déportés de *Sinamary* comme des royalistes, qui avant le 18 fructidor vouloient les ramener à l'esclavage. Il paroissoit nous dévouer à leurs poignards.



Il défendit aux habitants sous les peines plus sévères d'avoir aucune communication avec nous. Mr. *Grimond* procureur général du département, qui étoit venu voir *Laffon* même avant la défense, fut destitué peu de temps après; non content de ces éclatantes persecutions *Jeannet* rechercha et surprit les correspondances de quelques déportés, il avoit fait annoncer le départ d'un aviso, et avoit prévenu tous les colons qu'ils pouvoient en profiter pour écrire en Europe, quelques uns d'entre nous l'avoient appris et hazardèrent de faire passer quelques lettres à *Cayenne*; au moment où l'avisó chargé des paquets de toute la colonie métoit à la voile, *Jeannet* fit tirer dessus à boulet, le rappella à terre, et s'empara de toute la correspondance.

„Les déportés se plaignent de moi  
 „disoit cet inquisiteur, mais ils béni-  
 „roient ma clemence, s'ils connoissoient  
 „les ordres que j'ai reçus.”

Cependant malgré son zèle à servir les vues du directoire, malgré ses efforts pour se rendre agréable, *Jeannet* avoit de plus serieuses craintes, il jugeoit que les anarchistes remis en faveur entraineroient le prétendu gouvernement déjà dirigé par leurs mains et que les amis de *Robespierre* n'avoient qu'un pas à faire; les nouvelles apportées par l'avis *l'Aigle* le confirmerent tellement dans cette opinion, il fut si effrayé qu'il fit proposer à *Billaud Varennes* d'user de sa liberté, celui-ci refusa cette grace en ajoutant que *Jeannet* avoit beau faire, que jamais il n'oublieroit sa conduite à son égard et qu'il l'enferoit repentir un jour.

A peu près dans le même temps le commandant *Desvieux* faisant sa tournée des postes, vint visiter le fort de *Sinamary*: il examina nos casés et entra d'abord dans celle de *Marbois*. Ce court dialogue doit trouver place ici. Bonjour déporté *Marbois*, comment vous trouvés vous ici? — Fort bien Monsieur — Monsieur, dites vous, j'aurois mieux avoir reçu de vous un soufflet que cette injurieuse qualification. Vous manque-t-il quelque chose — rien Monsieur. — Avés vous quelque plainte à former? — Nous ne nous plaignons point — au revoir donc. Au revoir Monsieur *Desvieux*; il fit le tour des casés et nous trouva tous immobiles, ayant un livre à la main sans paroître nous appercevoir de sa présence.

Dépuis le retour de *Barthelemy* tout prenoit autour de nous un aspect de plus en plus menaçant. Nos communications devenoient plus difficiles; nous favions que *Jeannet* avoit dit, *s'ils ne sont enlevés par les Anglois, ils sont perdus, ils n'ont rien à attendre de la France.* Le lieutenant *Aimé* dans une de ses visites, nous avoit donné, pour me servir de son expression, la bonne nouvelle qu'on bâtilloit dans le quartier de *Conamama* des cases pour trois mille *Déportés.* C'étoit au mois d'avril vers l'époque des élections que nous vimes quinze cent negres rassemblés avec trente ou quarante blancs, après avoir reçu une ration de rhum, voter par ordre du directoire la nomination de *Monge*, alors commissaire pour la spoliation de l'Italie, à la place de représentant du peuple de *Cayenne.*

Ce fut alors que nous arrestames entre nous huit, qui mangions ensemble, non encore le projet, mais la ferme résolution de tout hazarder pour nous soustraire par la fuite et ravir au moins à nos tyrans le plaisir de nous voir périr lentement sous leurs mains de fer.

*Barthelemy* et son ami *le Tellier* qui se déterminèrent à lier leur fortune à la notre, ne furent admis que les derniers au nombre des *Conjurés*: je me fers de cette expression, parcequ'elle a été consacrée par les révolutionnaires et qu'aux yeux de ces barbares, les victimes qui détournent seulement la tête du coup qui doit les frapper, commettent un crime d'état; et celui là conspirer qui ose défendre sa liberté!

Nous communiquâmes notre dessein à *Marbois*, à *Laffon* et à *Troncon Ducou-*

*dray*, qui ne voulurent point s'y associer; jamais ils ne se départirent de leur manière de voir, ils se reposoient sur leur innocence, comme si elle n'avoit pas été le premier motif de leur proscription: ils croyoient devoir à leur patrie, à leur famille, à eux-mêmes, d'attendre dans les déserts de *Sinamary* le jour où la nation demanderoit justice. „Oui, „disoit *Marbois*, qu'on nous fasse justice; „justice sévère. Qu'on nous appelle „devant un tribunal quelconque, qu'on „nous juge, et dussions nous être im- „molés, que dumoins notre défense „soit entendue par nos commettants.”

Plus irrité par l'injustice, plus impatient de briser mes fers, je préférois de courir des dangers peut être moindres, quoique plus grands en apparence, mais je ne pus m'empêcher d'admirer cette constance et ce respectable aveuglement. Di-

Divers motifs nous engagèrent à borner notre confiance. Aucun autre déporté n'y fût admis, et le secret fût très bien gardé.

Le plan de cette évasion varia souvent, selon les moyens que chacun de nous imaginoit tour à tour: l'espoir nous soutint jusqu'au moment de l'exécution, nous n'avions plus une autre pensée, une autre occupation. L'idée qui se présentoit le plus naturellement étoit de se réfugier chez les indiens, et de tâcher de percer ensuite par l'intérieur du continent jusqu'aux établissemens portugais: mais nous n'avions point de guides, nous ne pouvions espérer d'en trouver, qui connussent l'idiôme et les usages de ces peuples, et qui voulussent se hasarder à nous y conduire; nous savions que la nation des *Galibis*, la plus voisine des établissemens

ments françois dans cette partie, avoit concû pour eux une grande averfion, et que depuis qu'ils avoient appris l'affassinat du Roi des François, commis impunement au milieu de la France, les chefs de ces peuplades avoient interrompu leurs communications. Enfin nous n'avions que des renseignements très vagues et n'appercevions que des difficultés infurmontables ; ce projet fut donc rejeté.

Avant de détailler ici le plan que nous adoptâmes, je dois rendre compte de ce qui se passoit autour de nous, pendant nos conciliabules et nos apprêts, j'acheve de raconter nos plus grands malheurs, nos derniers motifs pour fuir cette terre de désolation, et je n'aurai plus à m'interrompre en reprenant le récit de notre délivrance.

Le



Le lieutenant *Aimé* étant tombé malade, fut transporté à *Cayenne* et relevé par Mr. *Fréta*, officier ferme, mais très honneste il fit cesser les impertinences des negres, nous dispensa des roulements du tambour à la diane, fit de son mieux pour nous soulager.

*Troncon Ducoudray* étoit déjà très malade, il avoit besoin d'être servi; il demanda un negre; *Jeannet* lui envoya un nommé *Louis* très mauvais sujet, qu'il tira de la franchise. Nous savions bien qu'on ne mettroit auprès de nous que des hommes, dont on se feroit assuré auparavant, mais celui-ci étoit d'une impertinence intolérable, il insultoit *Ducoudray*, et le tourmentoit, celui-ci se plaignit au commandant *Fréta*, qui fit arrester le negre et le renvoya à *Cayenne*. Cette conduite irrita *Jeannet*, il rappella sur le champ *Fréta*,  
le

le fit de nouveau remplacer par *Aimé*, et ordonna que le negre seroit reconduit au fort: *Louis* revint donc plus insolent que jamais, et servit le malheureux *Ducoudray* malgré lui.

Nous ne fûmes pas fâchés que Mr. *Fréta* quitta le commandement du fort, il nous eut été très pénible de le compromettre par notre fuite.

Voici comment le commandant *Aimé* signala son retour. J'ai déjà fait observer la liaison de l'abbé *Brotthier* avec *Billaud Vareennes*; la conduite de ce prêtre nous indignoit chaque jour d'avantage, il ne parloit que de vengeance, de sang, et de la nouvelle terreur, qui devoit selon lui opérer la contrerévolution; lui faisoit donc quelques observations sur ses cris de vengeance. Il repondoit précisément comme le fameux docteur révolutionnaire: *eh! que m'im-*

*m'importe le nombre d'hommes pourvu que l'espece reste; il inventoit d'horribles calomnies et vomissoit des injures contre tout le monde. Nous lui témoignames vivement notre mecontentement de sa conduite. Le commandant Aimé pour mettre fin, disoit-il à nos querelles, nous fit mettre aux fers, vint nous y visiter, et s'appercevant que Barthelemy étoit extrêmement souffrant, il lui dit qu'il voyoit bien qu'il n'avoit pas assez de force pour supporter cette punition, qu'il alloit le faire détacher, et l'envoyer aux arrests dans sa case. Laissez moi lui répondit froidement Barthelemy, j'ai encore plus de force, et de patience que tu n'as de courage, laissez moi souffrir en paix avec mes compagnons.*

L'abbé Brothier, très charitablement demanda grace pour nous. Elle lui fut

fut refusée; heureusement *Jeannet* prit fort mal l'acte arbitraire du commandant *Aimé*, et dès qu'il en fut informé, il envoya le maire du canton *Vagel*, qui se trouvoit à *Cayenne*, lui porter l'ordre de nous faire fortir.

Dans les premiers jours du mois de may, *Troncon Ducoudray* et *Laffon* qui mangeoient ensemble, se sentirent presque en même tems fort incommodés, quelques heures après ils commencèrent à vomir avec violence, et les symtômes les plus effrayants éclatèrent également dans l'un et dans l'autre; ils souffroient des douleurs aiguës, et n'avoient pas un instant de relâche; on écrivit sur le champ à *Jeannet* pour lui demander la faveur, qui n'étoit jamais refusée au dernier des criminels, il refusa de faire transférer à l'hospital nos malheureux amis. Nous ne recûmes d'abord aucune réponse, le  
danger

danger augmentoit, dénués de tout secours, nos soins ne pouvoient adoucir les angoissés de nos malheureux compagnons, nous insistâmes, *Tronçon Ducoudray* déjà enflé, et ne pouvant presque pas se remuer, écrivit à *Jeannet*, cette fois le monstre repondit par écrit au commandant *Aimé*. „Je ne „fais pourquoi ces messieurs ne cessent „de m'importuner, ils doivent sçavoir „qu'ils n'ont pas été envoyés à *Sinamary* „pour y vivre éternellement.”

Les deux victimes pour les quelles nous avions déjà perdus toute espérance, étoient dans la même case, dans leur hamac, dans leur lit de mort, en face l'un de l'autre. Les cris que la douleur leur arrachoit, retentissoient au delâ de nos cases, rien ne pût calmer leurs affreux vomissements. *Laffon* surtout hurloit avec force, il levoit les  
mains

maïns au ciel, appelloit à grands cris sa femme et ses enfans.

Ce supplice dura de 25 à 30 jours, mon cœur se ferre toutes les fois que je me rappelle ce triste spectacle: nous nous empessions autour des malheureux; *Marbois* surtout ne quitta pas un seul instant son ami *Ducoudray*. Je n'oublierai jamais ce zèle ardent de l'amitié, ce courage avec le quel il surmontoit tous les dégouts, le désespoir qu'on appercevoit dans ses yeux au moment même où il soutenoit les forces de son ami.

*Troncon Ducoudray* lutta avec toute l'énergie de son caractère. La veille de sa mort il se traînoit encore autour du carbet appuyé sur un negre. Il entra dans ma case. Je crois voir encore ce spectre; il s'assit un instant sur mon hamac; „je ne me flatte plus  
„de

„de vivre me dit-il, mais si votre  
 „projet s'exécute, et que je sois encore  
 „vivant, emportez moi, je voudrois  
 „exhaler mon dernier soupir hors de  
 „cette affreuse prison, mon cher *Ramel*,  
 „emportez moi si vous pouvez;” il me  
 parla ensuite de ses deux amis *Dumas*  
 et *Portalis*, se félicitant de ce qu'ils  
 avoient évité ce funeste sort, et me  
 priant, si je les revoyois, de leur dire,  
 que sa dernière pensée seroit pour eux,  
 et qu'il leur recommandoit ses enfans  
 et sa mémoire.

Ce fut son dernier effort, il suc-  
 comba le lendemain 27 May. Quelques  
 heures avant sa mort, il fit rassembler  
 autour de lui *Barthelemy*, *le Tellier*,  
*Pichegru*, *Marbois*, *Villot*, *Aubrij*,  
*Doffonville*, et moi.

Voici quelques unes de ces der-  
 nières paroles. „Fuyez, mes amis,  
 M „fuyez

„fuyez de *Sinamary*, que le ciel vous  
 „favorise! moi je vais mourir tout à  
 „l'heure, si jamais vous revoyez mes  
 „amis, dites leur que mon dernier sou-  
 „pir a été pour eux et pour mon pays,  
 „n'oubliez pas mes enfans. Si jamais  
 „la fortune vous favorise, ne troublez  
 „pas notre pays, bravez plutôt la  
 „misère.” Puis soulevant sa tête et  
 nous montrant la case de *Brothier* :  
 „Il ne parle que de guerre civile, il  
 „la désire, ah! mes amis, promettez  
 „moi que vous l'empêcherez si vous  
 „le pouvez, promettez le moi.” Il  
 souffroit encore dans ces derniers in-  
 stants des douleurs cruelles, il avoit  
 une soif ardente, mais tous ses sens,  
 toutes ses facultés étoient présentes.  
 Il partagea avec nous ce qu'il lui restoit  
 d'argent comptant, il nous recommanda  
 de nouveau d'avoir soin de sa mémoire,

il



il vit couler nos larmes. Il nous dit à Dieu. Quelques moments avant qu'il expira, l'abbé *Brothier* vint lui offrir ses secours spirituels, il le remercia, et lui dit seulement, „j'ai toujours cru en Dieu, j'ai toujours eu confiance en sa justice; *Marbois* ferma les yeux de son ami.”

*Laffon* agonisant témoin de cette scène sembloit ne pas devoir survivre à son ami. Absorbé par sa douleur, il pouvoit à peine articuler quelques sons, muët dans quelques instants, dans d'autres il nommoit avec attendrissement ses enfans et sa femme sur le portrait de laquelle ses regards restoient constamment fixés.

Je n'ai pas de termes pour exprimer nos regrets, frappés de la perte que nous venions de faire et de celle qui nous menaçoit, notre douleur con-

centrée ne s'exhaloit que par des gémissements sourds plus pénibles mille fois que les larmes les plus amères.

Tant de violences exercées contre nous et la rage effrenée du commandant qui lorsqu'on signaloit des vaisseaux ennemis, s'écriait en prenant les armes : „ah vous comptez sur les „Anglois : mais vous avez beau faire, „ils ne vous prendront pas vivants.”

Plus que tout cela l'approche de la saison mortelle des pluies et des ouragans, nous faisoient soupirer ardemment après le jour où nous pourrions affronter librement d'autres périls, pour nous arracher de ce tombeau.

Avant que *Troncon Ducoudray* et *Laffon* tombassent malades, notre parti étoit pris. Nous avions, comme je l'ai dit, renoncé à nous réfugier  
chez

chez les indiens, et nous étions décidés à nous confier à la mer. Nous savions que les habitans de *Surinam* prenoient un vif intérêt à notre situation; ils nous l'avoient fait témoigner, ils avoient même adressé au général *Pichegru*, une petite provision de bière et de vivres frais; elle ne nous étoit pas parvenue; mais l'insolence du caboteur françois, qui s'en étoit chargé et qui vint au fort se vanter, devant nous d'avoir bu et mangé, avec son équipage ces provisions qui nous étoient destinés par les généreux hollandais de *Surinam*, nous dévoila ce secret important: notre espérance en fut d'autant plus fortifiée, mais nous n'avions aucune connoissance de cette côte immense et inhabitée, nous n'avions aucun moyen d'y naviguer, les goëlettes, les feuls

batiments qui fréquentoient la rivière de *Sinamary* mouilloient à la pointe, à une lieue du fort, et nous ne pouvions espérer de nous soustraire à la vigilance du commandant, ni d'atteindre et d'enlever au mouillage un de ces bâtimens, point de secours, point d'armes.

Nous nous promenions souvent sur le rempart le long de la rivière, nous fixions en soupirant la côte de l'ouest. Notre imagination s'épuisoit, nos regards se fatiguoient sur cette vue monotone, et nous n'apercevions ni sur les eaux, ni dans les bois, rien qui put nous inspirer une idée secourable. Il y avoit au pied de ce bastion en dehors du fort et au bord de la rivière, une petite pirogue, qui servoit à transporter à la redoute de la pointe, la garde montante et à rammener l'an-

cienne.

cienne. Cette petite pirogue avoit ses agrets, étoit conſignée au ſentinelle, qui étoit poſé ſur l'angle flanqué du baſtion, dans l'intérieur du quel ſe trouvoit le corps de garde. Nous avions ſouvent regardé la pirogue avec des yeux d'envie, mais ce ne fut que peu à peu et pouſſés par le déſeſpoir que nous nous accoutumâmes à l'idée de nous hazarder en pleine mer ſur un ſi frêle eſquif; aucun de nous ne ſçavoit conduire un bateau et ſurtout une pirogue, dont la manœuvre eſt difficile et périlleuſe au milieu des flots. Nous n'avions point de bouſſole; il falloit nous confier à quelque-indien ou à quelque matelot.

Notre première tentative échoua, *Pichegru* ayant eſſayé de ſeduire un indien qui venoit vendre des légumes dans le fort, celui-ci repandit les ſoupçons

soupçons que cette demie ouverture lui avoit donnés.

Nous hazardâmes de nous ouvrir sans reserve, à une personne qui se trouvoit alors dans le fort, et que je ne dois pas nommer, si cet écrit tombe dans ses mains, qu'il recoive ici en secret ce témoignage public de ma reconnoissance, et de celle de mes compagnons; qu'il apprécie les vrais motifs de ma discretion, et mes regrets de ne pouvoir publier son nom comme je publie sa bonne action.

Cette personne fut sensible à notre confiance, et la justifia, elle connoissoit fort bien la côte, et nous confirma dans l'opinion, que nous ne pouvions aller qu'à Surinam, mais en nous donnant sur les divers postes des *Hollandois* les renseignements dont nous étions avides, elle nous assura qu'il n'étoit pas possible,

possible, que cette pirogue si petite et si fragile, put nous conduire jusques là, que nous avons au moins cent lieues de navigation de la rivière de *Sinamary* aux portes du *Fort Orange* et de *Monte-Krick*, qu'il n'y auroit aucune sûreté à prendre terre avant ce point là, et quand même nous y serions parvenus, il y avoit dans cette colonie hollandaise une vigilance si sévère, que nous ne devions pas nous faire connoître, et d'un autre côté, tous les étrangers qui n'avoient pas de bons passeports, n'y étoient point admis, et en étoient même repoussés. C'étoit par cette police et une administration également ferme et paternelle, que l'ancien gouverneur de cette heureuse colonie, l'avoit conservée à la métropole, Mr. de *Frédéricci* s'étoit ainsi maintenu depuis le commencement de la révolution

dans une égale indépendance et des Anglois dont il avoit refusé la protection, tout prêt à deffendre la colonie de *Surinam* contre leurs attaques, et du parti révolutionnaire au quel il refusoit d'abandonner des propriétés si précieuses à ses concitoyens: combien de nouveaux motifs d'espérance, combien de nouvelles difficultés!

Nous avons un ami à Cayenne, un de ces amis si rares dans le tems où nous vivons, qui ne craignoit pas de se compromettre, et qui si son nom échappoit à mon indiscrete gratitude, braveroit encore avec courage le ressentiment des tyrans; nous l'instruisimes de nos projets; il ne tarda pas huit jours à nous transmettre par une main amie, et sure, huit passeports tous signés de la main de *Jeannet*, et en tout conformes à ceux qu'il avoit coutume



coutume de délivrer aux habitants de la colonie, qui alloient pour leurs affaires dans les colonies voisines.

Ils étoient sous les noms supposés suivants:

celui de *Barthelemy* sous le nom de *Gallois*

*Pichegru* - *Picard*

*Doffonville* - *Daunon*

*Aubry* - *Desailleux*

*La Rue* - *Delvezai*

*Tellier* - *Tollibois*

*Villot* - *Toulouse*

*Ramel* - *Frédéric*

à mesure que notre projet murriffoit, nous redoublions de précautions pour que nos geoliers n'en pussent rien apprendre, mais c'étoit surtout vis à vis de ceux des déportés, qui n'étoient pas dans notre secret, que nous étions obligés à une circonspection très difficile.

cile. l'Abbe *Brothier* soupçonna le mystère, mais ne parvint pas à le pénétrer, il se contentoit de répéter souvent „on „se cache de moi, on trame quelque „chose que je fais fort bien, et je ferai „prendre les gens sur le fait”; il en étoit capable, nous ne pouvions étendre d'avantage le cercle de nos confidences sans compromettre le succès; quand je comptois les conjurés, et que du haut des remparts je mesurois d'un oeil furtif, cette étroite pirogue, je la trouvois bien insuffisante; cependant quoique notre troupe fut déjà trop nombreuse, nous fimes une dernière tentative pour déterminer *Marbois* à venir avec nous, il fut inébranlable dans sa résolution comme dans ses opinions, il n'eut pas d'ailleurs abandonné ses collègues malades, son ami *Ducoudray*, et depuis leur mort il sembloit qu'il

qu'il fût retenu par la terre qui les avoit reçus.

Ni l'opinion de *Marbois*, ni la peinture qu'il nous fit des dangers d'une navigation qu'il connoissoit mieux que nous, ni la peine que nous avions à nous séparer de lui, rien ne put nous détourner d'achever notre entreprise, tant étoient profonds nos ennuis, nos dégouts, notre horreur pour la prison de *Sinamary*.

Il ne nous manquoit plus qu'un pilote, mais où trouver dans ce désert l'homme capable d'un tel dévouement, l'ange qui devoit nous sortir de cet enfer? voici comment la Providence y parvint!

L'ordre, dit-on, donné par le directeur de courir sur les vaisseaux neutres, fit sortir du port de *Cayenne* vers le 20 May, une foule de petits corsaires

fares, dont *Jeannet* excita la cupidité, l'un de ces corsaires commandé par le capitain *Poisvert*, captura à la hauteur de *Sinamary* un bâtiment Américain commandé par le capitaine *Tilly*, qui lui même étoit propriétaire de la cargaison, elle consistoit en farine et en divers comestibles, que le capitaine *Tilly* apportoit précisément à *Cayenne*; il avoit aussi dans sa cargaison une provision précieuse de 40000 bouteilles de vin de Bordeaux, de vin de Rhin, et de différents vins d'Espagne.

La crainte d'être pris à son tour par quelque fregate ou corsaire Anglois en l'ouvoyant contre les courants pour remonter jusqu'à *Cayenne*, déterminna le capitaine *Poisvert* à venir mouiller avec sa prise dans la rade de *Sinamary*, peut-être aussi craignoit-il pour sa proie, le partage du Lyon — *Jeannet*  
*Poisvert*

*Poisvert* amena lui-même au fort de *Sinamary* l'équipage de la prise, et le capitaine *Tilly* qu'il traita avec beaucoup d'égards, ce fut un grand événement pour le commandant *Aimé*, qui en attendoit quelques profits, et le plaisir de s'ennivrer avec du bon vin de Bordeaux, les negres et une partie de la garnison furent aussi très contents d'être employés au débarquement de la cargaison américaine, déjà ce mouvement, ce nouvel intérêt étoit pour nous une diversion favorable.

Mais quel fut notre étonnement, quand le capitaine *Tilly* vint vers nous sans témoins et nous dit en fondant en larmes, hélas! c'est vous infortunés, c'est vous que je cherchois. Je vous sçavois ici; j'ai des nouvelles de vos familles, et de vos amis, des paquets que j'ai caché dans des barils de farine

aux

aux quels je ne peux plus toucher, je ne m'attendois pas à être attaqué par un corsaire françois, je me suis laissé assaler sous le vent de *Cayenne* pour avoir un prétexte de mouiller dans la rade de *Sinamary*, où dans celle de *Courou*, d'où j'espérois lier avec vous des intelligences et parvenir à vous enlever: le ciel en a disposé autrement; je devois être votre libérateur; je suis prisonnier avec vous, que puis je faire encore pour vous servir? qu'on juge de l'impression que durent faire sur nous, dans de telles circonstances, les premières paroles du capitaine *Tilly*, sa seule présence étoit pour nous un bienfait du ciel, c'étoit depuis notre emprisonnement à *Sinamary* la seule personne qui eut pu communiquer librement avec nous, et nous donner des nouvelles fures de notre malheureuse patrie

patrie et de l'état général des affaires, nous avons appris sans aucun détail, la paix de *Campo Formio*. *Tilly* mit le comble à notre étonnement comme à notre indignation, en nous apprenant l'invasion de la *Suisse*. *Barthelemy* en fut surtout très affecté. Enfin les violences commises envers les *Americains*, dont il étoit lui même la preuve trop évidente, achevèrent de nous convaincre, que nos malheureux concitoyens étoient entièrement asservis, et qu'il n'y avoit plus de frein aux usurpations du directoire.

La loyauté du capitaine *Tilly*, ses manières franches et ouvertes, l'intérêt qu'il nous temoignoit, et que nous pouvions supposer partagé par la genereuse et libre nation, à laquelle il appartenoit, entrainèrent notre confiance. Nous lui

N

commu-

communiquâmes notre projet, nous le  
 conduifimes fur le rempart en feignant  
 de nous promener, nous lui montrâ-  
 mes la pyrogue, il frémit, „non non  
 „Messieurs, non dit-il, ne vous hazar-  
 „dez pas jusque là, vous périrez certai-  
 „nement. Cette pyrogue ne peut ni  
 „vous contenir tous, ni vous conduire  
 „jusqu'à Surinam, croyez en mon ex-  
 „périence, cela ne se peut pas." Nous  
 lui repondimes que nous étions résolus  
 à périr, plutôt que de rester entre les  
 mains des barbares, qu'au reste nous  
 ne faisons qu'aller librement au devant  
 d'une mort inévitable, que si nous la  
 rencontrions prompte, et violente dans  
 le naufrage, le souvenir de la longue  
 agonie de nos amis en adouciraît les  
 horreurs, eh bien, reprit-il, „je ne  
 „crois pas que vous puissiez échapper  
 „à tant de dangers, mais ne me refusés  
 „pas



„pas de les partager, je veux gouverner moi-même la pyroque. J'emmenerai mon pilote, mon intrépide *Barrick*, et peut-être que le ciel nous protégera, que les vents nous serviront.” Dès ce moment le capitaine *Tilly* se montra aussi ardent que nous mêmes à protéger notre fuite. Il mit dans notre confiance le brave *Barrick*, qui ne balança pas à se dévouer pour notre salut: nous ne voulumes jamais consentir à ce que le capitaine *Tilly* s'embarquat avec nous, mais il ne tenoit aucun compte de nos refus, ni des craintes qu'il nous avoit lui même inspiré sur la petitesse du canot.

Tout étant prêt, il ne nous restoit plus qu'à choisir le moment favorable pour tromper la vigilance du commandant *Aimé*, échapper à celle de *Brothier*, attaquer le poste, ou du moins la

sentinelle qui veilloit sur la pyrogue, fortir du fort pour l'enlever, enfin gagner la haute mer, avant que l'alerte fut donnée à la garnison.

En se rappelant ce que j'ai dit des services secrets qui nous furent rendus par quelques personnes, on pourra présumer les soins qu'elles prirent pour nous aider à vaincre ces dernières difficultés, et sans désigner précisément les individus, il suffira, qu'on connoisse les moyens qui furent employés.

C'étoit le 1<sup>er</sup> juin; nous touchions prèsqu'au jour marqué, à la scène préparée pour faciliter notre entreprise, nous approchions du dénouement sous l'augure sinistre des funérailles de notre ami. Sa perte étoit encore récente lorsque le capitaine *Tilly* nous annonça, que *Jeannet* avoit donné l'ordre de le transférer à *Cayenne*, avec tout son équi-

équipage et qu'il devoit être embarqué dès le lendemain, ce fût un coup de foudre; nous en fumes presqu'abattus, *Tilly* vouloit absolument se sacrifier et se cacher dans les bois jusqu'au lendemain 3 juin dernier terme de notre cruelle attente, et courir à la pyrogue au signal convenu. Nous eumes beaucoup de peines à obtenir de lui, qu'il cedat au brave *Barrick* l'honneur de cette belle action. Nous lui observâmes que la disparution de *Barrick* au moment où l'on feroit l'appel de l'équipage de la prise, éveilléroit moins les soupçons, que celle du capitaine, dont les visites aux déportés et les promenades avec eux n'avoient été déjà que trop remarquées. *Tilly* ne se rendit encore qu'avec peine à cette dernière considération; il nous quitta pour aller s'exposer à de plus grands dangers que

nous, et porter tout le poids de la fureur de *Jeannet*, soit que nous fussions assez heureux pour nous échapper, soit que nous eussions le malheur d'être découverts et arrêtés avec *Barrick*. *Tilly* ne songeoit qu'à nous, et s'il nous favoit une fois arrivés à *Surinam*, il lui importoit peu ce qu'on feroit de lui. Quels àdieux? Qui de nous osa se flatter de te revoir incomparable *Tilly*?

*Barrick* disparut à l'instant, et se cacha dans les bois. Il fut convenu que le sur lendemain 3 juin au coup de neuf heures, il se trouveroit au bord de la rivière sous le bastion, et sauteroit dans la pyrogue au moment où il nous verroit paroître, mais nous étions fort inquiets du sort de *Barrick*, qui fut presque dévoré par les monstres, il ne put se défendre du serpent et du terrible



terrible *Cayman*, qu'en demeurant pendant trente six heures perché sur un arbre, où il n'étoit point à l'abry des tigres.

Le capitaine *Poisvert* avoit invité le commandant du fort à venir diner le 3 juin à bord de la prise Américaine, il vouloit témoigner sa reconnoissance du bon accueil et des secours qu'il avoit reçu de la garnison, qui deux jours auparavant avoit fait très bonne contenance vis-à-vis d'un corsaire Anglois, qui s'étoit approché du mouillage. Pendant qu'il donnoit un beau repas, et présentoit les vins les plus précieux au commandant, il faisoit donner à la garnison du gros vin de Bordeaux. Une jeune fille qui étoit arrivée de *Cayenne* depuis quelques jours, en faisoit les honneurs, et distribuoit les bouteilles de vin avec profusion aux

foldats dans leurs cazernes, dans le corps de garde, aux negres dans leurs cafes, aux sentinelles à leurs postes, aux déportés dans leur hangard; ah que cette journée nous parut longue! avec quel intérêt nous suivions des yeux cette jeune fille, si joyeuse de verser des rafades aux foldats déjà enivrés, son activité, sa sollicitude nous servirent à souhait.

Tous burent largement, et nous aussi, nous eumes l'air de prendre part à cette orgie, nous feignimes une querelle entre nous pendant notre diner, afin d'éloigner d'autant plus les moindres indices du complot, *Aubry* et *Larue* injurièrent *Barthelemy*, *Letellier* s'en mêla, *Doffonville* et *Pichegru* se menacèrent, *Villot* et moi paraissions vouloir pacifier, les verres et les assiettes voloient, le vacarme fût à tel point

point que les autres déportés accoururent pour les séparer, l'abbé *Brothier* lui même nous engagea à mettre fin à ce scandale qui s'accrut d'autant plus. *Barthelemy* fut le plus inhabile à feindre, et dans un faux geste de fureur cassant froidement son verre, un éclat de rire manqua de le trahir.

La nuit s'approchoit, nous vîmes rentrer chez lui le commandant *Aimé*, tout à fait yvre et qu'on portoit comme s'il eut été mort. Le silence avoit succédé aux chants, aux cris des buveurs, les soldats et les negres étoient couchés cà et là, le service oublié, le corps de garde abandonné.

Avant de nous retirer dans nos cases, nous fîmes nos adieux à *Marbois*, pour qui cette séparation fut un pénible sacrifice, et qui regarda ce moment comme notre dernière heure. —

Elle sonna cette dernière heure de notre séjour à *Sinamary*, neuf heures sonnèrent, *Doffonville* qui veilloit, avertit chacun de nous. Nous sortimes, et nous nous rassemblâmes vers la porte du fort dont le pont n'étoit point encore levé. Tout dormoit d'un sommeil profond. Je monte avec *Pichegru* et *Aubry* sur le bastion du corps de garde et je vais droit au sentinelle, (c'étoit ce misérable tambour qui nous avoit tant tourmenté) je lui demande l'heure qu'il est, il fixe les étoiles. Je lui saute à la gorge, *Pichegru* le desarme, nous l'entraînons en le ferrant pour l'empêcher de crier, nous étions sur le parapet, l'homme se débat fortement, nous échappe, et tombe dans la rivière; nous rejoignons nos camarades au pied du rempart, et n'appercevant personne dans le corps de garde, nous courons



y prendre des armes, et des cartouches; nous sortons du fort, nous volons à la pyrogue; *Barrick* étoit là; il vient au devant de nous, il nous aide, il nous porte dans la pyrogue, *Barthelémy* infirme et moins agile que nous, se laisse tomber et s'enfonce dans la vase, *Barrick* le saisit d'un bras vigoureux, le retire, le met dans la pyrogue, le cable est coupé. *Barrick* tient le gouvernail, immobiles, silencieux, nous nous laissons aller au fil de l'eau, les courants et la marée entraînent le léger esquif, nous écoutons et n'entendons que le murmure des eaux, et de la brise de terre qui bientôt enfle notre petite voile. Nous cessons de voir le tombeau de *Sinamary*.

Quand nous approchâmes de la redoute de la pointe qu'il falloit passer,  
nous

nous amenâmes la voile afin d'être moins apperçus. Nous sçavions que les huit hommes qui étoient de garde à la redoute, avoient reçu leur bonne part des bienfaits du capitaine *Poisvert*, et qu'ils devoient s'être enivrés comme leurs camarades. Nous ne fûmes point hêlés ; la marée nous porta au delà de la barre, nous laissâmes à notre droite le vaisseau de notre brave ami *Tilly*, nous passâmes tout près de la goëlette *la Victoire* qui venoit d'arriver de *Cayenne*, et que nous sçavions être commandée par l'honneste capitaine *Brochet*, que notre fuite a du bien réjouir, et qui certainement ne s'y feroit point opposé.

La brize fraîchit ; la mer étoit belle mais en gagnant le large nous courions le risque de nous égarer, et si nous survions la côte de trop près nous  
 pou.

pouvions nous brizer sur les écueils dont elle est parsemée jusqu'à *Iraconbo*; la lune parut tout à coup, comme pour éclairer notre marche, ce moment fût délicieux, nous nous félicitâmes, nous remerciâmes la Providence, et notre généreux pilote *Barrick*, qui étoit dans un état affreux, enflé et meurtri par les piqures de monstres.

Nous voguions heureusement depuis environ deux heures, lorsque nous entendimes trois coups de *Canon*; deux du fort de *Sinamary*, et un de la redoute de la pointe: bientôt après le poste d'*Iraconbo* repetta les trois coups de *Canon*: nous ne pumes douter que notre fuite ne fût découverte, nous ne redoutions déjà plus les poursuites directes de *Sinamary*, où il n'y avoit pas un seul bateau qui put être armé, nous avions d'ailleurs assez d'avance, les

bâti-

bâtimens que nous avions laissé en rade auroient seuls pu nous donner la chasse; mais les capitaines *Poisvert* et *Brachet* auxquels le commandant *Aimé* ne pouvoit donner des ordres, n'auroient point appareillé sans un ordre de *Jeannet*.

Nous n'avions donc à redouter que le détachement d'*Iraconbo*, que nous sçavions n'être composé que de 12 hommes, ils ne pouvoient venir à notre rencontre, que dans un bateau à peu près comme le notre avec huit ou dix hommes armés; nous continuâmes à ranger la côte, préparant nos armes, et bien déterminés à nous défendre si nous étions attaqués, ou qu'on chercha à nous barrer le passage sous le fort d'*Iraconbo*.

A quatre heures du matin deux coups de *Canon* se firent entendre dans l'est,

l'est, et dans la minute il y fut répondu par un coup qui partit presque à nos oreilles, nous étions devant le fort, il étoit nuit encore, rien ne parut, nous marchions bien, et quand le jour se fit nous nous trouvâmes sous le vent d'*Iraconbo*, nous n'avions plus à craindre d'être poursuivis, il nous restoit à vaincre les dangers de la mer.

Notre pyroque étoit si petite, et si rase que les moindres vagues la remplissoient, et nous étions obligés de travailler sans cesse à la vuidier avec une callebasse, la pyroque étoit si légère, que le moindre mouvement pouvoit la faire chavirer, nous fûmes au moment de périr de cette manière par une imprudence dont je fûs seul coupable: je ramais, un faux coup ayant engagé mon aviron, mon chapeau tomba dans la mer, je me penchai vivement pour

le

le reprendre, mon poids entraîna si subitement la pyrogue hors de son équilibre, qu'elle ne se rétablit que fort difficilement, elle fût toute remplie d'eau, l'adresse de *Barrick* et l'activité avec la quelle nous travaillâmes, nous releva; je fus sévèrement réprimandé par *Pichegru*, que nous avions fait notre capitaine, *Barthelemy* encore tout noir de la vase de *Sinamary*, profita de cette occasion pour se laver: j'eus le malheur de perdre mon chapeau, et ne pus défendre ma tête des rayons ardents du soleil, qu'en me faisant un turban de feuilles de *Bannaniers*, que les negres pêcheurs avoient laissé dans le fond de la pyrogue.

Nous n'avions ni boussole ni instrument pour prendre hauteur, nous pouvions nous égarer dans la nuit, le moindre coup de vent pouvoit nous arracher

arrâcher de la côte lorsque nous étions forcés de tenir le large, à cause des rochers, ou des courants qui se trouvent aux embouchures des rivières. Ils nous avoit été impossible de nous charger d'aucune provision, nous n'avions pas même du biscuit ni de l'eau: le *Tellier* avoit apporté seulement deux bouteilles de rhum: nous étions persuadés que les vents qui soufflent constamment d'est en ouest, le long de cette côte nous porteroient en deux jours à la hauteur de *Monte-Krick*, et qu'il suffiroit de soutenir nos forces jusque là par une liqueur spiritueuse.

Nous souffrimes beaucoup de la chaleur pendant la journée du quatre, cependant la brise étoit bonne: nous rangions la côte, et quand la nuit nous en déroba la vue, nous nous estimions déjà par le travers de l'embouchure de

la rivière de *Marowni*, dont les deux rives forment les limites respectives des possessions françoises et hollandoises, et qui n'est guères qu'à 40 lieues au vent du poste de *Monte-Krick*; à onze heures du soir au lever de la lune, nous n'apperçumes ni dans la conformation des terres, ni dans le mouvement des eaux, rien qui nous annonça l'embouchure d'une grande rivière. Le cinq nous ne fîmes pas plus heureux, nous poursuivimes notre route jusque à la nuit, sans avoir connoissance de la rivière ni du fort de *Marowni*, nous étions vraissemblablement encore un peu au vent et en decà de la rivière d'Amaribo partie de la côte qui se releve un peu vers le nord ouest, et ne permet pas de découvrir fort au loin.

Le 6 un calme plat nous surprit, une faim cruelle nous tourmentoit, nous  
 n'avions



rien mangé depuis trois jours, nous étions desséchés par le soleil, dont l'ardeur n'étoit plus tempérée par la brise, n'étant plus distraits par le mouvement, ni soutenu par l'espoir prochain d'atteindre le terme de notre fatigante navigation, nous vîmes toute l'horreur de notre situation, nous cherchions à relever notre courage, nous n'avions plus rien à attendre des secours humains, plus rien de nos efforts trompés par les éléments. C'est dans ce jour de désespoir que nous nous excitâmes mutuellement à sacrifier nos justes ressentimens, à ne pas nous laisser entraîner par la vengeance; nous jurames devant Dieu, de ne jamais porter les armes contre notre patrie, nous nous résignâmes à la volonté de la Providence.

Le lendemain 7 juin, quatrième jour de notre navigation, le vent s'éleva et fraîchit un peu vers huit heures du matin, à dix heures nous nous trouvâmes en vue du fort de *Marowni* et par le travers de l'embouchure de la rivière, que les bas fonds, les rescifs, et les courants rendent très dangereuse. Nous ne franchîmes ces obstacles qu'avec beaucoup de fatigue et de danger; nous fûmes très inquiétés par des requins monstrueux, qui entouraient et affailloient notre pyroque, nous les éloignâmes à coup de fusil.

Nous supportions avec patience le tourment de la faim, jusqu'à nous égayer par des plaisanteries, sur les divers symptômes de nos souffrances, nous cherchions des yeux, mais toujours vainement, le fort et la rivière  
d'Orange,

d'Orange, sur les 6 heures du soir nous fûmes encore retenus par le calme.

Le 8 à trois heures du matin, les vents ayant fraîchis de nouveau, nous remimes en route. A une heure nous appercumes le fort *Orange*, nous le doublames, dans l'intention de ne mettre à terre qu'au poste de *Monte-Krick*, comme on nous l'avoit recommandé; nous nous trouvions vis à vis le fort à une bonne portée de canon, lorsque nous fûmes salués de plusieurs coups à boulet de gros calibre, qui se succedoient si vivement, que nous eussions été infailliblement atteints et coulés bas, si nous n'avions gagnés le large. Cette rigueur nous fit redouter encore plus d'acofter la terre. Nous avons sçu depuis, qu'on avoit voulu seulement nous forcer d'arborer notre Pavillon, nous n'en avons point.

Vers quatre heures après midi, le tems s'obscurcit, le vent augmenta, nous allions très vite, et cependant nous avions peine à fuir devant la lame qui nous pouffoit vers la côte; notre brave pilote espéroit pouvoir atteindre *Monte-Krick* avant l'orage, mais nous ne pumes tenir plus longtems, nous risquions à chaque instant d'être engloutis, *Barrick* dirige la pyrogue vers le rivage, au moment où nous l'atteignons, une forte vague se brise, et nous fait chavirer, la marée étoit basse, nous nous enfonçames dans la vase et malgré les efforts qu'il fallut faire pour nous dégager, malgré l'orage affreux qui foudroioit sur nous, nous n'abandonnâmes point la pyrogue et nous parvinmes à la retourner.

Enfin nous prenons terre, ignorant où nous étions, ni s'il nous seroit possible  
d'aller

d'aller le long de la côte jusques au fort *Orange*, dont nous nous estimions à huit lieues, quoiqu'il ne fut distant que de quatre.

Nous étions exténués de fatigue et de faim, nos hailions étoient tous mouillés et couverts de fange, nous n'avions d'abry qu'un bois couvert d'insectes, et de reptils, nous avions perdu dans le naufrage nos armes et nos munitions, et comme la nuit s'approchoit, nous entendions les hurlements des tigres dans les intervalles du mugissement des vagues.

Quelle horrible nuit ! les vents de chaînés, une pluye de déluge, un froid pénétrant. Nous recueillimes le reste de nos forces, et nous travaillames toute la nuit à reténir notre pyrogue, que les vagues entraînoient, et qui malgré nos efforts fut très endommagée.

magée. Croira-t-on qu'il nous restât assez de forces pour une telle manœuvre, après avoir souffert la faim, et enduré tant de fatigues pendant 5 jours, et 6 nuits? nous étions tous nus dans la mer, luttant contre les flots, qui nous arrachotent notre dernière espérance. *Barthelemy*, malgré ses infirmités, travailloit avec nous, et nous donna l'exemple de la patience, et du courage pendant cette nuit épouvantable.

Au point du jour (c'étoit le 9 juin et le sixième depuis notre départ de *Sinamary*) nous nous regardions avec une mutuelle pitié, nous étions transis de froid, nous nous sentions tout-prêts de succomber, mais nous nous consolions encore, en disant, du moins nous ne mourrons pas entre leurs mains.

*Pichegru* avoit sauvé du naufrage sa pipe et son briquet, nous parvinmes  
à faire

à faire du feu, nous séchâmes nos vêtements : le ciel redevint serein, mais le vent souffloit avec furie.

Nous étions couchés à plat ventre sur le sable, ne pouvant nous défendre de la pique des insectes, et des morsures des crabes.

Le *Tellier* avoit si bien ménagé la petite provision de rhum, qu'il en restoit encore une demie bouteille, nous avions le cœur si ferré, que nous n'avions pas la force d'avaler, nous nous rafraichissions seulement la bouche et les levres.

Pendant cette journée du 9, le *Tellier* héroïque ami de *Barthelemy* lui avoit arrangé un petit abry avec des branches d'arbres, et pendant qu'il reposoit ou plutôt qu'il s'etteignoit, le *Tellier* oubliant ses propres souffrances, chassoit les insectes avec un léger

rameau, et les écartoit du visage et des mains de son maître. Quel dévouement, quelle part glorieuse, le *Tellier* prit à nos malheurs !

Le soir le tems redevint obscur ; nous eumes encore à travailler une partie de la nuit pendant la marée pour conserver la pyrogue, n'ayant aucun autre moyen pour la fixer : comme les tygres nous approchoient beaucoup, nous ranimâmes notre feu et nous passâmes ainsi le reste de cette seconde nuit depuis notre naufrage, et la septième depuis notre évaison.

Le 10 juin au point du jour, nous appercûmes au loin, un vaisseau que *Barrick* reconnut pour être corsaire Anglois.

Nous étions blottis sous des arbres, où nous avions fait une espece de cabanne : j'en fortis à 6 heures du  
 matin



matin pour examiner le tems, et notre  
 pyrogue, j'avois à peine fait quelques  
 pas en me traînant, que j'apperceois sur  
 le rivage à environ deux cent pas,  
 deux hommes armés, qui venoient vers  
 nous, j'accours et crie *voilà des hommes*,  
 tous nos malheureux se levent à la fois,  
*Barrick*, qui étoit le plus malade,  
 à cause des piqures des mousticks de  
*Sinamary*, *Barrick* s'élance, je lui  
 montre les deux hommes, il part  
 comme un trait, nous nous cachons  
 pour ne pas effrayer par le nombre.  
 En voyant accourir le pauvre *Barrick*  
 qui n'avoit plus figure humaine, les  
 deux soldats s'arrestent et le couche  
 en joue, il tombe à genoux, leve ses  
 mains suppliantes, pousse des cris,  
 fait des signes, montre la pyrogue;  
 les soldats l'écoutent, s'approchent de  
 lui; nous les entourons. C'étoient  
 deux

deux soldats allemands de la garnison de *Monte-Krick*. *Pichegru* leur parla, et nous apprîmes que nous n'étions qu'à trois lieues du fort de *Monte-Krick*. Ces soldats étoient envoyés en ordonnance au fort *Orange*, où ils ne pouvoient manquer de rendre compte du nombre et de l'état des naufragés; nous nous décidâmes à députer deux d'entre nous, vers le commandant du fort, pour lui demander des secours, exhiber nos passeports, et lui cacher qui nous étions.

*Barthelemy* et *la Rue* furent choisis, nous leurs fîmes boire le reste du rum, ils partirent. Au moment où ils arrivèrent au fort *Orange*, le commandant dispoisoit un piquet de 50 hommes pour venir nous enlever. Nos envoyés exposèrent les motifs de notre voyage comme marchands, et tous les  
détails

détails du naufrage, dans le quel nous avions perdu toutes nos provisions, et nos effets, ils ajoutèrent, que le mauvais état de notre pyrogue presque brisée, ne nous avoit pas permis de nous remettre en mer après la tempête, le commandant les accueillit avec beaucoup d'humanité, et pendant qu'il leur fit donner à manger, il envoya des ouvriers et des negres pour réparer notre pyrogue, nous aider à la remettre à flot, et tâcher de retrouver nos prétendues marchandises. Nous vîmes arriver de loin cette troupe d'environ vingt personnes, qui ne laissa pas de nous inquiéter jusqu'à ce que deux de ces ouvriers, qui parloient françois, nous eussent expliqué les ordres qu'ils avoient reçus, nous les menâmes vers la pyrogue, ils la tirèrent à terre, et se mirent à la réparer avec le plus grand

grand zèle, beaucoup d'adresse et d'activité.

A six heures du soir *Barthelemy*, et *la Rue* arrivèrent, ils étoient si joyeux, et si troublés, qu'ils ne songèrent pas à nous apporter une bouteille d'eau. Nous ne pouvions comprendre que *Barthelemy* eut retrouvé assez de force, pour fournir une course de huit lieues sur des fables brulants.

Notre pyrogue étoit déjà réparée, les flots paroissoient apaisés, nous aurions bien voulu nous embarquer sur le champ, mais il falloit attendre la marée, les ouvriers que nous récompensâmes de notre mieux, et que nous étions fâchés de retenir pendant la nuit, avoient ordre de ne pas nous quitter que nous ne fussions en mer. L'état de *Barrick* empiroit, cette nuit que nous devions passer encore au milieu  
des

des infectes pouvoit être la dernière pour *Barrick*, qu'on n'oublie point que ce brave homme dont la force phisque égaloit le courage et la vertu, avoit souffert un cruel suplice, pendant les deux jours qu'il avoit passé dans les bois de *Sinamary* pour attendre le moment de notre évafion. Nous n'avions plus un instant à perdre pour sauver notre sauveur.

Le 11 juin au point du jour, *Barthelemy, la Rue, Aubry* et *Doffonville*, s'acheminèrent à pied le long de la plage vers le fort de *Monte - Krick*, pour y demander azile, pour les pauvres marchands naufragés, et nous faire préparer à manger.

Quelques heures après, à la haute marée *Pichegru, Villot, le Tellier* et moi, nous remontâmes dans la pyrogue, que les ouvriers poufferent vigoureusement

au

au large et nous disant àdieu, *Barrick* mourant, reprit le gouvernail, et un peu avant midi la pyrogue entra heureusement dans la petite rivière de *Monte - Krick*. Nous débarquâmes. *Barrick* triomphant recut par ce succès, le prix le plus doux de son généreux dévouement. Le commandant du poste de *Monte - Krick* avoit déjà très bien accueilli nos compagnons, et nous avoit fait donner une café vaste, propre et commode sur le bord du crick ! quel moment que celui de notre réunion dans cette café ! Nos amis nous avoient préparé deux poules, du riz et du pain — — du pain qui cette fois fut arrosé de larmes de joie, et de reconnaissance, nous vivions, nous avions échappés à nos boureaux, aux dangers de la mer, à la famine; nous étions libres: — — — —

Après

Après avoir pris un peu de nourriture, avec beaucoup de précautions; nous amames notre pyrogue qui nous semblait un être animé, et pour la quelle nous avions tous conçu une affection reconnaissante.

Nous nous rendîmes ensuite auprès du Cap<sup>ne</sup> qui commandait au fort, et que notre arrivée avait jetté dans un grand embarras, il ne trouvait aucune vraisemblance dans le rapport que nous lui faisions comme marchands, notre dénuement, nos haillons démentaient cette fable, et pourtant notre langage démentait notre misère. Il ne revenait pas de sa surprise en considérant notre pyrogue, et l'audace avec la quelle nous nous étions hazardés en pleine mer. Ce Capitaine parlait français, nous fimes de notre mieux pour le persuader, nous lui montrâmes nos passe-

P. ports,

ports, et nous observâmes qu'il avait auprès de son miroir, un exemplaire de Signalement des déportés que *Jeannet* avait fait imprimer et répandu dans les colonies voisines et dans tous les postes de la côte. Ce brave commandant qui sans s'inquieter davantage de la vérité de notre histoire, nous traita bien par cela seul que nous étions malheureux, nous montra lui même ce signalement sans se douter de rien. Comme il nous la assuré depuis, et certes il eut été difficile de reconnaître aucun de nous; il nous demanda si nous avions touché à *Sinamary*, nous répondimes que non. Eh que font, nous dit-il "ces malheureux *Pichegru* et *Barthelemy*, et leur compagnons d'infortune? nous lui dîmes qu'ils avaient été bien malheureux, mais que dans ce moment ils espéraient que leur sort allait changer."

Après



Après avoir pourvû à nos premiers besoins, le Commandant du poste nous prévint qu'il allait rendre compte de notre arrivée au gouverneur de la colonie; il ne nous cacha pas le motif de la surveillance qui lui était particulièrement recommandée à l'égard des français. La Colonie de *Surinam* était préservée par la vigilance de son chef des troubles qui avaient ruiné toutes les possessions françaises. Les nègres esclaves y étaient mieux traités, plus heureux, et par conséquent plus laborieux, que s'ils avaient reçu le funeste présent d'une liberté illusoire. *Jeannet* mécontent de quelque refus à des demandes indiscrètes d'argent ou de vivres, avait dit, qu'il sçaurait bien se venger de ces *Aristocrates*, et qu'il révolutionnerait *Surinam*. Ainsi les commandants des forts de la coste avaient ordre

d'observer de près les français qui aborderaient.

Nous écrivîmes au gouverneur, nous lui exposâmes en peu de mots les atrocités commises envers nous, tant en France qu'à *Sinamary*, notre évafion, notre naufrage, nous réclamâmes au noms de l'humanité et de l'honneur, protection et fureté.

Il y a 24 lieues de *Monte-Krick* à *Paramaribo* capitale de la colonie de *Surinam* où le gouverneur fait sa résidence.

Nous passâmes la journée du 12 à nous reposer, à soigner ceux d'entre nous que les premiers rafraichissements rappelaient plus difficilement à la vie, *Doffonville* chez qui se développaient les symptomes d'une grave maladie, et le pauvre *Barick* qui avait une fièvre ardente.

Nous

Nous étions tous hideux, brulés par le soleil, et par la reverberation de la mer, enflés et déchirés par les piqures des insectes, nos vestemens n'étaient pas en meilleur état que nos corps, quelquesuns n'avaient pas de souliers, nous rajustâmes de notre mieux nos guenilles, nous rougissions, non pour nous, mais pour notre patrie de paraître en cet état aux yeux des étrangers.

Le 13 au matin un colon dont l'habitation n'est pas éloignée de *Monte-Krick* vint nous prier de venir chez lui, et nous fit les offres les plus obligantes sans soupçonner qui nous étions; il insista pour nous amener chez lui sur le champ, nous nous disposions à le suivre, lorsque Villot de qui c'était le tour de service pour garder notre chère pyrogue apperçut de loin un cavalier et

nous appela. *Pichegru* reconnut les marques distinctives d'un service d'Hollande, et nous assura que c'était un officier supérieur. Celui-ci à la vue de notre case désignée sans doute dans le rapport du commandant, pique des deux, met pied à terre, monte dans la chambre où nous étions rassemblés, et demande avec une extrême agitation, *Mr. Gallois, Mr. Picard* êtes vous ici? *Barthelemy* et *Pichegru* se présentent vêtus d'une mauvaise veste de toile grise, le G<sup>al</sup> Hollandois fit un mouvement de surprise et d'indignation, puis il les embrassa plusieurs fois, et nous pressa tour à tour dans ses bras, ne pouvant pendant quelques instants proferer une seule parole.

“Messieurs, nous dit-il, après un  
 „instant de dilatation vous avez bien  
 „jugé notre gouverneur il vous attend  
 „avec

„avec impatience, et tous les habitans  
 „de *Surinam*, sont également touchés  
 „de vos malheurs.”

Nous fondions en larmes et l'excès de la joie manqua d'être funeste à quelques uns de nous. Brave et sensible Hollandois, recois ici l'hommage d'une reconnaissance dont la prudence enchaîne les expressions.

En quittant *Monte-Krick* nous nous séparâmes à regret de notre pyrogue que nous avions *Baptisée San Salvador*, et que nous aurions bien voulu pouvoir enmener avec nous. A quelque distance de la case nous trouvâmes, sur le canal de *Monte-Krick* deux gondoles, qui nous attendaient, dans la première, on avait préparé des rafraichissements, dans la seconde des habits, du linge, des fouliers. Pour concevoir la sensation délicieuse que nous éprouvâmes,

il faudrait avoir comme nous enduré tous nuds sur une plage brulante les ardeurs du soleil, et le froid pénétrant de la pluge d'orage et des rosées. Ce même jour dimanche 13 juin nous fûmes coucher à l'habitation d'un ami de Mr. le Gouverneur qui prévenu par lui de notre arrivée à *Monte-Krick* avait exigé que nous prissions gîte chez lui, regrettant d'être retenu à la ville par des affaires de Commerce, et de ne pouvoir venir lui même au devant de nous, mais il avait donné ordre qu'on nous prépara des logements et des vivres; quelle agréable surprise, et quelle impression produisit sur nous cette habitation! Nous sortions des enfers, nous entrions dans un elysée, nous ne pouvions nous lasser d'admirer ces vastes jardins, ces bosquets, une belle maison, une table somptueusement servie,  
de

de superbes appartemens, des lits enfin.

Après le souper, les nègres et les négresses exécutèrent des danses comme pour nous faire oublier les outrages de *Sinamary*.

Le 14. au matin après avoir goûté un repos qui depuis longtems nous était inconnu, nous nous rembarquâmes dans les gondoles et nous descendîmes la rivière de *Comervine*; admirant la richesse des plantations qui bordent ces rives, la multiplicité et la propreté des canaux, l'élégance des jardins, la magnificence des bâtimens. Nous entrâmes dans la rivière de *Surinam* et nous arrivâmes à midi à une habitation où nous étions attendus, plusieurs des principaux colons s'y étaient réunis. Nous les appercevions sur le rivage; à peine étions nous abordés qu'ils s'élan-

cèrent dans notre bateau et vinrent nous embrasser avec une éffusion toute fraternelle.

Nous fumes traités avec une magnificence qui contrastait honorablement avec nos barbes longues et nos visages calcinés.

La marée nous permit de repartir vers les 4 heures, après une heure de navigation nous rencontrâmes une belle gondole, c'était le gouverneur lui même qui venait à notre rencontre. Nous étions impatients de connaître notre bienfaiteur, il passa dans notre barque, nous considéra, nous embrassa avec une vive émotion, et nous dit, "soyez les bien venus oubliez si il se peut „ vos malheurs, je ferai tout ce qui sera „ en mon pouvoir pour en éffacer la „ trace. Nous sommes tous heureux „ de vous recevoir, disposez de la „ colonie



„colonie toute entière disposez sur-tout  
„de moi.”

Nous passâmes sous le fort *Nassau* qui nous salua de 50 coups de canons répétés coup pour coup par le fort d'*Amsterdam* sur la rive droite. Les batteries de *Paramaribo* repondaient, nous n'étions plus qu'à une lieue de la ville, le jour tomboit, il était nuit close quand nous entrâmes dans le port.

Toute la ville était illuminée, la garnison et les milices coloniales étaient sous les armes, nous débarquâmes au bruit de la mousqueterie et de l'artillerie de la place et de la flotte. Les applaudissements, les cris d'allégresse retentissaient autour de nous; le peuple se pressait sur notre passage, voulait nous voir, nous porter dans ses bras; au milieu de cette nombreuse escorte; de ce spectacle ravissant d'un peuple  
heureux

heureux et généreux, nous arrivâmes au palais du gouverneur.

Son épouse nous reçut avec autant de grace que de sensibilité, l'impression que firent nos malheurs sur cette femme intéressante fut si profonde que nous dumes plusieurs fois éviter sa présence par ce qu'elle en était trop émue.

Le Gouverneur retint chez lui *Barthelemy* et son fidèle *Tellier*, les principaux habitans se disputèrent le plaisir de nous loger. Tous nous comblèrent de témoignages d'estime et d'affection. Je devrais décrire les répas, les parties de campagnes par les quelles les habitans de *Paramaribo* s'empressèrent de nous montrer la joie qu'ils ressentaient de nous voir au milieu d'eux. On connaît la richesse et le luxe des habitans de *Surinam*, l'état florissant de cette colonie, l'aspect riant de ses cultures,

l'agré-

l'agrément de la navigation intérieure, la pompe des établissemens publics et celle des maisons particulières. On peut se représenter aisément des fêtes, mais ce qu'on ne peut imaginer, ce dont les exemples sont trop rares, c'est cette bienveillante humanité animant tout un peuple, et rendant vivantes dans toutes les classes d'individus, les vertus du gouvernement. C'était ce sentiment et non point une vaine curiosité, que nous rencontrions dans nos respectables hotes; bien loin de nous fatiguer de questions sur les maux que nous avions souffert, on évitait au contraire de nous en parler; mais l'horrible tableau de *Sinamary*, la captivité de ceux de nos compagnons qui y étaient encore détenus peut-être plus dure à cause de notre évasion, enfin la situation du brave capitaine Tilly tombé entre les  
mains

mains de *Jeannet*, toutes ces réflexions nous poursuivaient, et si quelque fois elles nous faisaient mieux sentir le prix des bienfaits de la providence, et la douceur de notre situation présente, souvent aussi de cruels souvenirs troublaient ces riantes images.

Les jours s'écoulaient rapidement : le 18 juin un caboteur de *Cayenne* le Cap<sup>ne</sup> David, arriva a *Paramaribo* chargé des dépêches de *Jeannet* pour le gouverneur. Il l'instruisait de notre évafion, et terminait ainsi sa lettre.

“Si ces M<sup>rs</sup> n'ont pas été pris par  
 „les corsaires Anglais, s'ils n'ont pas  
 „peri, ce que je crains, il n'est pas  
 „douteux, qu'ils doivent être refugies  
 „dans votre colonie, dans ce dernier  
 „cas j'edois à ma place de les réclamer,  
 „au noms du Directoire, comme prison-  
 „niers d'état; si vous parvenez à les  
 „dé-

„découvrir, je vous prie et même vous  
 „requiers de les faire arrester, mais je  
 „vous supplie de n’user envers eux  
 „d’aucune violence, et de leur accorder  
 „tous les égards dûs à leur malheur.”

Le gouverneur répondit qu’il n’a-  
 vait point eu connaissance de l’évasion  
 de MM<sup>rs</sup> *Barthelemy, Pichegru* etc. —  
 „Mais qu’il étoit arrivé depuis quelques  
 „jours à *Paramaribo*, huit marchands  
 „et un matelot, qu’il lui envoyoit leur  
 „signalement et les passeports qu’ils  
 „avoient produit, qu’aureste il pouvoit  
 „être assuré de ses ménagements pour  
 „les déportés, s’ils arrivoient chez lui.”

Le capitaine *David* fut bien traité, et il  
 aural pû expliquer à *Jeannet* (bien  
 étonné sans doute de reconnoitre sa  
 signature au bas des huit passeports) le  
 véritable sens de la lettre dont il étoit  
 porteur. Il repartit pour *Cayenne* nous  
 avions

avons appris par le capitaine *David*, la facheuse nouvelle de l'arrivée de la frégate *la Décade* qui mouilla à la rade de *Cayenne* le 6 juin, 3 jours après notre départ, et qui avoit à bord, 193 déportés, dans ce nombre étoient deux membres du conseil des 500, *Gilbert-des-Molières* et *Job Aimé*, l'un et l'autre étoient près que mourants.

Nous étions loin de concevoir aucune crainte des réclamations officielles du proconsul de la *Guyanne*, mais connue s'il on eut voulu nous rassurer par de nouvelles preuves de bienveillance, il n'y a forte de bons traitements, et même d'amusements, qui ne nous fussent prodigués.

Cependant nous desirions vivement de passer quelques jours à la campagne. La plus part d'entre nous, n'avoient pû reprendre assés de forces  
pour

pour se livrer aux plaisirs qui nous étoient offerts de tous côtés. Nous avions tous besoin d'un profond repos, nous soupirions après le climat d'Europe, et nous étions résolus après avoir rétabli nos malades, et profité pendant quelques jours encore des soins généreux du bon gouverneur, et de ses amis, de nous embarquer sous Pavillon neutre, pour passer dans le Nord de l'Europe; *Barthelemy* étoit si languissant, que nous n'espérions pas qu'il put nous suivre et le gouverneur jugeant qu'il n'étoit pas en état de soutenir la mer, le pressoit d'y renoncer, et de rester chez lui; *Doffonville* fut aux portes du trépas; les remèdes, les secours de l'art nous furent prodigués, et quand on connut nos projets, on fit tous les efforts possibles, pour nous en détourner, on vouloit, disoit on, nous retenir;

Q

nous

nous garder à *Surinam* jusqu'à ce que nous fussions rappelés dans notre patrie.

Nous retournames à la ville le 27, et nous fumes bien surpris d'y trouver un second envoyé de *Cayenne*, qui apportoit au gouverneur la reponse de *Jeannet* à la sienne.

Dans cette seconde lettre il avouoit que les passeports des prétendus marchands étoient en effet signés de lui, mais il affirmoit que les négociants *Gallois*, *Picard* et autres, n'avoient jamais existé dans la colonie de la *Guyanne*, qu'il n'ignoroit point que *Barthelemy*, *Pichegru*, et six autres déportés étoient à *Paramaribo*, qu'il le sommoit de nous faire arrester et qu'il en rendoit compte à son gouvernement.

D'après cette lettre nous offrimes au gouverneur de disparaître sur le  
 champ,



champ, et de nous tenir cachés jusques au moment de notre départ pour St. Thomas qui étoit déjà arrêté. Mais cet homme loyal aurait considéré cette précaution comme un acte de faiblesse.

Cependant ne voulant pas devenir un sujet de querelle, et peut-être de représailles révolutionnaires de la part de *Jeannet*, nous primes le 28 au soir la résolution de nous arracher de *Surinam*. *Doffonville* étoit mieux et voulut partir avec nous. *Barthelemy* nous fit promettre de l'attendre à *St. Thomas*.

Dans la journée du 29, ou acheva nos apprêts ce fut au nom de la colonie que l'on fit fréter pour nous un petit bâtiment très commode appartenant à Mr. Sticle, on le pourvut abondamment de vivres et de rafraichissements et le pilote qui le commandoit reçut

ordre de suivre ceux que nous lui donnerions, nous fimes nos àdieux à *Barrick* qui fut comblé de présens par le gouverneur et par les habitans de *Surinam*, nous n'avions à lui offrir et nous n'aurions pu lui faire accepter que les témoignages de notre reconnoissance, nous lui promimes de la publier, au milieu de nos Concitoyens, et si nous le pouvions dans toute l'Europe, j'ai acquitté une foible partie de cette dette. *Barrick* partit peu de jours après pour *Philadelphie*.

Le 30 juin, à quatre heures après midi, *Pichegru*, *Villot*, *Larue*, *Aubry*, *Doffonville*, et moi, nous quittâmes *Paramaribo* pour aller coucher à l'habitation de notre brave officier, qui se trouve au fond de l'anse où notre bâtiment descendit aussi pour nous attendre: nous recûmes les plus touchants àdieux

des

des habitants de *Paramaribo*. Le gouverneur et les principaux officiers, se rendirent à la ditte habitation, plusieurs habitants s'y réunirent, *Barthelemy* quoique très malade ce jour là s'y fit transporter avec son inséparable *le Tellier*.

Quand je me rappelle les embrassements de nos bien faiseurs leur derniers àdieux au bord de la mer, je sens couler mes larmes, et je n'essaye point d'exprimer ce que je ressentis en ce moment. Notre patriarche *Barthelemy* ne pouvoit ni parler, ni presque se mouvoir, il nous bénissoit de ses regards, et de ses mains affaiblies. Ce fut vers les huit heures du soir que nous nous arrachâmes des bras de tous ces braves-gens, et que nous nous jetâmes dans un Canot, pour aller à notre vaisseau. Mr. de *Badenbourg* ancien officier de cavalerie au service de *Hollande*, frère

du gouverneur de *Berbiche* s'embarqua avec nous, il retournoit auprès de son frere, et devoit nous quitter à l'entrée de la rivière de *Berbiche*.

On leva l'ancre, nos àdieux étoient entendus, et répétés par nos amis; le rivage que nous appercevions à peine, retentit encore pendant quelques instants de ces derniers sons — àdieu — foyez heureux — àdieu n'oubliez pas *Surinam*.

La mer étoit très houleuse. Nous courions à l'ouest en rengeant la côte, lorsque vers minuit, un coup de canon à boulet nous força d'amener. C'étoit un corsaire anglois qui s'étoit approché de nous, sans que notre pilote s'en fût apperçu: le corsaire trouvant que nous n'amenions pas assez promptement, tira un second coup, et quand il fût à portée, il nous salua d'une décharge à mitraille:

mitraille : il nous hêla; nous répondimes que nous venions de *Surinam*, et que nous allions à *Berbiche* en parlementaires, il ne s'en tint pas là et voulut nous visiter. La nuit étoit noire, les deux bâtimens s'abordèrent; le capitaine anglois examina nos dépêches, et les passeports qu'on nous avoit fait délivrer, il avoit compté sur une bonne capture, il enleva nos fruits, retira son escorte, et nous laissa continuer notre route.

Le lendemain 1<sup>er</sup> juillet à la pointe du jour nouvelle alerte; un coups de canon nous avertit d'amener; nous voulons l'éviter, un second coup part; et celui-ci fût si bien dirigé que le vent du boulet renversa le pilote qui tenoit le gouvernail, notre bâtiment n'étant plus dirigé fût entraîné par les courants par le travers de la rivière de *Corentin* dans

la quelle nous nous trouvions, nous manquâmes chavirer.

Quelles furent notre surprise et nos craintes quand nous nous entendimes hêler en françois ? je n'apperçus que des nègres sur le pont, et je ne doutai pas que nous ne fussions tombés entre les mains d'un corsaire de *Hugues*, surtout quand je vis le capitaine mettre son Canot à la mer manœuvré par six Nègres Mr. de *Badenbourg* qui n'étoit pas plus tranquile que nous, monte sur le pont et après avoir fixé un instant le Canot, s'écrie : bonjour capitaine *Anderson*, je vous reconnois, comment vous portez vous ? nous respirâmes. C'étoit en effet le capitaine *Anderson* qui peu de tems auparavant avoit visité à la hauteur des *Canaries* le bâtiment sur le quel se trouvoit Mr. *Badenbourg* en venant d'*Europe* : il fût très honneste,

et

et quand il apprit qui nous étions, il nous offrit de nous escorter, il nous assura que la côte étoit infestée des corsaires de *Hugues*. Le lendemain 2 juillet à la pointe du jour, notre pilote eut connoissance de la rivière de *Berbiche* et s'en approcha pour pouvoir mettre à terre Mr. de *Badenbourg*, comme nous nous disposions à mettre notre Canot à la mer, un Vaisseau que nous avions observé depuis quelques heures, nous tira plusieurs coups de canon. Nous avions jugé que c'étoit un vaisseau anglois, mais sa manœuvre, et son obstination à nous faire amener, quoiqu'il nous vit louvoyer à l'entrée de la rivière de *Berbiche*, nous persuada que c'étoit un corsaire françois, et en effet à peine fumes nous sous le canon du fort St. André, qu'il vint mouiller hors de la portée pour bloquer la rivière.

Nous nous déterminâmes à relacher nous mêmes à *Berbiche* colonie hollandoise occupée par les Anglais, nous priâmes Mr. *Badenbourg* de demander azile pour nous à son frere, jusqu'à ce que nous puffions repartir en sureté.

Nous remontâmes la rivière à la faveur de la marée, et peu de tems après que nous fumes separés de Mr. de *Badenbourg*, deux voitures d'eau vinrent nous prendre à notre bord, et nous fumes conduits à la maison du gouverneur; nous reçumes le bon acueil que nous devions attendre du frere de notre loyal compagnon de voyage.

Nous lui dîmes que poursuivis par des Corsaires nous lui demandions azile et protection: voici littéralement sa reponse.

„Soyez



„Soyez tranquilles, Messieurs, vous  
 „êtes ici sous la protection du gouver-  
 „nement anglois, mais je dois vous de-  
 „mander votre parole d'honneur de ne  
 „point sortir des terres qui sont sous  
 „l'autorité de la Majesté Britannique,  
 „sans l'assentiment du gouvernement.”

Nous n'étions déjà plus libres de nous retirer. Nous reconnûmes l'impossibilité d'atteindre l'isle danoise de *St. Thomas* sans tomber entre les mains des corsaires par les quels *Victor Hugues* instruit de notre fuite nous faisoit poursuivre, nous donnâmes notre parole, et nous nous livrâmes avec confiance aux soins de Mr. de *Badenbourg*.

Ce gouverneur, et tous les habitants de la colonie s'empressèrent de nous accueillir comme nous l'avions été à *Surinam*, Mad. de *Badenbourg* l'une des plus intéressantes personnes qu'il  
 soit

soit possible de rencontrer. Modèle de graces, et de vertus au milieu de sa nombreuse et charmante famille, nous prodigua ses soins et ses dons, et n'oublia rien de ce qui pouvoit nous rendre agréable le séjour que nous fimes à *Berbiche*.

Mr. le Colonel *Hislop*, commandant des forces militaires de sa Majesté Britannique, dans les colonies de *Berbiche* et de *Démérari*, ayant été prévenu de notre arrivée, se rendit à *Berbiche*. Il nous dit que le G<sup>al</sup> *Boyard*, commandant de toutes les forces de terre aux isles du vent, venoit de lui expédier l'ordre de nous faire parvenir à la *Martinique*, et que pour nous garantir des corsaires. L'amiral *Hervey* avoit expédié une frigate qui étoit attendue le 14. c'étoit le 9 que nous devions être rendus à *Démérari*.

Le

Le colonel ajouta aux offres généreuses de la protection du gouvernement anglois l'expression de sa sensibilité à nos malheurs, et de son zèle à nous servir.

Nous quittâmes avec beaucoup de regrets Mr. de *Badenbourg* et sa famille; je conserverai toute ma vie l'impression que je reçûs du caractère, des qualités aimables, du genre d'esprit, de l'indépendance des opinions de Mr. de *Badenbourg*. C'est un sage occupé du bonheur des hommes, employant sa vie à répandre des bienfaits et de bons exemples.

Le Colonel *Hislop* nous avoit offert de nous faire conduire à *Démérari* par terre; nous préférâmes la voye plus prompte de la mer, et nous nous embarquâmes sur le Bricq le *Poisson Volant*, le 9 juillet à onze heures du matin;

le

le soir du même jour nous mouillâmes à l'embouchure de la rivière de *Démérari*.

Nous débarquâmes le lendemain dans cette belle colonie que le gouvernement anglois s'attache à faire fleurir, et dans la quelle on remarque une plus grande activité que dans toutes celles de cette côte, à cause des fréquentes communications avec les *Antilles*. Mr. *Beaujou*, chef du gouvernement civil nous accueillit de la manière la plus affectueuse, et tous les habitants montrèrent à l'envie la part qu'ils prenoient à notre évafion miraculeuse. Le Colonel *Hislop* nous reçut chez lui, et nous combla de politesse. Ses manières nobles annoncent une âme élevée. Depuis long tems je le connoiffois de réputation, je m'étois trouvé à la sanglante affaire de la reprise *Toulon* ou le  
Colonel

Colonel *Hislop* alors aide de camp du général *O-Hara* se distingua par un trait d'humanité. On incendiait les vaisseaux qu'on n'avoit pu armer; le feu gaignoit le themistocle dans le quel étoient renfermés 1600 habitants réputés terroristes, *Hislop* les sauva au peril de sa vie.

Ce fût dans la traversée de *Berbiche* à *Démérari* que *Villot* et *Aubry* se sentirent attaqués de la maladie dangereuse qui les sépara de nous; ils tombèrent dès le lendemain dans un état de délire; les medecins nous annoncèrent qu'ils ne pourroient pas s'embarquer avec nous et qu'il y avoit peu d'espoir qu'on pût les sauver; quelques jours après, *Aubry* respirant à peine, étoit tenu pour mort et *Villot* étoit agonisant. Quel affreux spectacle! quel triste départ! Des huit déportés échappés dans la  
 pyrogue

pyrogue quatre seulement, *Pichégru*, *Doffonville*, *Larue* et moi, nous nous embarquâmes le 17. sur la frégate anglaise *la Grue*, commandée par le Capitaine *Héllo*.

Le 20. nous passâmes à la vue de la *Trinité* et de *Tabago*.

Le 22. nous doublâmes l'Isle de *St. Vincent*.

Le 24. nous étions devant la *Martinique* les vents nous empêchèrent d'entrer dans la baye du fort *Royal*: nous continuâmes notre route pour *St. Cristophe* où étoit le rendez vous général du convoi des *Antilles*: nous mouillâmes le 27.

Depuis plusieurs jours, j'avois été attaqué de la fièvre jaune, et si violemment que je perdis connoissance avant que nous eussions vue de la *Martinique*. Je ne recouvrai l'usage de ma raison  
que

que le 22 Août, environ un mois après. Je ne sçais rien de ce qui se passa autour de moi pendant cette longue agonie. Je me trouvai dans un autre vaisseau sans pouvoir me souvenir du moment où nous avions été transférés de la frégate *la Gruë*, sur la frégate *l'Amable*, commandée par le capitaine *Grenville Lobb*: *Pichegru* et *Doffonville* étoient aussi mal que moi, nous étions tous les trois dans la chambre du capitaine, et nous ne fûmes en état de nous parler pour la première fois, que vers la fin du mois d'août. Nous devons tous les trois notre existence au courage et aux soins du capitaine *Lobb*. Jamais on ne fit d'une manière plus simple un si grand sacrifice. Il ne nous quitta pas un seul instant, malgré la contagion de la fièvre jaune, plus redoutée et plus redoutable que la *Peste* il couchoit dans

R

la

la même chambre que nous, veilloit lui même aux soins pénibles et dégoûtants qu'exigeoient notre situation; lorsqu'après notre long délire, nous apperçumes pour la première fois ce héros de l'humanité, nous ne pouvions ni concevoir ni admirer assez une si haute vertu, jamais nous ne pumes obtenir de lui qu'il s'éloigna de nous, et songeat à sa conservation, après avoir assuré la nôtre.

Depuis le 36<sup>me</sup> jusqu'au 50<sup>eme</sup> degré nous eumes une affreuse tempête pendant la quelle nous vimes périr 4 bâtimens du convoi, et la flute *l'Etrusio* qui s'engloutit après avoir perdu tous ses mats.

J'élague les détails de notre fatigante navigation qui dura 64 jours.

Le 20. 7<sup>bre</sup> on eut vue de la terre, nous entrâmes dans la manche, où  
contre



contre notre attente, nous trouvâmes des vents très doux, et la mer belle, nous découvrîmes les côtes d'Angleterre, et bientôt après celles de France: je tressaillis en les voyant, et je fus profondément attristé, mon cœur s'échappoit toujours de ce côté, et je ne pouvois comprendre qu'au de là de cet horizon il n'y eut plus pour moi de patrie.

Le 21. 7<sup>bre</sup> jour anniversaire de notre départ de *Rochefort*. Nous mouillames à la rade de *Deal*.

Le capitaine *Lobb* alla prendre les ordres de l'amiral *Peyton*, on ne nous permit pas de descendre à terre. On rendit compte au gouvernement de notre arrivée.

Le 24. la frégate *l'Amable* qui avoit été fort avariée pendant la tempête et qui ne pouvoit tenir plus long tems en

R 2

rade,

rade dut se rendre à *Sheerness*. Nous fîmes nos adieux au capitaine *Lobb* dont l'intérêt et les recommandations nous avoient précédés, et nous suivîrent à bord du vaisseau amiral l'*Over-Yffel*, où nous fûmes transportés; les officiers anglois redoublèrent envers nous de soins et de prévenances comme pour nous montrer que les nobles procédés du capitaine *Lobb* n'étoient pas seulement un effet de son caractère particulier, mais encore de la générosité qui distingue les officiers de la marine anglaise.

Le 27. le gouvernement ayant donné ordre de nous faire venir à *Londres*, nous fûmes embarqués sur un *Cutter*, dont le commandant nous combla d'attentions. Nous mouillâmes à *Sheerness*. Ce jour là même, le général *Pichegru*, qui étoit très malade, fût transporté à

Londres,

Londres, nous allâmes l'y joindre le lendemain.

Nous fumes conduits chez Monsieur *Wickam*, chargé sous Mr. le Duc de *Portland*, du le département de l'intérieur de toutes les affaires relatives aux étrangers, il nous reçut avec beaucoup de politesse, et nous témoigna la part qu'il prenoit à nos malheurs; il nous assura que nous trouverions auprès du gouvernement anglois azile, sûreté, et tous les secours dus par l'humanité aux victimes d'une barbarie sans exemple. Mr. *Wickam* exprima dans cette première conversation, et répéta dans plusieurs autres ses vœux pour la paix, et pour l'affranchissement de notre patrie. Il me dit en particulier le lendemain, qu'il étoit instruit du desir que j'avois montré, de passer le plutôt qu'il me seroit possible sur le continent;

et qu'on m'en donneroît les moyens de manière à ce que je ne courusse pas le danger d'être pris.

Le 2 octobre, 2 jours après notre arrivée à *Londres*, nous avions rendez-vous chez Mr. *Wickham*, lorsqu'en y entrant, nous nous nommames pour nous faire annoncer, un homme, ou plutôt un squelette que nous avions remarqué dans un coin de la salle, étend les bras vers nous, se leve, et s'écrie, "*ah mes amis, vous êtes sauvés, tous mes maux sont finis, tous mes malheurs sont oubliés.*" Il s'avance avec peine, nous l'entourons. Je suis *Tilly*, dit-il, *Tilly*, *Tilly* notre libérateur! et nous n'avions pu le reconnoître tant il étoit défiguré, nous restâmes quelques instants confondus dans les bras les uns des autres, sans pouvoir nous parler; nous arrosions ses mains de nos larmes.

"Hélas,

“Hélas, dit-il, ni moi non plus, si vous  
 „ne vous étiez nommes je n'aurois pû  
 vous reconnoître,” nous nous pressions  
 reciproquement de questions, il voulut  
 d'abord être instruit de notre sort, et  
 de celui de son brave *Barrick*, il satisfit  
 ensuite à notre empressement à peu-  
 près en ces termes :

“On reçut, nous dit-il, à Cayenne  
 „le 5 juin la nouvelle de votre évafion,  
 „la joie fût univerfelle, et fi vivement  
 „manifestée, que *Jeannet* n'ofa pas heur-  
 „ter l'opinion publique, et répondit  
 „aux habitants qui lui en parlerent,  
 „que ne font-ils tous partis? on m'avoit  
 „laiffé libre fur ma parole dans la ville  
 „de *Cayenne*, aucun foupçon ne m'avoit  
 „encore atteint.”

Le 6 juin la frégate la décade arriva  
 de France. Elle portoit 193 deportés;  
*Jeannet* reçut fes paquets, rien ne

transpira de leur contenu on apprit seulement que plusieurs des déportés présents, des écrivains, journalistes, et des prêtres étoient à bord ; la consternation succéda à la joie qu'avoit causé notre fuite. Vers les 9 heures du soir, *Jeannet* me fit prier de venir prendre le thé chez lui ; il avoit, disoit-il, des objets relatifs au commerce à me communiquer. Comme dans l'audience qu'il m'avoit donné à mon arrivée de *Sinamary*, il m'avoit paru blâmer les agressions injustes du Directoire contre les Américains, et qu'il m'avoit assuré que c'étoit à regret qu'il exécutoit de tels ordres, et plus encore les ordres barbares relatifs à votre détention, je me rendis cette fois chez lui avec confiance, il redoubla de politesse, et quand nous fumes tête à tête il me dit :

Vous

Vous sçavez les nouvelles de France, la tyrannie est à son comble, voilà encore de malheureux déportés que le Directoire envoie, à peine 8 des premiers font ils échappés que 193 les remplacent. Je ne veux pas être plus longtems le geolier, et le boureau de mes concitoyens, pour soutenir l'impunité de ces cinq brigands, je suis décidé à abandonner la colonie. Je vais acheter votre brick, et je vous le rendrai à Philadelphie si vous voulez vous charger de m'y transporter.

Je remerciai *Jeannet* de sa confiance je répondis de mon devouement, et l'encourageai dans sa bonne disposition.

„Je sçais que vous êtes un honnête  
 „homme, reprit-il, je vous connois, et  
 „vous avez du voir par mon silence,  
 „combien je répugne à faire du mal; je  
 „sçais que c'est vous qui avez facilité  
 R 5 „l'évasion

„l'évasion des déportés pe *Sinamary*, je  
 „ne vous en ai fait aucun reproche,  
 „mais je pense que vous n'auriez pas du  
 „compromettre ainsi votre pilote.”

„Je ne balançai point à répondre  
 „loyalement à cette dernière ouverture,  
 „et non seulement j'avouai tout ce que  
 „nous avions fait à *Sinamary*, mais je  
 „profitai de cette occasion pour préve-  
 „nir *Jeannet*, qu'outre les paquets que  
 „je vous avois remis, il y en avoit  
 „d'autres sur mon bâtiment dans un  
 „baril de farine dont j'indiquai le  
 „numero.

„A peine avois-je achevé ces in-  
 „discrètes et funestes avœux, que *Jeannet*  
 „se leva furieux, renversa la table qui  
 „étoit entre nous, appella sa garde, me  
 „fit saisir, et enchaîner; et jura que  
 „dès le lendemain il me feroit fusiller.  
 „Je fus conduit dans la prison du fort.

noisy 11..

„J'avois



„ J'avois fait le sacrifice de ma vie,  
 „ mais *Jeanne* n'osa pas consommer son  
 „ crime, soit que les murmures des ha-  
 „ bitants l'aient retenu, soit qu'il ait  
 „ craint de perdre les sommes qu'il a dit-  
 „ on, placé en *Amérique*. Je fûs jeté  
 „ dans un cachot avec les fers aux pieds  
 „ et aux mains, et ne reçus pour toute  
 „ nourriture, que du pain et de l'eau.  
 „ Dans cette affreuse prison, où j'ai passé  
 „ les deux mois de juin et juillet, on  
 „ m'ota jusqu'à la consolation de m'être  
 „ utilement sacrifié pour votre salut, en  
 „ m'assurant que vous l'aviés été ren-  
 „ contrés et coulés bas par un corsaire  
 „ de *Cayenne*.

„ Dans la nuit du premier août, on  
 „ m'enleva de ma prison, mais sans me  
 „ délivrer de mes fers; je fus conduit à  
 „ bord de la frégate la *Décade* qui retour-  
 „ noit en France, on me jetta avec mes  
 „ chaines

„chaines dans la fosse aux Lions. Je  
 „compris trop bien que *Jeannet* voulant  
 „détourner de lui la colere des Di-  
 „recteurs, ne m'avoit conservé que  
 „pour me livrer à eux, et que j'étois  
 „destiné à assouvir leur vengeance. Le  
 „capitaine de la *Décade* eut ordre de me  
 „traiter comme vous l'aviés été, je  
 „n'eus d'autre nourriture que de l'eau  
 „et du biscuit.

„Une fièvre ardente acheva de me  
 „consumer j'étois prêt d'expirer le  
 „3. 7<sup>bre</sup>; lorsqu'à la hauteur du Cap  
 „finistere, la frégate la *Décade* fût ren-  
 „contrée, attaquée, enlevée par le  
 „commodore *Pecuel*, commandant une  
 „frégate de même force: ce brave  
 „marin me délivra et me fit transporter  
 „à *Portsmouth*; j'obtins la permission de  
 „venir à *Londres*, malgré l'état où vous  
 „me voyez, je veux aller voir et con-  
 „soler ma famille qui me croit perdu:  
 „mainte-

„maintenant que je vous ai vu, je n'ai  
„plus une autre pensée.”

Le capitaine *Tilly* avoit déjà fait ses apprets, et venoit prendre congé de Mr. *Wickam*; il passa trois jours avec nous, et nous eumes la fatisfaction de voir, que la certitude de notre salut, ce prix si doux de ses nobles sacrifices, contribuoit au rétablissement de sa fanté.

Il est inutile que j'ajoute que le gouvernement anglais a disputé aux compatriotes de *Tilly* le plaisir de reconnoitre sa belle action, par des témoignages publics d'estime et de considération et en lui prodignant les secours qui lui étoient nécessaires.

Pour nous, il n'est point d'égards, de soins délicats dont nous n'ayons été comblés; et il n'est pas possible d'ajoutes à ces procédés plus de grace et de prévenance

venance; j'en profitai jusques au moment où ma santé me permit de soutenir la mer.

Je me séparai le 19. au soir de mes compagnons d'infortune.

Je m'embarquai à *Yarmouth* le 21 octobre et j'arrivai le 29. à *Hambourg*.

Mon récit est terminé, et par conséquent cet écrit. Je n'ai pas la prétention de donner des leçons de politique. Si j'avois des talents, je les consacrerois au rapprochement des partis également intéressés au rétablissement de l'ordre, de la morale et de la foy publique; je voudrois par cet intérêt, par ce sentiment commun, amortir les haines, et arrêter le cours des dissensions civiles. Les raisons se présentent en foule pour soutenir cette belle cause; que ceux là la fassent triompher qui ont plus que moi le droit de se faire écouter.

écouter. Je ne suis qu'un soldat, et ne puis offrir à ma patrie que mon bras et mon sang; et l'un et l'autre, tant que je respirerai, feront, je le répète, de- voués à la conquête ou à la conserva- tion de son indépendance et des droits de mes concitoyens.

FIN.

---

**L**evrai n'est pas toujours vraisemblable— vivre huit jours sans manger et seulement quelques gouttes de rhum, pour soutenir l'existence de huit hommes! *nec pueri credent* . . . . cependant cette cruelle expérience est certaine, elle n'est pas unique, elle n'est pas nouvelle. Tacite dit que Drusus privé d'aliments vécut jusqu'au 9<sup>ème</sup> jour. Mallet dans son histoire du Dannemark raconte que de deux Princes enfermés par leur frere au Chateau de Nikoping et également privés d'aliments, l'un vécut jusqu'au onzième jour. Nous trouvons plusieurs exemples semblables dans les voyageurs modernes et il est arrivé quelques fois que des équipages entiers ont subi forcément cette terrible épreuve.



Je ne suis pas un homme qui  
 se laisse aller à la passion  
 et qui se laisse aller à la  
 colère. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 raison. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 justice. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 vérité. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 liberté. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 gloire. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 renommée. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 puissance. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 grandeur. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 noblesse. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 dignité. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 majesté. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 gloire. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 renommée. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 puissance. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 grandeur. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 noblesse. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 dignité. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 majesté.

Je ne suis pas un homme qui  
 se laisse aller à la passion  
 et qui se laisse aller à la  
 colère. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 raison. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 justice. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 vérité. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 liberté. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 gloire. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 renommée. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 puissance. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 grandeur. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 noblesse. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 dignité. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 majesté. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 gloire. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 renommée. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 puissance. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 grandeur. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 noblesse. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 dignité. Je suis un homme  
 qui se laisse aller à la  
 majesté.




## Errata.

- Pag. 9. lig. 12. au lieu de les avis, mettez  
des.
- 14. — 3. des deux armées — des  
deux armes.
- 17. — 15. ment — m'eut.
- 22. — 5. fergent — sous lieute-  
nant.
- id. — 10. après je dus — ajoutez  
de.
- 23. — 18. qu'avoit — mettez  
qu'avoient.
- 46. — 20. au lieu de lengage, met-  
tez langage.
- 58. — 7. au lieu de au deffons —  
mettez au deffous.
- 72. — 7. au mot espèces — re-  
tranchez l's.
- 76. — 8. après le mot qui — ajou-  
tez le mot peut être.
- 78. — 14. au lieu de Mess. — mettez  
Mr.
- 95. — 16. après le mot de temps —  
ajoutez en temps.
- 98. — 15. devant le mot très —  
ajoutez un.
- 106. — 12. au lieu du 10. 8<sup>bre</sup> —  
mettez le 10. 9<sup>bre</sup>

- Pag. 126. lig. 20. au lieu de les — mettez le.  
— 129. — 15. après la lettre a — ajoutez de.  
— 130. — 6. devant le mot paroïssoit ajoutez il.  
— id. — 13. otez une s a vraisemblablement.  
— 132. — 12. otez toujours l's du mot honnête.  
— 150. — 14. au mot merite ajoutez nt.  
— 153. — 13. au lieu de violon mettez instrument.  
— 154. — 8. au mot instrumentes otez l'e — et ajoutez ensuite de notre.  
— 162. — 10. au lieu de ces mettez ses.  
— id. — 15. au mot publié — ajoutez un r.  
— 163. — 2. après la fin du mot penes ajoutez les.  
— id. — 12. au lieu de pouvoit mettez pouvoient.  
— 172. — 18. au lieu de lui faisoit tone — il faut lui faisoit on.  
— 173. — 17. au lieu de courage — mettez Barbarie.  
— 174. — 20. effacez — il refusa.  
— 177. — 11. panseé — mettez pensée.



- Pag. 177. lig. 20. ces — mettez ses.
- 181. — 4. otez un n a prenoient —  
il y'en a 2 dans le texte.
- 184. — 8. écrivez public au lieu de  
publique.
- 187. — 14. otez un r a mûrissoit.
- 188. — 12. otez un u a oeil.
- id. — 20. son Collegue malade au  
lieu de ses collegues.
- id. — 21. depuis sa mort au lieu de  
leur mort.
- 189. — 1. qui l'avoit reçue au lieu  
de les avoit reçus.
- 192. — 3. effaçez l'r a laisser.
- 194. — 5. au lieu de non, écrivez  
nous.
- 195. — 9. mettez un e à la place de  
l'a au mot confidence.
- 197. — 9. otez l's au mot peine.
- id. — 12. mettez un i à la place de  
l'u au mot.
- 198. — 21. mettez des serpents au  
lieu disparition du ser-  
pent.
- 204. — 21. au lieu d'un r mettez un  
i au mot fuivions.
- 205. — 9. un u au lieu d'un n — au  
mot mouslies.
- 209. — 5. il — au lieu de ils. —

- Pag 210. lig 15. écrivez vraisemblablement avec une s.
- 217. — 19. otez un t a s'eteignoit.
- 219. — 16. écrivez couche — nt — au pluriel.
- 221. — 16. inquieter avec un seul t.
- 229. — 21. otez l'a au mot apperçut.
- 232. — 4. au mot pluye — mettez un y au lieu d'un g.
- 235. — 20. écrivez milieu avec une seule l.
- 240. — 12. au lieu de connue écrivez comme.
- id. — 13. au mot s'il effacez l.
- 247. — 14. écrivez coup sans s.
- 253. — 12. écrivez occupé avec un seul p.
- 254. — 21. entre le mot reprise et le mot Toulon ajoutez de.
- 258. — 3. écrivez exigeoit au singulier.
- 261. — 5. effacez le mot le.
- 264. — 9. écrivez au au lieu de an.
- 266. — 1. écrivez de au lieu de pe.
- 269. — 9. écrivez que au lieu de qui.
- 271. — 20. écrivez l'un vecut.
- 



T

79806

BIBLIOTHEQUE SCHOELCHER



8 0019689

